LE TRÉSOR

DES PIÈCES ANGOUMOISINES

INÉDITES OU RARES

Paris — Imprimé chez D. Jouaust,
338, *rue Saint-Honoré.*

LE TRÉSOR
DES
PIÈCES ANGOUMOISINES
INÉDITES OU RARES

PUBLIÉ

sous les auspices et par les soins

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE LA CHARENTE

TOME DEUXIÈME





ANGOULÊME

F. GOUMARD, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE DE LA CHARENTE
RUE DU MARCHÉ, 9

M DCCC LXVI



La Société archéologique et historique de la Charente, dans sa séance du 25 avril 1862, *a décidé la publication, aux frais de la compagnie et en dehors de son* Bulletin, *d'un recueil qui, sous le titre de* Trésor des Pièces Angoumoisines, *doit renfermer les pièces fugitives, les poésies, les dissertations littéraires, les mémoires historiques, etc., relatifs à l'Angoumois, demeurés inédits ou devenus rares.*

Le présent volume est le deuxième de cette publication.

La Société vote l'impression des diverses

pièces du Trésor, *mais elle n'accepte pas la solidarité des systèmes exposés et des opinions émises dans les introductions, avertissements, notes et éclaircissements des pièces publiées; les membres éditeurs en ont seuls la responsabilité.*



ŒUVRES

DE

J. DE LA PERUSE

POËTE ANGOUMOISIN

1529—1554

Nouvelle édition

PUBLIÉE PAR

E. GELLIBERT DES SEGUINS

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DE LA CHARENTE.



INTRODUCTION.

Le poëte dont je remets aujourd'hui les œuvres en lumière n'est connu que des esprits délicats et curieux qui ont fait de la renaissance des lettres au XVIe siècle une sérieuse et attentive étude. Il appartient à ce groupe de doux chanteurs qui, voués au culte de l'antiquité, s'efforcèrent d'animer de son souffle harmonieux et pur les gracieux poëmes, enfants de leur riche et vive imagination. Parmi eux, il nous apparaît protégé par les rayonnements d'amitiés illustres, et jouissant d'une célébrité naissante consacrée par les suffrages des maîtres. Rien ne lui fit défaut de ce qui touche et attire : il eût la grâce, le charme, l'élégance, et son nom ne rappelle que

les aspirations, les enthousiasmes et les amours de la jeunesse. Courbé par la mort, *en l'avril de son âge*, il fut pleuré par les plus célèbres, et *le prince des poëtes français*, Ronsard, conduisit lui-même le deuil de la poésie à cette tombe, où, gravant l'épitaphe qui dit la grandeur de la perte et la douleur de l'amitié, il consacra cette mémoire et lui assura de vivre dans les siècles futurs (1).

De la vie de La Péruse, je ne saurais écrire longuement. Ses amis nous ont légué ce qui devait être conservé : l'œuvre de son génie; mais dans leurs écrits l'on ne rencontre presque aucune trace des actes et des péripéties de cette existence à peine commencée. J'en dirai toutefois ce qui nous est parvenu, et ce que rapportent les biographes (2) de celui que les lettrés se plaisaient à appeler l'*Euripide français*.

(1) Voir, page 229, l'épitaphe de I. de La Peruse par P. de Ronsard, Vandomois.

(2) A consulter : Estienne Pasquier, *Recherches de la France*, tome I, titre VII, chap. VI, col. 704.

Scévole de Sainte-Marthe, *Éloges des hommes illustres*, composés en latin et mis en françois par G. Colletet. Paris, 1644. In-4. p. 380.

Ronsard. Édition in-fol. Paris, Nicol. Buon, 1623, tome II, p. 1187.

La Croix du Maine. *Bibliothèque françoise*, tome I, p. 571-572.

Antoine Duverdier. *Bibliothèque françoise*, tome II, p. 491.

L'abbé Goujet. *Bibliothèque françoise*, tome XII, p. 52 à 68.

Les biographes modernes ont copié et reproduit presque textuellement les détails donnés par ces auteurs. Il faut toutefois faire une ex-

Jean Bastier naquit en 1529 à La Péruse, charmante et pittoresque bourgade (1), dont il adopta le nom doux et facile, moins rebelle à la rime et se prêtant aux rhythmes légers et sonores qu'il affectionnait. Ce lieu de naissance a été contesté. La Croix du Maine et l'abbé Goujet ont fait naître La Péruse à Angoulême, Antoine Duverdier, à Poitiers. Mais Guillaume Colletet, dans la vie qu'il a écrite de La Péruse, a victorieusement combattu ces deux opinions et rétabli la vérité des faits, en s'appuyant sur les témoignages irrécusables de deux des amis les plus intimes du poëte : Rogier Maisonnier et Scévole de Sainte-Marthe. Après avoir assigné le village de La Péruse pour le lieu de naissance de Jean Bastier, il ajoute : « *Obseruation nouuelle et* « *curieuse, que j'ay apprise d'vn exemplaire des œuures de* « *La Peruse où Robert Maizonnier, l'vn de ses plus intimes* « *amis, celuy-là mesme auquel ce docte personnage Joachim* « *Perion dedia son traité* DE MAGISTRATIBUS ROMANIS,

ception en faveur du remarquable travail de M. Athénaïs Mourier, inséré dans le bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente (année 1856, tome I de la deuxième série), et qui a paru à part sous le titre de : « *Notes biographiques et littéraires sur Jean de la* « *Péruse, par M. Ath. Mourier, membre correspondant de la Société* « *archéologique et historique de la Charente. Angoulême, typographie* « *de Lefraise et Cᵉ, rue du Marché*, 6. 1851. *In*-8. »

(1) La Péruse, commune du canton de Chabanais, arrondissement de Confolens (Charente).

« *l'escrit à la marge de sa main propre, comme je m'offre*
« *de le communiquer aux doctes curieux qui auront le desir*
« *de le voir, puisqu'il est si heureusement tombé entre mes*
« *mains. Et ce fut pour cela que Sceuole de Saincte-Marthe,*
« *qui cognoissoit ce poëte dedans et dehors, dans vne belle*
« *Epigramme latine qu'il luy adresse, l'appelle :*

« *Paruæ decus, et tu, Jane, Perusæ,*

« *passage obscur et difficile qui m'a autrefois donné bien de*
« *la peine à demesler, et que l'on ne sçauroit entendre*
« *aussi sans mon obseruation.* »

Les auteurs limousins ont eu, ce semble, mieux raison de revendiquer une partie de la gloire de notre poëte. Dès le XIe siècle, La Péruse possédait un prieuré, à la fondation duquel avait souscrit, avant l'an 1073, Guidochat, arrière-petit-fils de Abo-Cat-Armat, chef des sires de Chabannais, et ce prieuré dépendait du diocèse de Limoges. L'on comprend dès lors que Joachim Blanchon, poëte limousin, range Bastier au nombre des grands esprits dont sa province peut se glorifier :

En son ode pastorale
Bastier à Belleau egale,
Qui, sous forme de berger,
Chante les rois et leur race,
Et sur le mont du Parnasse
Premier s'est venu loger (1).

(1) Ode sur la ville de Limoges.

Ainsi le lieu de naissance de La Péruse, affirmé par ses contemporains et par ses amis, demeure certain, et la Charente peut, sans redouter aucune erreur, inscrire son nom sur son livre d'or.

Ce fut à Paris que le jeune Bastier vint étudier les lettres grecques et latines, si heureusement en honneur au XVIe siècle. Il recueillit les sûrs et précieux enseignements de Tusan (1) et de Dorat (2), érudits célèbres dont les poëtes de la Pléiade suivirent presque tous les doctes leçons. Son esprit, si apte à comprendre le beau et si prompt à s'assimiler les puretés et les élégances de la forme, en fut vivement impressionné; il en conserva l'empreinte, et il leur dut de joindre à la virilité gauloise, dont il était fortement doué, cet atticisme antique qui

(1) Jacques Tusan, philologue et grammairien fort estimé, a édité les lettres latines et grecques de son ami G. Budée, et il termine son salut au lecteur (*Jacobus Tusanus candido lectori salutem*) par cette invitation pressante qui fait à la fois honneur à son cœur et à son esprit : « *Vale et Budæum nostrum ama.* » Le nom de Tusan est aussi attaché à de nombreuses introductions d'ouvrages d'érudition, et nous le rencontrons parmi ceux des auteurs d'un lexique grec-latin justement renommé : « *Lexicon sive Dictionarium græco-latinum G. Budæi, Jacobi* « *Tusani, et A. Constantini. Genevæ, Jo. Crispinus*, 1652. » In-fol., 2 vol.

(2) *La Vie de Pierre de Ronsard*, gentilhomme vandomois, par Claude Binet, contient d'intéressants détails sur Dorat et sur son enseignement. Cette vie, si pleine de faits, et d'une lecture si intéressante, doit être étudiée attentivement par ceux qui aiment le XVIe siècle et qui prennent goût à en connaître les poëtes et les savants.

donne aux œuvres de la pensée leur poli, leur lustre accompli et la dernière délicatesse de leur distinction.

Tout servait d'aliment à la jeunesse studieuse du XVI[e] siècle, et dans leurs jeux mêmes dominaient l'intelligence et la recherche de cette beauté idéale qui est le tourment et la joie du poëte. Écrire des vers était leur délassement favori, et les animer du mouvement et de la vie de l'action tragique, leur secrète envie et leur travail préféré. Ils en trouvaient dans l'antiquité, qui leur était familière, les plus merveilleux modèles. Quel doux commerce dut alors s'établir entre ces esprits d'élite qui s'appelaient Ronsard, Baïf, Jodelle, Belleau, du Bellay, se livrant les uns aux autres avec cette vivacité d'impressions et cette fraîcheur de sentiments qui sont les charmants priviléges de la radieuse jeunesse! Combien La Péruse dut-il former et développer la pureté de son goût et son amour pour les lettres aux entretiens de tels compagnons! D'un caractère liant et facile, l'âme ouverte aux douces influences de l'amitié et aux tendresses passionnées de l'amour, ignorant les blessures de l'envie qui amoindrissent, et se réjouissant des triomphes et de la gloire de ses amis comme s'il en recevait lui-même quelques parcelles et quelques reflets, il sut conquérir tous les cœurs et les rendre fidèles même à sa mémoire.

Jodelle exerça surtout sur lui une influence décisive. S'inspirant des exemples que lui avaient donnés Ronsard et Baïf par leurs traductions de l'*Électre* de Sophocle et

du *Plutus* d'Aristophane, il avait, en 1552, à peine âgé de vingt ans, soumis, dans la même journée, au jugement d'un public, charmé par ses heureuses nouveautés, une comédie et une tragédie : *Eugène* et *Cléopâtre captive*. La révolution était grande. Cette substitution d'œuvres dramatiques imitées de l'antique aux *mystères*, aux *moralités* et aux *soties*, était hardie, mais avouée hautement. Jacques Grevin le disait sans détour dans le prologue de *la Trésorerie :*

> N'attendez donc en ce theatre
> Ni farce ni moralité,
> Mais seulement l'Antiquité
> Qui, d'une farce plus hardie,
> Represente la Comedie...

L'on était si peu préparé à ces tentatives que les acteurs firent défaut à Jodelle, qui dut, pour représenter ses œuvres, faire appel à ses amis. Ceux-ci, dévoués à la gloire d'un des leurs, et pratiquant cette vraie fraternité littéraire qui devrait être une vertu de tous les temps, accoururent à sa voix et devinrent ses nobles et intelligents interprètes. Le succès fut immense, et cette journée est demeurée une date dans l'histoire de notre art dramatique. Le roi Henri II, accompagné de la belle Diane de Poitiers et de toute la cour, vint à l'hôtel de Reims, où le théâtre avait été élevé, et il donna par sa présence un éclat exceptionnel à cette représentation. Il

appartenait à cette race des Valois, si élégante, si fine et si intelligemment sensible aux œuvres de l'esprit et aux beautés des arts, d'inaugurer la naissance du théâtre en France. Elle la consacra par ses applaudissements et les encouragements dont elle honora et gratifia Jodelle, auquel Henri II fit remettre cinq cents écus de son épargne. Mais ce ne furent pas seulement le roi et la cour qui s'émurent et qui saluèrent avec enthousiasme l'œuvre, l'auteur et les acteurs. L'Université, gardienne des grandes traditions littéraires, ne pouvait demeurer indifférente à ces nobles essais. Heureuse et fière du triomphe des lettres et de ce rajeunissement de l'art dramatique, elle voulut l'affirmer, elle aussi, en le grandissant encore. Le recteur et les doyens des Facultés demandèrent qu'une représentation nouvelle fût donnée aux écoles. Elle eut lieu au collége de Boncourt (1), où toutes les fenêtres étaient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour « si pleine d'écoliers que les « portes du collége regorgeoient. Je le dis, ajoute

(1) L'école polytechnique occupe aujourd'hui les deux colléges de Navarre et de Boncourt. Henri II venait à Boncourt assister quelquefois à des représentations théâtrales données par les boursiers de la maison. Ce collége avait été fondé en 1353, pour huit écoliers du diocèse de Thérouanne. Sa chapelle, de style gothique, a été transformée en salle de cours pour l'école polytechnique. Voyez *Itinéraire archéologique de Paris*, par M. F. de Guilhermy. Paris, Bance, éditeur, 1855. P. 330 et 331.

« Pasquier, comme celui qui y étoit présent avec le grand « Tournebus en une même chambre. »

Nous savons qu'à ces deux représentations les principaux rôles d'*Eugène* et de *Cléopâtre* furent joués par Jodelle, La Péruse et Rémy Belleau, mais la tradition ne nous a pas fait connaître le rôle de chacun. Elle nous dit seulement qu'ils furent tous couverts d'acclamations et que les écoles répétaient à l'envi leurs noms devenus à jamais populaires.

Aux triomphes publics succédèrent les joies et les félicitations de l'intimité : le double succès de Jodelle fut célébré par tous ses amis, réunis à Arcueil, dans un banquet demeuré fameux. Fidèles à l'antique jusque dans leurs jeux et leurs allégresses, les jeunes poëtes, entourant leur illustre maître, y firent hommage au vainqueur d'un bouc aux cornes dorées et à la tête couronnée de fleurs, *bouc des tragiques le prix*, pour parler comme le grand Terpandre, qui fut la cause de l'accusation de paganisme et d'impiété de la part de ses ennemis, et qui nous valut la réponse énergique et indignée que savent tous les admirateurs de Ronsard.

Certes, ces éclats, ces fêtes, ces applaudissements, ces enthousiasmes du roi, des dames, des poëtes et du peuple, ces acclamations de la cour et des écoles, de l'Université et des grands seigneurs, tout dut éveiller dans l'âme de La Péruse, si entièrement mêlé à ces glorieux travaux, l'ardent désir de conquérir d'aussi belles

palmes : *Médée* fut évidemment inspirée par le succès de *Cléopâtre.*

Elle fut représentée peu de temps après, vers 1553, par les Confrères de la Passion, et eut un très-grand retentissement. J'ignore si La Péruse possédait ce travail facile dont on fait honneur à Jodelle, lequel, nous apprend Charles de la Mothe, son ami et l'éditeur de ses œuvres posthumes, n'a jamais composé que promptement. « *La* « *plus longue et difficile tragédie ou comédie*, dit-il, *ne l'a* « *jamais occupé à composer et escrire plus de dix matinées;* « *même sa comédie d'*Eugène *fut faite en quatre traites.* » Sans accorder à notre poëte cette promptitude dans l'exécution, il suffit d'avoir lu son œuvre pour avoir la conviction que ses vers lui étaient naturellement inspirés; leur tour aisé, leur facture facile, éloignent l'idée d'un travail pénible et de nombreuses retouches.

Le sujet de *Médée* était de nature à séduire un jeune poëte nourri des lettres anciennes. Il renferme les éléments constitutifs de la tragédie : le choc des grandes passions, la lutte des sentiments les plus vivaces de l'âme et l'horreur d'un crime odieux. L'antiquité y avait joint le merveilleux, qui, distraction et amusement pour nous, avait alors une action énergique sur un peuple jeune et imbu de toutes les fictions mythologiques. Médée avait du reste été plusieurs fois évoquée sur la scène avant La Péruse, et elle le fut encore souvent depuis. On rencontre chez les Grecs : Euripide et Néophron; chez les Latins :

Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide et Sénèque; Glover, en Angleterre; et, en Allemagne, Gotter. La France fournit un nombre plus considérable encore d'auteurs ayant choisi pour sujet l'infortunée et criminelle épouse de Jason. Tragédies, opéras, parodies, ont servi tour à tour de forme et de cadre à leurs inspirations, et, sans avoir la prétention d'en donner ici une liste complète, il ne me paraît pas dépourvu d'intérêt de signaler les principales œuvres parues sous ce titre.

La *Médée* de La Péruse, représentée vers 1553, fut la première en date; puis nous rencontrons celle de Pierre Corneille, en 1635, et l'opéra de Thomas Corneille, mis en musique par Charpentier en 1693, et qui n'eut aucun succès; Longepierre traita le même sujet dans une tragédie en 1694, et l'abbé Pellegrin, sous le titre de *Médée et Jason*, composa, à l'imitation de Thomas Corneille, un opéra en trois actes et un prologue, dont la musique fut écrite par Salomon en 1713. Dominique, Lélio fils et Romagnesi parodièrent cet opéra en 1727; et Carolet, en 1736, fit subir la même épreuve à l'œuvre de l'abbé Pellegrin. A la fin du XVIII[e] siècle, nous trouvons encore une tragédie, celle de Clément, jouée en 1779 et imprimée en 1780. Chérubini écrivit à son tour un opéra de *Médée* sur des paroles d'Hoffmann, opéra qui fut joué le 23 ventôse an V (13 mars 1797). Enfin, dans ces dernières années, l'on doit signaler deux tragédies de *Médée* : l'une, imitée d'Euripide, par

M. Hippolyte Lucas, et jouée à l'Odéon le 20 juin 1855, et l'autre, de M. Ernest Legouvé, jouée par Mlle Agar à l'École lyrique, et qui, traduite en italien, est devenue un des plus grands succès de la célèbre actrice italienne Mme Ristori, qui l'a jouée tour à tour en italien et en français.

Certes, les critiques de profession auraient ici un vaste champ à parcourir, et, cédant à leur penchant naturel, ils pourraient se réjouir, en donnant essor à leur imagination et en se livrant à des comparaisons, des rapprochements de textes, des similitudes de pensées, dont ils sont en général prodigues. Je ne veux pas marcher sur leurs traces, et, donnant au lecteur l'œuvre elle-même que je cherche à tirer de l'oubli, je veux lui en laisser la jouissance entière et, si j'ose m'exprimer ainsi, la délicatesse des prémices. Je ne chercherai donc pas à faire l'analyse de ces œuvres qui, à des degrés divers, ont chacune une réelle valeur littéraire; je me suis même abstenu absolument de surcharger le texte de ces notes dans lesquelles brille sans doute le savoir ingénieux d'un éditeur, mais qui ralentissent la lecture et affaiblissent l'attention en la divisant. Je me suis souvenu de la pensée d'un esprit délicat et raffiné, qui comparait ces notes copieuses, envahissant le texte et montant progressivement, de ligne en ligne, jusqu'au haut de la page, à ces brouillards épais qui, s'élevant du fond des vallées, voilent, au regard du voyageur parcourant les

cimes des coteaux, les prairies, les ruisseaux, et les paysages charmants qui s'étalent à ses pieds.

Le lecteur qui voudra se livrer à cette étude trouvera, dans la comparaison des mêmes pensées rendues diversement par Sénèque, La Péruse et Corneille, un intérêt vrai et sérieux; je lui en laisse le charme et le fruit, me bornant à affirmer que le poëte angoumoisin est souvent heureux dans les expressions vives et fières, et que, s'il n'atteint pas toujours à la perfection de Corneille, il ne paraît pas trop pâle même à côté de ce grand modèle. Toutefois l'on me pardonnera certaines réflexions très-courtes qui s'imposent d'elles-mêmes et que je ne saurais écarter. En parlant de *Médée* de Sénèque et de Corneille, un souvenir s'empare de tout esprit curieux, celui du sublime *Moi!* du prince des tragiques, et l'on aime à savoir comment il est exprimé chez ses devanciers. Au tableau lamentable de l'isolement et de l'abandon qui s'est fait autour d'elle, Médée fait entendre dans l'œuvre de Sénèque cette simple exclamation, si terrible dans sa mâle concision :

Medea superest!

La traduisant, La Péruse fait tenir à Médée un langage aussi remarquable :

LA NOURRICE.

Ainsi des biens vn seul bien ne te reste.

MEDÉE.

Ie reste encore! . . . .

Certes, Corneille est plus fort, plus saisissant :

Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MEDÉE.

Moi!

Moi, dis-je, et c'est assez!

Mais il est permis de remarquer que La Péruse écrivant : *Ie reste encore!*.... un siècle avant Corneille, alors que la langue, non encore fixée, était livrée à tous les tâtonnements et à tous les essais qui précèdent la formation définitive, n'a manqué ni de vigueur ni de précision, et que cette exclamation, simple et d'une énergique fierté, serait encore citée en exemple aujourd'hui, si le *Moi!* de Corneille n'avait pas fait oublier jusqu'au *Medea superest!* de Sénèque. La *Medée* de La Péruse, se rapprochant davantage de Sénèque que de la tragédie de Corneille, a sur celle-ci un avantage : la simplicité même de son action. Corneille, en embarrassant l'intrigue par les personnages d'Égée et de Pollux, a commis une faute dans laquelle n'était point tombé La Péruse. On ne trouve pas non plus dans Corneille l'équivalent de ce dialogue rapide, nerveux et concis, qui termine l'œuvre de La Péruse et dont voici quelques vers. Le fils aîné de Jason vient d'être tué, Medée annonce qu'elle va s'élancer sur son chariot ailé ; Jason éperdu la supplie alors de lui laisser son second fils :

L'autre au moins me demeure,
Ou ie meure auecq' luy!

MEDÉE.

Sans toy ie veux qu'il meure.

JASON.

Qu'il viue! ie te pri' par celuy mesme flanc
Qui le porta.

MEDÉE.

Non, non, il mourra, c'est ton sang!

Il y a une incontestable énergie et une sauvage grandeur dans cette exclamation : *C'est ton sang!* On croit entendre le grondement précurseur du cri célèbre de Crébillon, si souvent cité et si digne de l'être :

ATRÉE.

Reconnais-tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnais mon frère!

Enfin, je dois appeler l'attention et le jugement du lecteur sur les chœurs dont les strophes aux rhythmes variés sont pleines de poésie et de tours heureux. Les bibliographes et les critiques sont du reste unanimes à constater la valeur de l'œuvre de notre poëte, et j'ai aimé à rencontrer dans la *Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne cette appréciation si juste, écrite à l'occasion d'une édition de ses œuvres : « *On y trouve la* « Médée, *qui parut en* 1556 *et qui, traduite ou plutôt imitée* « *de la tragédie de Sénèque, exerça une influence incontestable*

« *sur notre théâtre et aida la révolution littéraire commencée* « *par Jodelle* (1). »

Dreux du Radier, dans la notice qu'il a consacrée à Scévole de Sainte-Marthe dans sa *Bibliothèqûe historique et critique du Poitou* (2), a poussé l'exagération jusqu'à ses dernières limites, et, entraîné par son admiration pour celui dont il écrivait la vie, il n'a pas craint de revendiquer pour lui la part la meilleure de la gloire de la *Médée*.

« Jean de La Péruse, dit-il, avoit laissé sa *Médée* « imparfaite, il y avoit quantité de lacunes ; ce qui étoit « achevé avoit charmé tous les savants du temps. La « tragédie étoit encore un phénomène pour la France, « qui ne connoissoit presque ce poëme que dans Sénèque, « ou dans Euripide et Sophocle. Le jeune Sainte-Marthe « entreprit à dix-sept ans de mettre la tragédie de La « Péruse en état de paroître. Quoi qu'en disent la Croix « du Maine et les auteurs du *Théâtre François* (3), je « crois qu'on peut, sans se tromper aussi grossièrement « qu'ils le disent, attribuer à Scévole l'honneur d'avoir « achevé cette pièce, en y joignant même des scènes « entières, et peut-être le dénouement. La manière dont

(1) *Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne. — Catalogue rédigé par P.-L. Jacob, bibliophile, tome I, p. 150. — Paris, 1843. In-8.

(2) *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, tome V, p, 150.

(3) Tome III, p. 299, année 1553, en parlant de cette pièce.

« il s'exprime lui-même sur ce fait donne lieu de croire « qu'il fit quelque chose de plus que de revoir et corriger « la *Médée.* Il parle de la muse de La Péruse, qui par sa « nouveauté avait attiré les regards de tous les savants :

Verum imperfecti lugebat damna cothurni,
Usque latens. . . . .
Lævia quod nuda passim cute crura paterent :
Donec ego, extincti miseratus fata poetæ,
Absolvi ; attexens operi quodcumque vocatus
Delius, et placidæ mihi suffecere sorores...

« Cela me paroît bien précis. Ce qui suit l'est encore « davantage. La pièce fut imprimée en 1555. Elle plut. « Sainte-Marthe dit : J'étois charmé de voir lire mes « écrits sous un nom emprunté. C'étoit un moyen admi- « rable d'éviter la jalousie, et j'essayois mon esprit, sans « m'exposer aux dangers qui suivent la qualité d'au- « teur : »

Gaudebam alterius sub nomine nostra libenter
Scripta legi, invidio vacuus, tutique periclum
Ingenii tacite sic me fecisse juvabat.

« Il faut accuser Scévole d'une vanité ridicule et de « mensonge, ou convenir que la *Médée* lui appartenoit « autant ou plus qu'à Jean de la Péruse. Les auteurs « de la *Bibliothèque des théâtres* se sont aussi trompés

« lorsqu'ils ont fait deux tragédies de la *Medée* de la « Péruse et de celle de Sainte-Marthe (1). »

Singulière et ridicule prétention! J'ai voulu ne pas la cacher et en citer tous les termes sans en rien retrancher, sachant bien que l'exagération se dévoile toujours elle-même par ses propres expressions. Quoi! voici une tragédie, composée et représentée à Paris, avec un succès incontestable, devant un auditoire choisi et qui recueille les applaudissements des plus grands poëtes, Ronsard, Jodelle, Baïf, Remy Belleau; l'auteur, qui est de leur intimité la plus étroite, a reçu leurs conseils, il a écouté leurs jugements, et lorsqu'il meurt, un an plus tard, son œuvre ne lui appartient pas, elle appartient autant, plus même, à un érudit poitevin, à peine âgé de dix-sept ans, sans lequel elle n'eût point existé! Vraiment on se prend à douter qu'une telle revendication soit sérieuse, et l'on ne sait ce qui doit le plus surprendre, ou la précocité de l'orgueil chez l'écrivain qui dérobe une palme à un tombeau pour s'en faire une couronne, ou la naïveté du biographe qui se fait le complice d'une si inimaginable revendication. La mémoire de Scévole de Sainte-Marthe n'a

(1) C'est ce que dit M. l'abbé Goujet, qui s'en tient aux termes de *revit et corrigea*. Qu'on les place à côté de ce que dit Sainte-Marthe, on sentira que l'auteur n'a pas examiné ce fait littéraire avec l'attention qu'il montre partout. (*Bibl. fr.*, tome XIV, p. 336.)

Voyez le même, tome XII, p. 56. Vauquelin de la Frainaye, qu'il cite, ne dit point ce qu'il lui fait dire.

pas besoin, pour demeurer grande et honorée, de ce larcin impie. Dans tous les siècles, l'éditeur s'est laissé glisser sur la pente facile d'un amour-propre prompt à s'exagérer, et il s'est naturellement et sans efforts donné ou fait attribuer la part du lion dans les œuvres dont il n'est que le metteur en lumière. C'est un devoir et un honneur d'en revendiquer toujours la gloire pour la pensée créatrice. Les auteurs du *Théâtre François* et l'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque françoise*, ont déjà conservé à La Péruse une œuvre qui lui appartient; avec eux nous dirons qu'une tragédie qui a subi l'épreuve de la représentation, existe et est en état de paraître, et que, pour nous servir de leurs expressions, « revoir et corriger un « ouvrage n'est pas l'avoir fait. » Tous les lecteurs partageront notre sentiment.

La Péruse quitta Paris après le succès de *Medée*, et il vint à Poitiers joindre à ses études littéraires l'étude du droit, qui y était enseigné avec éclat par Bonaventure Irland. Il en était ainsi à cette époque : les études classiques attiraient la jeunesse à Paris, et c'était dans un des grands centres intellectuels qu'on rencontrait en province, Poitiers, Toulouse, Montpellier.... qu'elle venait, par des études spéciales, compléter son éducation. La Péruse le dit lui-même dans son ode à G. Bouchet :

« Paris a nos ieunes ans.
« Puis, quand nous sommes plus grans,
« On nous achemine

« De Paris en autre endroit
« Pour la guerre, pour le droit,
« Pour la medecine. »

Poitiers était à cette époque le rendez-vous de nobles et savants esprits, amoureux des lettres, passionnés pour l'étude : G. Bouchet, Baïf, Tahureau, Jean Boiceau de la Borderie, Roger Maisonnier, Scévole de Sainte-Marthe, Vauquelin de la Fresnaye, et cet Angoumoisin destiné aux grandes charges et à la célébrité, François de Nesmond, qui, prononçant en 1555 une oraison *en français* sur le droit romain, nouveauté qui eut un grand retentissement et qui causa de vives controverses parmi les doctes soutiens des traditions, rendit hommage à La Péruse, dont le souvenir était si vivant dans son auditoire d'élite, soit en citant des vers élogieux de Ronsard, soit en témoignant une admiration atteignant l'exagération pour la *Médée*, qui, s'écrie-t-il, « *obscurcira le nom d'Euripide.* »

La Péruse arriva parmi ces érudits et ces lettrés déjà célèbre à l'âge où l'on entre à peine dans la vie, et précédé d'une jeune gloire, espoir d'un avenir illustre. Il fut accueilli avec joie, et il retrouva dans cette province intelligente les douces intimités qu'il avait connues à Paris. Il partageait son temps entre ses études favorites et la vie de famille : tantôt à Poitiers, auprès de ses maîtres et de ses amis ; tantôt à La Péruse, auprès d'un père et d'une mère fiers de ses succès, et de jeunes sœurs

qui l'adoraient et qui charmaient par leurs aimables tendresses les jours trop peu nombreux à leur gré qu'il leur accordait. L'existence calme des champs attire plus l'expérience de l'âge mûr que les passions d'une bouillante jeunesse, et Bastier attendait avec une certaine impatience le jour de la Saint-Martin qui le rappelait à Poitiers :

Puis, si la peste a pris fin,
Venu l'hyuer inutile,
Peu apres la Sainct-Martin,
Nous retournerons en ville.
Là, sans plus craindre la peste,
Nous relirons maintes fois,
Toy, les loix de ton Digeste,
Moy, mes amoureuses loix.

Là, ne gaignant que ducas,
A droit tu auras l'estime
Du meilleur des aduocas;
Et moy, de ma basse rime
Ie tascheroy de complaire
A celle qui m'a raui,
Celle pour qui ie veux faire
Cent mille vers si ie vi.

C'est à Jean Boiceau, son ami et son voisin, qu'il adresse ces vers, en l'engageant à fuir la peste qui désolait Poitiers et à venir à sa seigneurie de la Borderie, où il s'empresserait d'aller le visiter :

Où voudrois-tu mieux aller
Qu'au lieu de ta seigneurie?

Où prendrois-tu plus bel aër
Qu'il est à la Borderie?
Tu as là maison plaisante,
Tu as les vignes aupres,
Tu as au pied la Charante,
Tu as les bois et les pres.

Toy venu, tu auras soin
De tost me le faire entendre;
La Peruse n'est pas loin,
Tost à toy i'iroy me rendre.
Là ton luth qui si doux chante,
Là ta flute, là ta voix,
Sur le bord de la Charante,
M'endormiront maintes fois.

Là toy et moy chasserons
Loin de nous la fascherie;
Là nous eterniserons
Le nom de *la Borderie.*
Le matin et la serée,
Par les bois et pres de l'eau,
Nous relirons ma *Medée,*
Ton *Aigle* et ton *Robineau.*

Ce sont ces vers charmants que, dans son admiration bien mal inspirée, Dreux du Radier a cités dans la notice qu'il a consacrée à Jean Boiceau, en se permettant, avec une facilité regrettable qui fait peu d'honneur à son bon goût et à celui de son époque, de les *rajeunir* en y introduisant des changements contre lesquels ne sauraient

trop protester le bon sens et le respect dû aux œuvres de l'esprit (1).

Puisque le nom de Jean Boiceau s'est rencontré ici, je redirai, après son dernier historien, que ce célèbre jurisconsulte appartient à la Charente. « Il naquit, en effet, « dans les premières années du XVIe siècle, au château « de la Borderie, propriété patrimoniale située dans la « paroisse de Benest, à un kilomètre environ de distance « du bourg de ce nom. Le vieux castel, assis sur le penchant d'un coteau, domine la Charente, dont il n'est « séparé que par la largeur de la prairie (2). »

C'est de cette époque et de ces années 1553 et 1554 que datent les diverses poésies de La Péruse qui nous ont été conservées. Elles sont les expressions intimes de ses affections : l'amitié et l'amour les inspirèrent presque toutes. Une passion ardente s'était emparée de La Péruse, et, comme les poëtes de tous les siècles, il chantait la femme qu'il aimait. Plus discret toutefois, il en cachait le nom, et à la Cassandre de Ronsard, à la Francine de Baïf, à l'Admirée de Tahureau, à l'Olive de du Bellay, je ne puis joindre le nom d'une nouvelle maîtresse

(1) *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, tome II, p. 452.

(2) Notice sur J. Boiceau de La Borderie, jurisconsulte du XVIe siècle, par J.-F.-Eusèbe Castaigne, bibliothécaire de la ville d'Angoulême. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Charente*, année 1866. — Cetre intéressante notice est le dernier travail à la publication duquel ait donné ses soins mon regrettable et savant ami.

poétique. Cependant ce voile a été soulevé : un érudit ingénieux et chercheur (1) a remarqué que les initiales des vers d'un des sonnets adressés à cette beauté mystérieuse composait le nom de Catherine Cottel (2). Je dois mentionner cette hypothèse très-acceptable, en faisant remarquer à mon tour que les vers consacrés par La Péruse à la femme qu'il aime sont le plus souvent précédés de cette dédicace *à C. C.*, ce qui paraît confirmer cette curieuse attribution.

Pour ses poésies légères, comme pour la *Médée*, je veux laisser le lecteur juge du mérite des inspirations du poëte. Ses vers plaisent et ils éveillent souvent des comparaisons et des souvenirs. La Péruse comprend la grandeur de la poésie ; il aime à promettre l'immortalité à ses chants :

I'espere aussi que ma muse
Eternisant La Peruse
Me vangera du tombeau !

C'est, en termes plus simples, moins orgueilleux, l'*exegi monumentum* d'Horace et de tous les poëtes qu'ont enivrés les caresses de la Muse.

En vain l'homme se tempeste
Pour estre d'honneur vestu

(1) M. Ruelle, professeur de l'Université.

(2) Voir page 202.

S'il n'a quelque bon poëte
Qui descriue sa vertu.
Tant d'actes dignes de gloire
Maints hommes ont faict souuent
Desquels ores n'est memoire
Par faute d'vn escriuant.

La Péruse adresse ces vers *à monseigneur A. D'Achon, evesqve de Therbes*. Cette haute idée du rôle que joue le poëte a toujours inspiré ceux qui chantent. C'est sous l'influence de cette pensée qu'hier encore, sous ses beaux ombrages du *Maine Giraud* (1), Alfred de Vigny, parlant de ses aïeux, s'écriait, dans l'*Esprit pur*, un des plus beaux poëmes de ses *Destinées* :

Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi!

Il serait facile de multiplier ici ces rapprochements; mais, je l'ai dit, je me suis fait une loi de n'en pas abuser. Néanmoins je dois signaler la singulière concordance qu'on remarque entre un passage de cette même ode et un autre de l'épître I[re] de Boileau à Louis XIV. La Péruse avait dit :

Encore qu'Agamemnon,
Chef de l'armee de Grece,

(1) Le *Maine Giraud*, où le chantre inspiré d'*Eloa* aimait à promener ses rêveries, est situé dans la commune de Champagne, canton de Blanzac (Charente).

Pour eterniser son nom,
Eust fait mainte grand' prouesse,
Encor que la grande Troye
Fut du grec gendarme proie,
Et qu'Achille invulnerable
Eust traisné dessus le sable
Le corps d'Hector sanglanté,
Nous n'eussions or' cognoissance
Des Grecs et de leur vaillance
Si Homere n'eust chanté.

De son côté, Boileau s'exprime ainsi :

Sans elles (les Muses) un héros n'est pas longtemps héros;
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.

C'est la même idée rendue en termes presque identiques. On croirait à une imitation : il est peu probable cependant que Boileau connût La Péruse, car il ne professait pas grande estime pour les poëtes du XVIe siècle, mais il connaissait certainement ces vers de Ronsard, si souvent cités, et ils n'ont pas dû lui être complétement inutiles :

Aussi le Roy, quelque chose qu'il face,
Meurt sans honneur, s'il n'achete la grace,

Par maints presents, d'un poëte sçauant
Qui du tombeau le deterre viuant,
Et fait tousiours d'une plume animée
Voler partout sa viue renommée.

Dans tous les cas, il est piquant de voir Boileau, entre La Péruse et Ronsard, exprimer les mêmes pensées, sans l'emporter sur aucun des deux par la vivacité du tour ou le choix des comparaisons.

La Péruse a dans ses élégies chanté ceux que la mort moissonnait autour de lui, et ses vers sur *la mort du capitaine Fayole*, tué au siége de Metz, formé par l'armée de Charles-Quint en 1552, et sur celles de *F. Clermont, seigneur de Dampierre*, et *du filz de P. Chesnai, banquier à Poitiers*, expriment heureusement la double pensée de l'horreur du trépas et des radieuses espérances de l'immortalité, des craintes sans cesse renaissantes et des éternelles consolations de l'humanité : on peut hardiment les soumettre à la critique, après trois siècles, sans redouter un jugement trop sévère. L'*Oraison pour avoir santé* est, à mon sens, une des plus remarquables inspirations du poëte. Aux joies et aux divertissements ont succédé les infirmités de la chair et les tristesses de l'âme, et la jeunesse trahie, se retrouvant faible et abattue devant les souffrances de la maladie et les horreurs de la mort, s'adresse au Maître souverain; elle l'implore et le supplie, et, élevant dans ses mains

tremblantes les serments d'une foi vive et les témoignages d'une adoration sincère, elle les offre au Seigneur pour apaiser sa colère et obtenir le pardon. Il y a dans ces strophes émues le souffle grandiose du sentiment poétique le plus vrai, et je ne crains pas pour elles les comparaisons qu'il est si facile de multiplier autour d'une semblable invocation.

La grâce, la délicatesse et le charme sont les caractères distinctifs des poésies amoureuses de La Péruse; son *epigramme à Venus*, ses *chansons*, ses *mignardises à la Francine de Baïf*, *à l'Admirée de Tahureau*, et *à Iane*, ses *estrenes à ma damoiselle de Dampierre*, *à ma damoiselle I. Bertelot*, *à C. C.*, *à F. de C.*, *à l'amye de mon amy G. Bouchet*, *à une damoiselle dont les lettres capitales portent le nom*, respirent une fraîcheur, une suavité d'inspiration qui assignent à ces poésies légères, nées d'une sensation ou d'un désir, une durée que le poëte lui-même n'avait point rêvée pour elles. Que rêve-t-on du reste à cet âge de la vie où l'on effeuille avec une si insouciante prodigalité les fleurs de la jeunesse et de l'amour?

Hélas! une aurore si brillante devait s'éteindre avant l'heure dans les ombres funèbres du tombeau! Les excès d'un tempérament fougueux brisèrent en un jour la frêle enveloppe du poëte. « Le jeune esprit mourut « d'amour, » dit P. Marcassus dans ses commentaires sur

Ronsard (1); « ce qui n'est pas croyable, remarque « Colletet, puisqu'il était amoureux jouissant, si ce n'est « qu'ils confondent l'effet avecque la cause, car il « mourut effectivement de cette honteuse maladie! »

Quam vocat Hispanus Gallam, quam Gallus Iberam,
Imperium toto quæ tamen orbe tenet.

Ce mal horrible, qui n'a pas de nom dans la langue d'un écrivain chaste, tarit promptement les sources de la vie dans ce corps faible, épuisé par le travail de l'esprit et par les fatigues du plaisir. En vain les soins les plus tendres lui furent-ils prodigués, La Péruse mourut à peine âgé de vingt-cinq ans, regrettant la vie, dont il n'avait connu que les joies faciles et bruyantes. Il pleurait et se désolait, croyant quitter le bonheur. La mort ne l'enlevait qu'aux désillusions du cœur, aux sécheresses de la réalité, aux revers du malheur. Loin de ses amis, loin de sa maîtresse, dévoré par la fièvre, il exhala sa vie dans une dernière plainte poétique adressée à F. Boissot, son voisin et ami, et l'on ne peut lire cette ode, restée inachevée, sans un amer sentiment de tristesse (2); c'est le cri suprême d'une âme en proie à toutes les horreurs du désespoir. Hélas! il ne put fléchir la

(1) *Œuvres de Ronsard*, 1623. Paris, Nicolas Buon. In-fol., tome II, page 108.

(2) Voir page 217 et suiv.

mort inexorable qui, en 1554, frappant à la fleur de l'âge ce jeune et blond poëte, atteignit au cœur la poésie elle-même, en lui enlevant une de ses espérances les plus chères et les plus certaines.

L'édition que je donne aujourd'hui de La Péruse contient tout ce qui nous est parvenu de ce poëte : j'ai eu sous les yeux toutes les éditions antérieures, devenues excessivement rares, et qui ont été mises à ma disposition avec une grâce parfaite par S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et par M. Adhémar Sazerac de Forge. C'est un devoir pour moi de remercier publiquement ici M. Duruy d'avoir bien voulu me confier les précieuses éditions conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal, et mon honorable ami d'avoir consenti à ouvrir pour moi sa riche collection de livres, qui prouve ses goûts éclairés, et qui fait honneur à notre Angoumois. J'ai vainement recherché des œuvres inédites. Dans son ode *à Monseigneur l'evesque de Therbes, A. D'Achon*, La Péruse a dit :

I'ay caché dix mille vers
Pleins de graces nompareilles,
Qui ne seront descouuers
Que pour les doctes oreilles.
Le vulgaire populace
Ne merite telle grace,
Et la grand' tourbe ignorante
N'est digne qu'on les luy chante :

Car Apollon ne veut pas
Que celuy qu'il fauorise
Ses vers diuins profanise
Les chantant au peuple bas.

G. Bouchet, dans sa lettre à Boiceau de la Borderie, en tête de l'édition de Poitiers de 1555, parle aussi d'un « avaricieux coffre » gardant les productions de notre poëte. C'étaient là des excitations à des recherches, et je m'y suis livré avec un soin et une ardeur que malheureusement le succès n'a pas couronnés. J'étais du reste préparé à cette déception par l'affirmation de la note insérée par M. Ath. Mourier dans son intéressante étude sur La Péruse : « *Un grand nombre de papiers*, dit-il (1), « *renfermés dans un coffre, étaient, il y a quelques années* « *encore, entre les mains de la famille Bastier de La Péruse.* « *Ils ont été détruits comme des papiers inutiles. Nous tenons* « *le fait d'un membre de la famille. Cette coïncidence est au* « *moins singulière.* »

Je n'ai donc pu que reproduire avec l'exactitude la plus scrupuleuse les œuvres déjà publiées. La Péruse étant mort lorsque la première édition fut offerte au public, j'ai dû, pour les variantes, assez rares du reste et sans importance, que j'ai rencontrées entre les diverses

(1) *Notes biographiques et littéraires sur Jean de La Péruse, par M. Ath. Mourier....* page 18, note 2.

éditions, faire un choix. J'ai le plus généralement suivi le texte de la première édition de 1555, sauf les cas de faute évidente d'impression, en le comparant à celui de l'édition de Paris, Nicolas Bonfons, 1573, in-16, que je considère comme la meilleure. Quant à l'orthographe, je me suis trouvé en face des innombrables difficultés, bien connues de ceux qui se sont occupés des poëtes du XVIe siècle et qui surtout en ont tenté la réimpression. N'ayant pas la pensée même de l'auteur, je ne me suis pas cru obligé d'adopter religieusement les divers systèmes de ses éditeurs. Je n'aurais pu du reste m'attacher à un d'eux qu'en me condamnant à une orthographe, non-seulement illogique et défectueuse, mais encore tellement incertaine que le même mot, répété dans le même vers, est souvent écrit de deux façons différentes. Je me suis alors livré à un travail pénible, long et rebutant tout d'abord, mais qui devient bientôt pour l'esprit qui s'y adonne une véritable gymnastique et comme une initiation à la formation même des mots et à l'enfantement de notre langue. J'ai donc adopté pour règle, pour tous les mots dont je ne constatais pas de variantes, l'orthographe suivie par les premiers éditeurs, et, lorsque le même mot se rencontrait écrit de diverses manières, j'ai choisi celle qui se rapprochait davantage de l'étymologie. Ce serait du reste une erreur de penser que notre orthographe a été constamment en s'améliorant et en se fixant mieux chaque jour : c'est

surtout cette science, si l'on peut l'appeler de ce nom, qui a été hésitante et incertaine. Telle forme du mot est tantôt adoptée, tantôt rejetée, souvent reprise après avoir été abandonnée, et j'ai constaté que l'édition de La Péruse, de 1555, avait souvent une orthographe plus conforme et plus semblable à celle de nos jours que les éditions de 1573 et de 1598.

C'est ici le lieu de placer la note bibliographique exacte et complète des œuvres de notre poëte (1).

La Médée, tragédie, et autres diuerses poésies par I. de La Peruse; *Poitiers, les de Marnefz et Bouchetz*, sans date (1555), in-4. On trouve aussi la *Medée* seule. Les mêmes imprimeurs donnèrent une seconde édition in-4, avec la date de 1556; mais l'édition de *Poitiers, Marnef*, 1570, in-4, et surtout celle de Tours, in-4, nous paraissent fort douteuses.

Les Œvvres de I. de La Peruse, avec quelques autres diuerses poésies de Cl. Binet; *Paris, Nicolas Bonfons*, 1573, in-16 (et non pet. in-12). — Cette édition, la plus jolie et la plus complète, est ainsi divisée : 8 ff. non chiffrés pour les

(1) Cette note est l'œuvre de M. Eusèbe Castaigne, bibliothécaire de la ville d'Angoulême, et je l'ai déjà insérée dans les *Vies des poëtes angoumoisins*, par Guillaume Colletet, publiées par moi en 1862. Depuis cette époque, la mort a frappé ce bibliophile distingué : M. Eusèbe Castaigne est décédé à Angoulême, le 26 novembre 1866. La Charente a perdu en lui l'érudit connaissant le mieux les origines de son histoire et conservant avec un soin religieux ses plus lointaines traditions.

préliminaires, ff. 1.-25 pour *la Medée*, et 26-101 pour les *Diverses poésies*. Les ff. 102-139 contiennent la *Pitoyable histoire du prince d'Albanie, infortuné d'amour* (petit roman en prose, traduit de l'espagnol par le S. P. P.), et les ff. 140-178, les diverses poésies de Cl. Binet, Beauuaisin.

La Medée, tragedie, et autres diuerses poésies; *Paris, Nic. Bonfons*, 1576 ou 1577, in-16.

Les Œvvres de I. de la Peruse; *Lyon, Benoist Rigaud*, 1577, in-16.

La Medée, tragedie, et autre diuerses poésies; *Rouen, Raphaël du Petit-Val*, 1596 ou 1597, ou 1598, ou sans date, pet. in-12. — Ce volume est divisé en deux parties paginées à part, tantôt réunies, tantôt séparées; la première partie contient *la Medée*, et la seconde les *Diverses poésies*. Nous ne nous expliquons pas pourquoi on a retranché de cette édition plusieurs pièces intéressantes, telles que l'élégie *sur la mort du capitaine Faïoles le puisné*, une autre *sur la mort de F. Clermont, seigneur de Dampierre*, l'*Oraison pour avoir santé*, etc. Raphaël du Petit-Val a donné aussi une édition en 1613, sur laquelle il faut faire les mêmes observations.

On trouve quelques poésies de La Péruse en divers recueils, et notamment dans le tome VI des *Annales poétiques* (p. 217-250), et dans le tome IV des *Poëtes françois depuis le XIIe siècle jusqu'à Malherbe*, par M. Auguis (p. 296-307.)

Plusieurs poëtes du XVIe siècle, ayant Ronsard en tête,

ont vanté les talents de La Péruse, et il en est honorablement parlé dans le tome I (p. 517) de la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine; dans le tome II (p. 491) de celle de Du Verdier; dans les *Elogia* composés par Scévole de Sainte-Marthe (et dans leur traduction par Colletet), à l'article *Robertus Garnerius;* dans le livre VII, ch. VI, des *Recherches de la France*, d'Estienne Pasquier; dans le tome IV (p. 394) des *Jugements des Savants*, de Baillet; dans le *Parnasse françois* (p. 137), de Titon du Tillet; dans le tome XII (p. 52-68) de la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet; dans le tome V (p. 150) de la *Bibliothèque du Poitou*, de Dreux du Radier; dans la *Petite Bibliothèque des Théâtres*, en tête du volume qui contient *la Médée* de Longepierre, et dans les diverses biographies et bibliographies. Enfin, M. Ath. Mourier a publié des *Notes biographiques et littéraires sur Jean Bastier de La Péruse* (*Angoulême, Lefraise*, 1851, in-8), dont il a paru une seconde édition dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente* (*ibid.* 1856, tome I de la 2e série), tirée à part à cent exemplaires.

C'est une jouissance vive pour ceux qui aiment les lettres, et je l'ai profondément ressentie, que de rencontrer dans un siècle déjà lointain, couronné de l'auréole de la célébrité et du mystérieux prestige du passé, un poëte aimable et gracieux, traduisant dans une langue harmonieuse les passions de l'âme humaine, et qui, génie à peine dans sa fleur, n'a fait que traverser et entrevoir la vie, exhalant sa jeunesse dans cette chanson éternelle de

l'amour que chantait le premier homme sous les riants ombrages de l'Éden, et dont les notes dernières retentiront encore au milieu du bouleversement des mondes. La tristesse des derniers jours et les horreurs funèbres n'enlèvent rien à ces charmes qui séduisent; il semble au contraire qu'elles leur impriment un caractère particulier et qu'elles leur donnent je ne sais quelle puissance d'attraction dont on cherche en vain à secouer les magnétiques influences. C'est que les grandes douleurs ont des âpretés qui exaltent; c'est que la coupe du désespoir laisse aux lèvres qui la vident quelques gouttes d'une liqueur étrange qui, sans doute, enivre et tue, mais dont le feu dévorant redresse le front incliné par le malheur, et illumine le regard prêt à s'éteindre des fantastiques éclairs de la fièvre. Quel est le cœur aimant qui n'en a fait la navrante expérience? Quel est l'être jeté sur cette terre qui peut éviter ce creuset de la douleur d'où l'âme, dépouillée de tout alliage impur, s'élance brillante et radieuse dans l'infini?

Aussi la mort qui courbe la tête blonde de l'adolescent porte-t-elle dans ses rigueurs mêmes un adoucissement. Elle laisse aux tendresses et aux admirations qui survivent, à côté des regrets du trésor ravi, la sensation indéfinie et la mélancolique consolation des larmes évitées et du refuge au port avant les angoisses, les souffrances et les deuils des sombres orages et des naufrages certains. Il semble qu'il vaut mieux emporter avec

soi dans la tombe ses premiers et naïfs enthousiasmes, sa foi dans les serments, sa confiance dans les nobles et généreux abandons du cœur, que d'y descendre brisé par les lâches trahisons, humilié par les silencieuses indifférences succédant aux élans passionnés, dépouillé de l'espérance qui berce et qui soutient, et n'ayant plus à livrer à la mort avide qu'un corps usé et flétri par la douleur. Sans doute, aux nobles génies qui tombent ainsi avant l'heure, l'humanité, privée d'une espérance, d'un bienfait ou d'une gloire, doit des larmes et de plaintifs hommages. Mais que les voiles de deuil n'obscurcissent pas les splendeurs de l'immortalité; qu'ils laissent entrevoir et rayonner le calme heureux de l'éternel repos après les agitations terrestres! Oui, que la jeune victime, endormie sur son lit funèbre et quitte de la lourde dette de la vie, soit couronnée de roses comme en un jour de fête! Que ses amis couvrent sa couche de verdure et de palmes! Que les échos redisent l'hymne de l'espérance et du triomphe! La délivrance de l'âme doit être célébrée par le chant des Muses.

Telle fut la destinée de notre La Péruse; et, répétant avec les anciens qu'ils sont vraiment aimés des dieux ceux que la mort frappe dans tout l'éclat et l'ardeur d'une jeunesse protégée par l'ignorante inexpérience, loin de le plaindre, je l'envie d'avoir ainsi dit adieu à l'existence avant d'avoir reçu au cœur la blessure toujours saignante

de l'abandon et de l'oubli, avant d'avoir comme Pétrarque, le chantre divin de l'amour, dévoilé les tortures de sa souffrance dans cette plainte touchante, cri suprême de désespoir de l'âme désolée : « Hélas ! il n'y a au « monde de durable que la douleur ! »

« Ahi ! null' altro che pianto al mondo dura ! »

E. Gellibert des Seguins

Champrose, le 15 novembre 1867.



I. BASTIER DE LA PERVSE.

MEDÉE, tragedie. — POËSIES, DIVERSES : ODES, CHANSONS, MIGNARDISES, ESTRENES, ELEGIES, SONETS, AMOVRETE.

L'homme est forcé par la Parque, la Mort
Par les escris : mais le puissant effort
Du temps vainqueur les escris mesme force.

L'impression, plus forte que pas vn,
Force le temps qui forçoit vn chascun,
Rendant esgalle aux immortels sa force.

G. Bovchet.



A TRES-HAVT et TRES-PVISSANT SEIGNEVR Messire RENÉ DE VOYER (1), *Vicomte de Paulmy, Seigneur de la Bailloliere, Chastres, le Plessis, Selligny, bailly et gouuerneur de Touraine, Cheualier de l'ordre du Roy, et Gentilhomme ordinaire de sa chambre.*

MONSEIGNEVR, non sans grande et iuste occasion quelques nobles poëtes ont estimé entre leurs escris et les enfans naturels estre vne grande proportion et sympathie, non seulement

(1) René de Voyer, chevalier de l'ordre du Roi et du Saint-Sépulcre, vicomte de Paulmy et de la Roche-de-Gennes, seigneur du Plessis-Ciran, conseiller au conseil privé de Sa Majesté, bailli du pays et duché de Touraine, etc..., était fils de Jean Voyer III[e] du nom et de Jeanne Gueffault. Il épousa en 1580 Claude Turpin, fille de Charles Turpin, chevalier de

pour autant que, comme les enfans descendent du corps et sang du pere, ainsi les escris, par maniere de parler, prouiennent et sont enfantéz de nostre esprit, ioint l'amour que naturellement nous portons et à l'vn et à l'autre, mais aussi pour les diuers accidens et fortunes, bonheur et felicité, qui leur sont en commun. Car, si nous considerons diligemment (auecq' conference) tous les deux, il sera facile de voir ainsi comme tout malheur et toute pauureté accable l'enfant qui nagueres est priué de la douce iouissance de son pere, tantost ayant l'assaut de quelque subtil chiquaneur rusé et coustumier de vsurper les biens des orphelins miserables èt delaisséz, et ores à decouuert, encore qu'il ne manque des biens,

l'ordre du Roi, seigneur de Crissé, et de Simone de La Roche, dame de Vaille-le-Pin et de Leschasserie; il était mort le 26 avril 1586.—ARMES : D'azur, à deux lions léopardés d'or passant l'un sur l'autre, couronnés de même, armés et langués de gueules, écartelé aux 2e et 3e d'argent à une fasce de sable, qui est de Gueffault.—Cette dédicace est placée en tête des éditions de 1573 èt de 1577; elle n'a point été reproduite dans les autres éditions de notre poëte.

en grand danger d'endurer toutes les iniures tant du Ciel que de la seuere fortune, s'il ne recouure l'ayde de quelque fidelle tuteur, lequel, prenant son bien en main, le conserue et defende de toute molestie, le luy distribuant en ses necessitéz et affaires. Ainsi les petits filz de l'esprit (de ce nom appellé-ie les œuures des bons aucteurs) sont menéz si, perdans leur pere, posthumes, et auant la cognoissance de l'agreable lumiere, seulets ils demeurent suiets ou à vn auortement et silence perpetuel, ou bien à vn mauuais traitement de quelques ignorans qui sont les vrays chiquaneurs et ennemis coniuréz de ces pauurets enfans, si, de bonne fortune, ils ne rencontrent quelque bon tuteur qui, de sa targue de noblesse et de ses aelles fauorables, les couure à l'encontre de ces milans haues et goulus de la gloire d'autruy. Cecy, dy-ie, Monseigneur, pour tomber sur les propos de ce gentil poëte de la Peruse (duquel ie diroy asseurement, et sans crainte de quelque

malueillant, que, si la mort, nostre commune ennemye, n'eust esté enuieuse de son bien et qu'elle ne l'eust preuenue, il promettoit, par son heureux commencement, qu'on l'estimeroit auiourd'huy des premiers en son genre d'escrire), lequel, mourant, laissa ces compositions imparfaictes, mal coniointes et sans ordre ny liaison, n'eust esté la faueur et amitié de I. Boiceau, seigneur de la Borderie (1), auquel l'aucteur

(1) La lettre suivante, plaçée en forme de dédicace, par G. Bouchet, en tête de la première édition des *Œuures de La Peruse* (Poitiers, sans date [1555]), témoigne de la vigilante amitié de Boiceau. Elle nous a paru devoir être reproduite ici dans son entier.

G. BOVCHET A I. BOICEAV

SEIGNEVR DE LA BORDERIE.

C'est vn dire assez vulgaire, que les choses precieuses communement sont rares : et cela vrayment se trouue vray en beaucoup d'endroits, mais principalement en l'amitié, ceste amitié, dy-ie, qui porte le nom de vraye. Beaucoup ayment, mais peu ayment parfaictement. Ceux qui ayment en la personne le corps, ou les biens (qui sont beaucoup), quand par la mort ou par quelque accidant ils perdent ou bien la veue du corps, ou bien le moyen d'en pouuoir plus auoir, ils perdent aussi par mesme moyen toute leur belle amitié; mais ceux qui ont fondé leur amour sur le seul esprit (qui sont bien peu), ils ont vne telle affection

et le lecteur doibuent certainement de beaucoup, cestuy-cy la vie qui reste et de-

que la mort n'y sçauroit mordre. I'ai faict tout ce petit discours pour tomber sur le propos de nous et de feu I. de La Peruse : car ie puis dire sans vanterie que, si d'aucun de nous luy ha esté porté quelque amitié, elle ha esté de ceste façon dont i'ay parlé au dernier lieu, veu que iamais elle ne s'est tant monstrée durant sa vie (bien que par auanture il ne l'aye passée sans receuoir de nous quelque plaisir) comme nous l'auons euidemment tesmoignée apres sa mort. C'estoit peu que nostre Peruse eust employé son bon esprit à entreprendre beaucoup de beaux ouurages, si apres son trespas, trop subit, tous ses monumens fussent demeurés tumultueusement espars par ci par là, ou miserablement enclos dedans vn auaricieux coffre, sans que vous eussiez employé peine à ramasser en vn ce qui estoit confusement espandu, et descouurir ce qui nous estoit caché, qui ioignez tant heureusement à la seuere science des loix les muses plus douces, comme vous auez faict apparoistre par vos escris. Or la peine que vous auez prise, correspondante à l'amitié que portiez à La Peruse, à ce que ses œuures fussent mises en lumiere, et reduictes en tel estat qu'elles fussent dines d'estre leues, doibt suffire pour la recommandation de l'ouurage. Et ne veoy point pourquoy on se doibue trauailler d'auantage; car pour qui seroit-ce? Pour les bons espris? Et qui ne sçait qu'on leur feroit tort, veu qu'eux-mesmes, par la lecture du liure, pourront cognoistre ce qui en est? Pour les ignorans? Et qui ne sçait que ce seroit perdre son ancre, veu qu'à l'endroit de telles gens, ce qui est le mieux faict est tousiours le moins bien venu. Parquoy appuyé dessus vostre aduis et iugement, et veu l'amitié qu'il m'a portée, comme il appert par ses escris, n'ay voulu lui deffaillir, en adioustant mon labeur au vostre, tel qu'vn chascun sçait, par le moyen duquel Peruse reçoit vn tel bienfaict, que sa vie estainte est rauie. Ce que i'ay bien voulu tesmoigner par ceste epistre. Premierement, afin qu'on entende combien nous doibt La Peruse; et que si quelques vns prennent profit ou plaisir à lire ses œuures, ils sçachent à qui en rendre le deu grand mercy; secondement, afin que quiconque lira cecy, il prenne exemple sur La Peruse, et ce pendant qu'il luy est permis, il se despesche de parfaire ce que mesme deuant le coup le puisse vanger des outrages de la trop incertaine mort, et arracher vif du tombeau.

meure apres nostre cendre et qui nous qualifie entre les Dieux, et autre l'vsufruict de si gentiles œuures, si peu qu'il a esté loisible à l'aucteur et à son aage de nous en faire participans, sans que ie passe soubs silence la vraye noblesse d'vn S. Marthe et ce que luy doibuent aussi tous les deux. Mais encore pour auoir vie, si n'a-il peu eschaper la piqueure de ces scorpions enuenimèz dont la France fourmille auiourd'huy plus qu'aucune autre nation. Ce qu'il pourroit porter plus patiemment pour luy estre ceste iniure commune auecq' ceste tant noble bande de gentilz espris qui vogue dans la France, les œuures desquels eussent seruis de viande aux valets et gouias, s'il ne se fut trouué d'autres conuiues en la table des muses que ces mignars et trop oisifs repreneurs; en cognoissant bien aucuns qui trouuent à leur aduis la Peruse quelque peu rude et obscur, les autres trop libre en la loy de ses vers, outre ce, fort affecté aux sentences. Lesquels, de combien ils se

trompent (iugeans comme vn aueugle des couleurs), on peut sainement aperceuoir en ce que pas vn d'iceux ne mania iamais ce subtil baston de poësie dont ils se couurent, faisant comparaison d'eux et de la queux, à laquelle modestement ce sçauant poëte Horace se disoit ressembler, parlant en ceste sorte :

De l'aiguisante queux ie feroy le deuoir,
Qui, sans pouuoir couper, faict couper le rasoir.

Mais ceste similitude, à mon iugement, ne peut simboliser auecq' eux pour ceste raison que, iaçoit qu'ils facent les suffisans, si ne rendent-ils aucun plus docte ou sçauant par leurs corrections, qui semblent pourtant de premier front porter auecq' soy quelque maniere d'enseignement. Or, pour venir plus outre, Monseigneur, vous pouuez voir euidamment comme la peruersité de ce siecle est indigne de tant de nobles enfans que la muse benigne nous produit ce iourd'huy, et que non seulement ils

iouissent de mesme malheur que les enfans naturels, mais, d'autant qu'ils se reuangent et tiennent bon contre la faux du temps, demeurans immortelz à iamais, par consequent dauantage sont suiets, d'aage en aage, de siecle en siecle, à encourir le mesme qu'ils ont supportéz en naissant. A ceste cause, pour l'amitié de feu I. de la Peruse, i'ay bien desiré vous addresser ses œuures, vous sçachant, comme chascun mesme le sçait, le confort et asyle des muses et puissant defenseur d'icelles, à ceste fin que ceux qui offencent ainsi la bonne memoire des morts, effroiéz du seul regard de vostre excellant nom comme de la face de Meduse empierrante, soyent rendus muets et comme rauis en extase. Ie croy que, si les receuez de bon cœur, vous n'augmenterez point de peu la ioye de nostre Peruse, lequel là bas, au champ Elysée, accompaigné de plusieurs autres de nostre temps, comme est vn du Belloy et vn Salel, ne fera point aussi petit discours

de vos louanges et vertus. Les œuures duquel i'ay osé accompaigner d'vn petit eschantillon de mes compositions (1), afin que soubs la faueur de vostre nom, en ayant pour auant-garde et fidelle escorte vn la Peruse, il marchast plus asseurement en campaigne, auquel, par vostre noblesse et courtoisie, vous excuserez, s'il vous plaist, la rudesse et peu de iugement, comme ne

(1) Claude Binet, auquel nous devons l'édition la meilleure des œuvres de La Peruse, celle que nous avons plus particulièrement suivie (Paris, Nicolas Bonfons, 1573, in-16), fut l'admirateur et l'ami de Ronsard, dont il écrivit la vie. (DISCOVRS SVR LA VIE DE P. RONSARD, *Paris*, 1586, in-4°.) Lié avec les plus illustres poëtes de son temps, il a laissé un nom estimé des érudits. A la suite des œuvres de La Peruse il publia, ff. 102-139, la *Pitoyable histoire du prince de Albanie*, infortuné d'amour (petit roman en prose traduit de l'espagnol par le S. P. P.), et ses propres vers, ff. 140-187, sous ce titre : « DIVERSES POËSIES DE CLAVDE BINET, Beauuaisin, dediées à TRES EXCELLENT SEIGNEVR RENÉ DE VOYER, VICOMTE DE PAVLMY ET DE LA ROCHE-IANES, CHEVALIER DE L'ORDRE DV ROY ET GENTILHOMME ORDINAIRE DE SA CHAMBRE. » C'est à cette dernière partie du volume publié par ses soins que Cl. Binet fait ici allusion. Notre dessein étant de publier seulement les œuvres de La Peruse, nous n'avons reproduit dans cette présente édition ni la *Pitoyable histoire du prince de Albanie*, ni les *Diuerses poësies de Claude Binet.*

venant pas de quelque vieil routier et rusé en cest art, acceptant cecy pour auant-coureur de quelque chose mieux tracée auecq' la sincere deuotion et desir perpetuel que i'ay de m'employer à vostre seruice.

Priant Dieu, Monseigneur, vous estrener, à ce nouuel an, de tout accroissement et felicité, et vous donner, en santé, bonne et longue vie.

De Paris, ce premier iour de Ianuier 1573.

Vostre tres-humble et tres-affectionné seruiteur à iamais,

CLAVDE BINET.



MEDÉE

TRAGEDIE.

Bons Dieux, qu'est-ce que i'oy ? quel esclatant tonnerre
Vient estonner mès sens, plus fierement grondant
Que celuy qui s'esmeût quand de son foudre ardant
Iupiter accabla les enfans de la terre ?

Mais quel homme ou quel Dieu voy-ie qui si grand'erre
Vn char tout emperlé par le Ciel va guidant ?
Et quelle est ceste femme, horrible, regardant,
Qui d'vn glaiue esmoulu deux enfançons enferre ?

Celuy (me dit Phebus) qui se sied triomphant,
C'est ton grand LA PERVSE, *et celle escheuelée*
Qui le suit pas à pas, Medée Tue-enfant

Par les vers Perusins ores renouuelée :
Et voicy le rameau verdoyant que i'appreste,
Pour de ton LA PERVSE *enuironner la teste.*

MARC-ANTOINE DE MVRET.





L'ARGVMENT DE LA TRAGEDIE

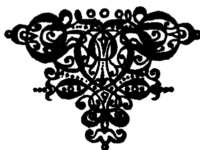
PAR CLAVDE BINET (1).

Medée, fille d'Acete, Roy de Colches, deuint esperdument rauie en la beauté et gentilesse accorte de Iason, qui auecq' quelques autres ieunes hommes de la Grece auoit entrepris le voyage de la Toison d'or, tellement que, pour mettre à fin le dessein de son amour conceu, elle promit au dict Iason toute ayde et support, et les plus certains moyens par lesquels il falloit proceder à facilement recouurer cette proye tant

(1) Cet argument, qui figure en tête de la *Médée* dans l'édition de 1573, a été reproduit dans les éditions postérieures. L'argument placé en tête de la première édition (à Poitiers, par les de Marneftz frères, sans date [1555], in-4°), est moins étendu, mais présenté presque dans les mêmes termes : il ne nous a paru d'aucun intérêt de le reproduire.

estimée que la toison d'or, gardée et de iour et de nuit par le dragon non dormant. Ce qu'ayant Iason bien entrepris et mieux executé, par l'art de ceste Medée, print la route en Grece accompagné d'icelle et de son petit frere nommé Absyrthe, lequel ne luy seruit que d'obiet à sa cruauté : car ainsi, comme son pere la poursuiuoit, elle le desmembra piece à piece en espandant les morceaux parmy le chemin, afin qu'il s'amusast, esmeu de pitié paternelle, à les ramasser, comme ils flotoient sur le dos escumeux de la marine, et ce pendant qu'elle auecq' son train eschapoit mieux à son aise, finesse vrayment par trop cruelle! Depuis (ce qui est le vray contenu de ceste tragedie), abandonnée et repudiée de son Iason, se print à faire de si estranges mines et furieuses menaces qu'elle donna occasion au Roy Creon, la fille duquel Iason auoit depuis espousée, de la bannir et chasser de son Royaume. Or, ayant perdu patience et indignée de desloger sans se voir aucunement vangée, faict tant auecq' le Roy qu'il luy octroye le delay d'vn seul iour, afin qu'elle mist ordre et pourueust à son departement. Et, durant ce petit espace, elle charma par son art vne bien riche et precieuse couronne, qu'elle auoit choisie entre ses ioyaux les plus rares, pour la presenter à Glauque, faignant de ce faire en intention qu'elle traitast plus doucement et humainement ses enfans qu'elle laissoit à son départ en ce lieu. Mais, à peine les deux petits enfans s'estoient acquitéz de leur debuoir, que ceste miserable et pauure

nouuelle espouse s'en estant parée, aussi le palais, et le pere qui estoit accouru pour la secourir, commencerent et se prindrent à brusler. Ce que voyant Iason, il recourt aux armes et la poursüit, pensant la guerdonner de tous ses merites et la faire mourir. Mais tant s'en faut qu'il en vinst à bout, que se voyant en ce poinct poursuiuie, apres auoir en sa presence cruellement mis à mort les deux enfans qu'elle auoit eus de luy, afin de luy laisser pour heritage vn creuecœur et ennuy continuel, bourreau de son ame, perdant femme, pere et enfans, elle se sauue parmy l'aer dans vn chariot à aisles que le Soleil son ayeul lui auoit enuoyé.





MEDÉE



ACTE PREMIER.

MEDÉE.

Dieux, qui auez le soin dès loix de mariage,
Vous aussi qui bridez des vents esmeus la rage,
Et quand libres vous plaist les lascher sur la mer,
Faictes hideusement flots sur flots escumer;
Dieu, vangeur des forfaicts, qui roidement desserres
Sur le chef des meschans tes esclatans tonnerres;
Dieu qui, chassant la nuit, tes clairs rayons espars
Dessus tout l'vniuers, luisans de toutes pars;
Dieu des profons manoirs, toy, sa chere rapine,
Coulpable de mes maux, Deesse Proserpine;
Vous, ô Dieux, que iura le pariure Iason,
Par moy, meschante, helas! seigneur de la toison,
Ie vous atteste tous, tous, tous ie vous appelle
Au spectacle piteux de ma iuste querelle!

Et vous, ombres d'Enfer, tesmoins de mes secrets,
Oyez ma triste voix, oyez mes durs regrets!
Furies, accourez, et dans vos mains sanglantes
Horriblement portez vos torches noircissantes!
Venez en tel estat, tel horreur, tel esmoy,
Que vinstes à l'accord de Iason et de moy,
Les yeux estincelans, la monstreuse criniere
Siflante sur le dos d'vne horrible maniere!
Mettez le desloyal en si grande fureur
Par vos serpens cheueux que, vangeant son erreur,
Luy-mesme de ses mains bourrellement meurtrisse
Ses filz, le Roy, sa femme, et que tousiours ce vice
Becquette ses poumons, sans qu'il puisse mourir,
Mais, par lieux incogneus, enragement courir
Pauure, banny, craintif, odieux, miserable,
Ne trouuant homme seul qui luy soit fauorable;
Qu'il pense en moy tousiours, tousiours cherche à m'auoir,
Et toutes fois iamais il ne me puisse voir;
Mais tant plus il viura, plus de maux il endure;
Encor sera-ce peu pour punir telle iniure;
Et, comme non-ouy est ce forfaict icy,
Vn non-ouy tourment il doit souffrir aussi!

LA NOVRRICE.

Mais que sert-il, ô chere nourriture,
De rechercher par tant de fois l'iniure
Que vous a faict ce desloyal Iason?

Mais que sert-il rafreschir l'achoison,
Dure achoison, qui tant d'ennuy vous porte,
Et hors de vous, Medée, vous transporte,
Seigneuriant brusquement vos espris?
Espris, helas! d'vne fureur surpris,
Fureur qui a dans vostre fantasie
Enraciné l'ardante ialousie
Qui tant vous poingt, qui cause la douleur,
Qui causera, apres douleur, malheur,
Apres malheur, malheur encore pire,
Si n'apprenez à dissimuler l'ire
Qu'auez à droit contre ce desloyal.
Où est ce cœur, cœur constant, cœur royal,
Cœur tousiours vn, cœur fort, cœur immuable,
Cœur que fortune, ou dure ou fauorable,
N'a iusqu'icy peu faire balancer?
Voulez-vous doncq' maintenant commencer
De vous soumettre à fortune contraire
Quand la vertu vous est plus necessaire?
Et que plustost ceste griesue douleur
Deuriez tenir secrette en vostre cœur,
Dissimulant, la prendre en patience!
Du mal caché l'on peut prendre vangeance;
Mais qui ne sçait tenir son dueil enclos,
Ains le tesmoigne auecq' pleurs et sanglots,
Pour se vanger celuy n'a autres armes
Que pleurs, soupirs, regrets, ennuys et larmes.

Le mal venu, il le faut endurer
Bon gré, mal gré; rien n'y sert murmurer.
Mais, par auant qu'il vienne, l'homme sage
Peut par conseil deuancer son dommage.

MEDÉE.

Trop leger est le mal où conseil est receu :
Courroux tel que cestuy ne peut qu'il ne soit sceu.
Sus doncq', Medée, sus, ie veux que tous le sçachent!
Il est bien mal-aisé que les grans maux se cachent;
Il est bien mal-aisé que les humaines loix
Empeschent le destin de la race des Roys.
Le sort fatal regit les Roys et leur emprise;
Conseil n'a point de lieu où fortune maistrise.
Non, non, Nourrice, non; ny conseil, ny raison,
Ne me sçauroient vanger du pariure Iason.

LA NOVRRICE.

Mais vueillez doncq' vn peu ceste fureur refraindre;
L'ire d'vn Roy, Medée, est grandement à craindre.

MEDÉE.

Mon pere estoit aussi hautain et puissant Roy,
Et son courroux pourtant n'a rien gaigné sur moy.

LA NOVRRICE.

Souuent fortune aux hommes fauorise
Pour renuerser puis apres leur emprise.

MEDEE.

Qui se sent fauory de fortune et des Cieux
Doit oser dauantage, esperant tousiours mieux
Ceux qui osent beaucoup sont crains de la fortune;
Mais les hommes coüars tousiours elle importune.

LA NOVRRICE.

Ie ne voy point que puissiez esperer.

MEDÉE.

Cil qui n'espere rien ne doit rien desperer.

LA NOVRRICE.

Qui ne despere rien follement tout hasarde.

MEDÉE.

Aduienne que pourra, vn seul poinct ie regarde;
Ie ne puis auoir mieux : c'est mon dernier recours,
C'est l'espoir des vaincus n'attendre aucun secours.

LA NOVRRICE.

O mal-heureuse et mal-heureuse amante,
De qui le mal de iour en iour s'augmente!
O pauure femme! ô douleur! ô pitié!
O faulce-foy! ô ingrate amitié!
O cruauté! ô rigueur rigoureuse!
O nourriciere amante mal-heureuse!
N'estoit-ce assez qu'il te fallut ranger
Dessoubs les loix de ce peuple estranger?
N'estoit-ce assez que d'auoir asseruie
Au vueil d'autruy ta miserable vie,
Abandonnant pere, parens, amis,
Pour demeurer entre tes ennemis?
N'estoit-ce assez, ô faict trop inhumain!
D'auoir occis Absyrthe ton germain?
D'auoir laissé ton pere Roy pour suiure
Vn incogneu? d'auoir mieux aymé viure
Loin des tiens, pauure, ô trop legere foy!
Qu'en ton païs auecq' vn riche Roy?
N'estoit-ce assez que tu fusses suiette
Au Roy Creon, fille du Roy Acete,
Sans que Iason, Iason remply d'iniures,
Accreust encor le mal que tu endures?
Sans que Iason, infidelle, menteur,
De tous ces maux seul moyen, seul aucteur,
Anonchalant ceste main pitoyable,

Qui tant luy fut au besoin fauorable,
Te desdaignast? et cruel, sans pitié,
Cruellement fit nouuelle amitié?
N'ayant point craint, tant a lasche courage,
De violer les droits de mariage;
N'ayant point craint d'oublier celle-là
De qui il tient le mieux de ce qu'il a;
N'ayant point craint, ô inhumaine chouse!
D'abandonner ses filz et son espouse.
Ainsi, ainsi, miserable, celuy
Qui te deuroit estimer plus que luy,
Qui de toy tient sa fortune et sa vie,
Est le premier qui a sur toy enuie.
Ainsi tu es ia-ia preste à mourir
Par ce Iason qui te deust secourir.
Ainsi Iason, trop ingrat, te moleste,
Ainsi des biens vn seul bien ne te reste.

MEDÉE.

Ie reste encor, Nourrice, et en moy tu peux voir
Assembléz tous les maux que le Ciel peut auoir,
Pour punir griesuement les enormes iniures
Des amans faulce-fois et des maris pariures.
Non, non, Nourrice, non, ne crains point qu'en danger
Tu me voyes tomber, sans m'en pouuoir vanger.
Voicy, voicy la main, main forte et vangeresse,
Main qui nous vangera des Heroës de Grece.

LA NOVRRICE.

Baillez vn peu à vostre esprit repos
Et delaissez ces menaçans propos.
N'irritez plus contre vous la fortune,
Ne soyez plus à vous-mesme importune;
Rompez l'ennuy qui vous consomme et ard,
Rompez le dueil, rompez le soin rongeard,
Rompez, Medée, et l'amitié et l'ire
Qui vostre cœur diuersement martyre.
Oubliez tout; oubliez et le Roy,
Et Glauque aussi, et Iason faulce-foy;
Ayez, sans plus, de vous-mesme memoire,
Sans tant chercher sur vos haineux victoire;
Ayez, sans plus, et la vie et l'honneur
De vos enfans emprainte en vostre cœur.

MEDÉE.

Ny l'amour de mes filz, ny l'amour de ma vie,
Ne sçauroient empescher ce de quoy i'ay enuie.
Mais, que ie puisse perdre et Iason et le Roy,
Peu de perte feroy perdant mes filz et moy.

LA NOVRRICE.

Ie crain beaucoup, las! que vostre langage
Vos ennemis n'aigrisse d'auantage;

Ie crain beaucoup que ce vostre courroux
N'irrite encor la Grece contre vous,
Et que de vous vostre malheur ne sorte.
Mais i'ay ouy quelqu'vn ouurir la porte :
Face le Ciel que soit tel messager
Qui vous et moy mette hors de danger !

LE MESSAGER.

Le Roy Creon vous faict commandement
De desloger hors d'icy promptement,
Vous et vos filz, et qu'en ceste contrée
Vous ne soyez, huy passé, rencontrée.
Allez ailleurs pour demeure choisir,
Vuidez soudain, car tel est son plaisir.

LA NOVRRICE.

Est-ce le Roy qui la fuitte commande ?
Ou si c'est Glauque ? ou Iason qui le mande,
Espoinçonné par nouuelles amours
De luy iouer, ingrat, ces lasches tours ?

LE MESSAGER.

C'est le Roy mesme, il faut qu'elle obeisse.
Il cognoit trop Medée et sa malice ;
Il cognoit trop que de rien ne luy chaut,

Qu'elle est cruelle, et qu'elle a le cœur haut,
Qu'elle menace, et d'vne fiere audace
Quelque malheur contre la Grece brasse.
Qu'ell' face doncq', quell' face sans tarder,
Ce qu'il a pleu au Roy lui commander.

MEDÉE.

Soleil luisant, qui vois toutes choses humaines,
Et toy, sœur de Iupin, coulpable de mes peines;
Neptune, Dieu marin, et toy qui le premier
De voguer sur la mer fis Tiphe coustumier;
Toy, Hecate, aux trois noms, par les cantons hullée,
Quand l'horreur de la nuit a la terre voilée;
Vous, Rages, qui mettez les meschans en esmoy;
Et vous aussi les Dieux qui eustes soin de moy,
Ie vous supplye tous, que mon dueil vous incite
A la iuste pitié que mon malheur merite.
Si entre vous là haut se loge la pitié,
Si vous n'approuuez pas vne ingrate amitié,
Si vous vangez le tort qu'on faict en mariage,
Si sur les faux amans vous dardez vostre orage,
Si des amans deceus vous auez quelque soin,
Tous et chascun de vous i'appelle pour tesmoin.
Oyez, oyez mes cris, Dieux, entendez mes plaintes,
Et ne permettez pas que vos loix soient enfraintes
Par ce traistre meschant, qui en son esprit faint

Que vous ne pouuez rien, et nul de vous ne craint ;
Mais, en despit de vous et de vostre iustice,
Delaissant la vertu, s'abandonne à tout vice!
Vangez, vangez ce tort! punissez ce meschef!
Dardez, ô Dieux! dardez vos foudres sur son chef!

LA NOVRRICE.

Tant et tant plus que le mal-heureux songe
En son malheur, plus son malheur le ronge;
Plus il se fasche, et moins se peut cacher
L'occasion qu'il a de se fascher :
Et par autant, ma chere nourriture,
Si i'ay iamais eu de vous quelque cure,
Si tout le temps qu'auecq' vous i'ay esté
Auez en moy trouué fidelité,
Ie vous supply', oubliez la tristesse
Qui vostre cœur ia trop malade blesse
Si griesuement, que ie doute bien fort
Qu'elle ne soit cause de vostre mort.

MEDÉE.

Mort! las, ie veux mourir! la mort m'est agreable.
Ores la seule mort me seroit fauorable.
Ie veux, ie veux mourir, i'ay trop long temps vescu,
Puis que par auarice amour ie voy vaincu.
O desloyal Iason! quelle estoit mon offence?

Qui t'a peu esmouuoir à faire autre alliance?
Qui t'a peu inciter à me laisser ainsi
En tourmens et ennuys, en peine et en soucy,
Pauure, lasse, esplorée? ô que folles nous sommes
De croire de leger aux promesses des hommes!
Nulle d'oresnauant ne croye qu'en leur cœur,
Quoy qu'ils iurent beaucoup, se trouue rien de seur!
Nulle d'oresnauant ne s'attende aux promesses
Des hommes desloyaux: elles sont menteresses!
S'ils ont quelque desir, pour en venir à bout
Ils iurent terre et Ciel, ils promettent beaucoup;
Mais, tout incontinent qu'ils ont la chose aymée,
Leur promesse et leur foy s'en vont comme fumée.
O desloyal Iason! où est ores la foy
Qu'en Colches me promis, quand me donnoy à toy?
Où est l'amour constant, où est le mariage
Dont ta langue traistresse allechoit mon courage?
O infidelle foy! ô grand' desloyauté!
O langue menteresse! ô dure cruauté!
O Iason trop ingrat! ô maudit Hymenée!
O moy, soubs le soleil la plus defortunée!
Mais, puisque de toy vient la cause des malheurs,
Ie te feroy sentir douleurs dessus douleurs,
Employant le sçauoir qui t'a mis hors de peine
A te violenter et à t'estre inhumaine.
Autant que te fus douce en ferme loyauté,
Autant seroy cruelle en dure cruauté.

LE CHOEVR.

Trop hardy fut celuy
Qui, premier, sur la mer
Asseura son appuy,
Et premier sceut ramer :
Plusieurs en ont depuis
Enduré maints ennuys.

L'homme a sus soy enuie
Qui, ialoux de ses ans,
Abandonne sa vie
A la merci des vents,
Et semble qu'il vueille chercher
A perdre ce qu'il a plus cher.

O combien l'homme ambitieux
Est à son mal ingenieux !
Combien l'auarice rongearde
Et l'insatiable desir,
Cruels bourreaux de tout plaisir,
A cent maux nos vies hasarde !

O que nos peres vieux
Viuoient heureusement
Quand, sans desirer mieux,
Auoient contentement,

Ne cognoissans encor
La richesse de l'or!

O que celuy est sage
Qui vit chez soy content,
Et l'estranger riuage
Cognoistre ne pretend!
O bien-heureux qui, en ses champs,
Passe ses vieux et ieunes ans!

Depuis l'inuention des naux,
Vn infiny nombre de maux
Est suruenu au monde.
C'est à l'homme legereté
De penser trouuer fermeté
Sur l'inconstant de l'onde.

Quand la nauire prophette,
Qui des Grecs chargée estoit,
Apres l'emprise parfaicte,
Vers la Grece reflotoit,
Mesme Tiphe deuint blesme,
Sur son luth Orphée mesme
Ne pouuoit mouuoir les doigts,
Quand la monstrueuse chienne,
Sur la mer Sicilienne,
Lascha ses hideux aboys.

Les filles d'Achelois,
Aux gorges nompareilles,
Auoient ia, par leurs voix,
Aleché les oreilles
Des princes estrangers,
Ia ia mis aux dangers
Sans le luth resonnant
D'Orphée mieux sonnant.

Quand les Cianées monts,
Comme toreaux furieux,
S'entrehurtoient fronts à fronts,
Haussant les eaux iusqu'aux Cieux,
Argon, la barque prophette,
De froyeur deuint muette,
Et le filz d'Alcmene eust peur
Quand les humides campaignes
Ressembloient mille montaignes
Effroyement du plus seur.

Ains que de cirée toile
Tiphe, trop audacieux,
Eust faict porter mainte voile
Aux mats voisinans les Cieux,
Y reglant à son vsage
Des vents forcenéz la rage;

Nul lors ne sçauoit nommer
Les vents soufflans sur la mer,
Nul aussi n'eust lors sceu dire,
Des clairs flambeaux de la nuit,
Lequel bon ou mauuais luit
A la vogante nauire.

Encores les tourbillons,
Vireuoultans pesle-mesle
Sur les humides sillons
Martelèz de grosse gresle,
Et l'impetueux orage,
Tesmoin du futur naufrage,
Les cœurs effroyéz n'auoient
De nos peres, qui, sans vice,
Viuoient exans d'auarice,
Contans de ce qu'ils auoient.

Mais ores la conuoitise,
Qui nos cœurs ne laisse point,
Sur nostre poitrine aguise
Un esguillon qui la poingt;
Mais ores vne auarice,
Seule mere de tout vice,
Nous manie tellement,
Que nous laissons, tant fous sommes,

La terre laissée aux hommes
Pour chercher l'autre element.

Medée, trop heureuse
Et hors de tous regrets,
Si par mer fluctueuse
N'eusse suiuy les Grecs!

Encore plus heureuse
Si ton mal-heureux sort
Ne t'eust faict amoureuse
De l'aucteur de ta mort!

Encor plus fortunée
Si, sans plus long seiour,
Tu fusses morte et née
En vn et mesme iour!



ACTE II.

LE GOVVERNEVR DES ENFANS.

I'ay peur, ie crain, ie preuoy le danger
Où ceste femme, en se voulant vanger,
Se gettera. Hé, Dieux! bons Dieux! i'ay crainte
Qu'elle ne soit d'vne fureur attainte.
O Dieux! quels mots! quels propos! quel maintien!
Quels yeux flambans! tout asseuré ie tien
Que, si son mal violent ne s'alente,
Veu ses regrets et sa fureur ardante,
Elle fera au Roy Creon sentir
Que d'vn tort faict on se doit repentir.
Ie la cognoy, ie l'ay veüe marrie
Par plusieurs fois, ie l'ay veüe en furie
Remurmurant ses vers; mais maintenant
Elle a tracé ie ne sçay quoy plus grand;

Mais maintenant vne rage felonne
Plus que deuant ses espris espoinçonne;
Plus que deuant, par ses cris furieux,
La miserable importune les Dieux.
Ombre n'y a ne rage escheuelée
Dans les enfers qui n'y soit appelée.
Le grand Serpent en nœux tortillonné,
Oyant ses vers, se taist, tout estonné;
Puis, en siflant, sa triple langue tire,
Prest à vomir au gré d'elle son ire:
Hecate y est, et tout ce que les Cieux
Et les enfers tiennent de furieux.
Brief, il n'y a venin dessus la terre
Que par son art diligemment ne serre,
Entremeslant tant effroyablement
Ie ne sçay quel furieux hurlement,
Qu'il semble à voir que Corinthe perisse.
Dieux! qu'est cecy? ie crain qu'ell' ne meurdrisse
Ses propres filz; ie crain que ce tourment
Ne la maistrise, et furieusement
Arme ses mains d'vne brutale audace
Contre le sang de sa plus proche race.
Qui eust pensé, bons Dieux, ce que ie voy?
Ha! que ie suis en grand et grand esmoy
Pour ces enfans, et leur aage trop tendre
Ne peut encor son grand malheur entendre.
Que pleust aux Dieux (mais de ce qui est faict,

Bien peu nous vaut le contraire souhaict),
Pleust aux grans Dieux que la Grecque noblesse
Ne fut iamais sortie de la Grece,
Et que Iason, ce faux Iason, fut mort
Premier qu'aller en Colches prendre port!
Pleust aux grans Dieux que ceste barque fée
Ne fut iamais en Colches arriuée,
Mais, s'abismant aux gouffres plus profons,
N'eust point passé les Simplegades monts!
Iamais Medée, au fond du cœur blessée,
N'eust follement sa terre delaissée;
Iamais, iamais elle n'eust de leger
Laissé les siens pour suiure vn estranger.
Son frere Absyrte et le vaillant Pelie,
Sans ses malheurs, eussent encore vie.
Et vous, enfans, enfans mon dur soucy,
Vous n'eussiez veu ce triste iour icy;
Ou pour le moins quelque estoille meilleure
Vous eust veu naistre à quelque plus douce heure:
Car que vous sert, ainsi abandonnéz,
Du noble sang des grans Roys estre néz?
Au diamant et à la pierre dure
Celuy seroit semblable de nature
Qui de vous deux n'auroit compassion.
Que pleust aux Dieux que mon intention
Sortit effect! vous porteriez couronne
Comme l'honneur de vostre sang l'ordonne.

Mais cestuy-là qui plus deust auoir soin
De vous ayder, vous desfaut au besoin.

LE CHOEVR.

Ces pleurs, ces plaints, dont Medée dolente
Mouille ses yeux, sa poitrine tourmente,
D'où viennent-ils? Est-ce point pour autant
Que son Iason ainsi la va quittant?
O, si ses espris
Elle auoit repris
Pour y penser bien,
Elle auroit apris
Que ses pleurs et cris
Ne seruent de rien!

LE GOVVERNEVR.

Non-seulement pour estre delaissée
De son Iason, Medée est offensée,
Mais, Dames, las! mais, trop cruellement,
Le Roy Creon a faict commandement
Quell' print ses filz, et delaissast grand' erre
(Si mieux n'aymoit souffrir mort) ceste terre.
Voire ce Roy felon contre elle est tant despit
Qu'il ne luy veut laisser vne heure de respit:

Ains veut que, tout soudain et sans aucune guide,
La pauure abandonnée auecq' ses enfans vuide.

LE CHOEVR.

Las, helas! qu'vn dueil
Ne vient iamais seul!
Las! que la fortune
De diuers trauaux,
De maux suyuans maux,
Tous nous importune!
Femme miserable,
Ton sort pitoyable
Me creue le cœur.
O amitié fainte!
O Roy de Corinthe!
O grande rigueur!

MEDÉE.

O Terre! ô Mer! ô Ciel! ô Foudres pleins d'encombres!
O Deesses! ô Dieux! ô infernales Ombres!
O Lune! ô Iour! ô Nuit! ô Fantosmes volans!
O Daimons! ô Espris! ô Chiens d'enfer hurlans!
Venez, courez, volez; et, si auez puissance
De prendre d'vn meschant execrable vangeance,

Monstrez-la ceste fois ! arme-toy, Iupiter,
Contre ce desloyal qui ne craint t'irriter !

LE GOVVERNEVR.

Fuyons, enfans, ie crain qu'en sa furie
Mesmes à vous elle fit fascherie.
Mais, ô mon Dieu ! quelle nouuelle ardeur
De plus en plus renforce sa fureur !

MEDÉE.

Ciclopes courageux, horriblez vostre ouurage,
Martelans d'ordre esgal vn rougissant orage,
Poly d'esclairs brillans et de coins tous fendans !
Entremeslez parmi des tonnerres grondans !
Forgez des dards agus à la pointe estoffée,
Comme ceux que Iupin foudroyoit sur Tifée !
Trempez-les au profond des Auernales eaux,
Et que les pennes soient de Stimphales oiseaux,
Ou bien des chiens aislez, Harpies rauissantes
Le peché de Phinée horriblement vangeantes !
Et vous, Dieux des enfers, Ixion desliez
Et auecque Iunon encor le r'aliez !
Laissez hausser les eaux à l'alteré Tantale
Et du fruict desiré permettez qu'il aualle !

Permettez que Sisiphe hausse sa pierre au mont
Sans que du haut encore elle retombe au fond!
Et ne permettez plus qu'en vain les Danaïdes
Dans le tonneau percé gettent les eaux humides!
Relaschez encor ceux qui, dedans vos enfers,
Les tourments meritéz ont iusqu'icy souffers!
Et, de tous ces tourments, faictes-en vn terrible
Qui, seul, soit plus que tous cruel et plus horrible;
Puis vueille Iupiter ce tourment enuoyer
Sur Creon et Iason, pour leur iuste loyer!
Mais c'est peu pour fournir à ma iuste querelle;
Ie veux encor trouuer vangeance plus cruelle.

LE CHOEVR.

De flamme allumée
Des vents animée,
Du trait descoché
Et du foudre vite,
Maint et mainte euite
Qu'il ne soit touché.

Et quand la riuiere
Hors de ses bors, fiere,
Son cours libre a pris,
Le voisin s'absente

Pour de l'eau courante
N'estre point surpris.

Mais quand vne femme,
Ialouse, s'enflamme
Contre son mari,
Sa fureur est pire
Que feu, qu'eau, que l'ire
De Iuppin marri.

Medée, insensée,
Couue en sa pensée
Dix mille sanglots :
Vn feu la consume,
Et, dedans, luy hume
L'humeur de ses os.

Comme la pretresse,
Que la fureur presse
Sous le deuin Dieu,
Secoue la teste
En vain, et n'arreste
Iamais en vn lieu :

Auecq' telle mine,
Medée chemine

Et n'arreste point :
Ainsi la furie
Qui la seigneurie
Sa poitrine espoingt.

La mere felonne,
Toutes fois sœur bonne,
Reuangeant la mort
Des siens, pleine d'ire,
Ose bien occire
Meleagre à tort ;

Mainte mere encore
Souffre qu'on deuore
Ses filz, sans mercy ;
Nulle, en son courage,
N'a eu telle rage
Comme ceste-cy.

Sa face ternie,
Son pas de furie,
M'espouuantent fort :
Semblable destresse
A grand' peine cesse
Sans suitte de mort.

Deitéz clamées,
Qui nos destinées
Tenez en vos mains,
De ces folles rages
Faictes les presages
Deuenir tous vains !



ACTE III.

CREON.

Heureux celuy qui peut, cognoissant les augures,
Euiter les dangers des fortunes futures;
Et plus heureux encor qui, des Dieux liberaux,
A eu l'heur de cognoistre et les biens et les maux!
Mais nous, gens aueugléz et en nos faicts mal sages,
Nous ne cognoissons pas de nos maux les presages.
D'où vient que ie me semble estre toutes les nuis,
Loin des miens separé, en vn lieu plein d'ennuys?
Et que, sus mon palais, le hibou se lamante
Et de son triste chant toute nuit m'espouuante?
D'où vient encor qu'offrant mes dons sur les autels
A Iunon la Nociere et aux Dieux immortels,
I'ai veu, ô cas hideux et difficile à croire!
L'eau sacrée changer et prendre couleur noire,

Et le vin sur l'autel sainctement espanché,
Se changeant, m'a semblé de sang meurtry taché?
Tout cela m'espouuante, et i'ay peur que ces signes
Me soient auant-coureurs de quelques maux insignes.
I'ai peur, ie crain, ie doute, et mes troublez espris
Sont de nouuelle horreur effroyement surpris.
Medée me faict craindre; Absyrthe et le Roy Pele
M'enseignent que ie dois tousiours auoir peur d'elle.
Qui vne fois à vice a voulu s'adonner,
Vne et vne autre fois ne craint d'y retourner.
Des Roys et grans seigneurs la fortune se ioue
Et tourne à leur malheur le plus souuent la roue.
La foudre rue bas les plus superbes tours,
Mais le toict du berger, sans peur, dure ses iours.
Si mes voisins vouloient contre moy faire guerre,
I'en serois aduerty et deffendrois ma terre;
Mais ceste furieuse a moyen de vanger
Ce qui luy semble bon, ains qu'on peut le songer.
I'auois deliberé, pour oster toute crainte,
De la faire mourir, sans la iuste complainte
Que m'en a faict Iason. Or', ie luy ay mandé,
Et de pouuoir royal encore commandé,
Que prenant ses deux filz elle vuidast grand' erre,
Deliurant de danger moy, les miens et ma terre.
Toutes fois, comme on dit, son cœur est endurcy
Contre mon mandement : encore elle est icy.
I'ay crainte que sur nous quelque malheur ne brasse,

Car on m'a rapporté que sa fureur menasse
Moy, ma fille, et Iason, appellant les espris
Du Ciel et des enfers par d'effroyables cris.
Par quoy i'ay enuoyé luy commander qu'ell' vienne
Soudain par deuers moy, de peur qu'il ne suruienne
Sur nous quelque meschef. Ie iure par les Dieux
Qu'auant qu'il soit demain ell' vuidera ces lieux.
Mais la voicy venir grommellant sa furie,
Qui ne brasse rien moins que meurtre et tuerie.
Horrible, forcenée, ennemie des Cieux,
Furieuse Medée, et fureur des haus Dieux,
T'ay-ie pas commandé que, sans aucune suitte
Fors de tes deux enfans, soudain prinses la fuitte?
Es-tu encore icy? ne fais-tu cas de moy?
Desdaignes-tu ainsi le mandement d'vn Roy?
Ie iure par le Ciel de n'aller autre voye
Qu'en miserable exil premier ie ne t'enuoye.

MEDÉE.

Qu'ay-ie commis, Creon? En quoy ay-ie forfaict?
Quel horrible peché, quel enorme meffaict
Me condamne à fuir?

CREON.

O la femme innocente!
On luy fera grand tort, s'il faut qu'elle s'absente!

C'est trop peu de fuir vn estouffant noyer,
Vn brusler en seroit le merité loyer.
Ores de ton partir iustes raisons demandes?

MEDÉE.

Si du pouuoir royal ainsi tu le commandes,
C'est à moy, Roy Creon, à tes dits obeyr :
Mais, si auant iuger il te plaisoit m'ouyr,
Puis equitablement me rendre mon merite,
Comme toute equité à ce faire t'inuite,
Quoy que lors m'en auint, ce seroit iustement.

CREON.

Soit droit, soit tort, il faut que mon commandement
Soit faict, c'est trop parlé, soudain qu'on se depesche,
Et que d'oresnauant iamais on ne m'en presche.

MEDÉE.

Regne sans equité n'est pas long temps durable.

CREON.

On ne peut aux meschans n'estre point equitable.

MEDÉE.

Meschanceté iamais ne logea dans mon cœur.

CREON.

Pelie le sceut bien, esprouuant ta douceur.

MEDÉE.

Par moy Pelie est mort, mais Iason est coulpable :
Celuy faict le peché qui le sent profitable.
Mais dy-moy, ô Creon, me vint-il iamais gain
De tant d'actes cruels que i'ay faicts de ma main,
Sinon que i'ay tousiours, ô folle pretendue,
Voulu gaigner celuy par qui ie suis perdue ?

CREON.

Tes mots emmiellêz n'auront pas le credit
De faire que, par eux, ie reuoque mon dit.
Ie te commande encor que tu te mette en voye,
Et que dans mon païs iamais on ne te voye.

MEDÉE.

Tu m'es tenu, Creon, et pour iuste loyer,
Hors d'icy, sans secours, tu me veux enuoyer.

Rens-moy mon conducteur, encor qu'il me desdaigne;
Qui m'a conduitte icy au retour m'accompaigne!

CREON.

Ie te suis doncq' tenu? Mais viens ça doncq', dy-moy,
Medée, en quel moyen suis-ie tenu à toy?

MEDÉE.

Tous les Heroës Grecs que la toison dorée,
De tant d'hommes hardis à l'enuy desirée,
Fit mettre sur la mer, ne fussent retournéz,
Sans mon secours, au lieu auquel ils estoient néz.
Ores, par mon moyen, la fleur de la noblesse
Et la race des Dieux triomphe dans la Grece.
Ny les freres iumaux, ny Lince cler-voyant,
Ny celuy qui vangea Phinée larmoyant,
Ny celuy qui du son de sa iasarde lire
Les touffues forests et les pierres attire,
Ny tous les Miniens, sans auoir mon support,
Ne fussent reuenus en Grece prendre port.
Ie me tay de Iason, car toute l'autre bande
Comme vostre prenez, cestuy seul ie demande.
Voy maintenant, Creon, en quoy i'ay peu pecher
Et ne l'ay pas voulu; or' me viens reprocher
Tout ce que tu voudras : vn seul poinct ie confesse,
C'est que, par moy, Argon est reflotée en Grece.

CREON.

Ny vertu, ny honneur, te fit les secourir,
Mais l'impudiq' amour qui te faisoit mourir.

MEDÊE.

Fain que ie n'eusse point aymé Iason : la Grece
N'eust iamais recouuré sa plus grande noblesse;
Mesme, sans mon amour, ce tien gendre nouueau
Eust esté deuoré du pied d'ærain toreau.
Aduienne que pourra, ie ne suis point marrie
Que de moy telle gent ayt esté fauorie.
Voy la force d'amour, voy le bien que i'ay faict,
Et compare les deux auecque mon forfaict;
Et, contrebalançant le bien auecq' le vice,
Fay-moy, à tout le moins, equitable iustice.
Ie ne veux pas nięr qu'il n'y ayt faute en moy,
Ie ne veux point aussi m'excuser deuant toy;
Seulement ie te veux prier, par la fortune
Qui n'est pas moins aux Roys qu'aux plus petis commune,
Puis que de ce lieu-cy il me faut estranger,
Que tu m'ottroye ailleurs vn lieu pour me loger.
Ce n'est pas grand' faueur, Roy, ie ne te demande
Ou palais, ou chasteau, ou quelque ville grande,

Cela ne veux-ie point ; seulement donne-moy
En ta terre, à ton chois, vne place à requoy.

CREON.

Bien que ie soye Roy, pourtant le miserable
Ne me trouua iamais autre que pitoyable :
Iason en est tesmoin, et maint autre affligé,
Que i'ay en ses malheurs maintes fois soulagé,
Quand son mal ne venoit d'vne achoison meschante,
Mais des effects douteux de fortune inconstante.
Mais toy, qui de poisons et de meurtrier peché
As ia la plus grand' part de la Grece taché,
Qui tes meurtrieres mains et ta brutale audace
As impiteusement employé sur ta race,
Va, va chercher pitié, va chercher autres lieux,
Et là de tes beaux arts importune les Dieux.

MEDÉE.

Où iroy-ie, Creon, sans aucune conduitte,
Pauure, seule, esplorée ? où prendroy-ie la fuitte ?
Bons Dieux ! qui eust pensé qu'vne fille de Roy
Peut quelques fois tomber en vn tel desarroy ?
O riche toison d'or, du dragon mal gardée !
O Fortune ! ô Amour ! ô Iason ! ô Medée !
O Iunon ! ô Hymen ! ô promesses ! ô foy !

CREON.

C'est trop parlé, qu'on vuide.

MEDÉE.

Au moins ottroye moy
Que mes filz innocens viuent auecq' leur pere.
Le filz ne doit souffrir pour le mal de la mere.

CREON.

Va, ie les retiendroy.

MEDÉE.

O Roy plein de pitié,
Encor ie te supply', par la mesme amitié
De ta fille et Iason, qu'un seul iour tu m'ottroye
Pour preuoir à mon faict, ains que me mettre en voye.
Ainsi puisses-tu voir prosperer tes amis
Et tout malheur tomber dessus tes ennemis!

CREON.

Pour brasser quelque mal tu quiers cest aduantage.

MEDÉE.

Pour faire quelque mal faut du temps dauantage.

CREON.

Qui pretend faire mal n'a iamais peu de temps.
Toutes fois, pour ce iour, fay ce que tu pretends;
Mais premier que demain la matinalle Aurore
De iaune rougissant le ciel bleu recolore,
Va-t'en, et de danger deliure ceste place :
Ie le dy, ie le veux, et me plaist qu'on le face.

MEDÉE.

Doncques ie m'en iroy ? doncq' viura sans danger
Ce desloyal Iason? doncques sans me vanger
Ie m'en iroy ainsi? et Glauque glorieuse
Prendra heur de celuy qui me faict mal-heureuse?
Non, ie m'en vangeroy; ie feroy que la Grece
Cognoistra combien peut Medée vangeresse.
Eussé-ie bien prié ce tiran inhumain,
Eussé-ie bien voulu le toucher main à main,
N'eust esté soubs espoir d'auoir loisible espace
De me vanger de luy et de toute sa race ?
Sus doncq', Medée, sus, repren tous tes espris,
Pratique maintenant ce que tu as apris,
Recherche les secrets de la saincte science
Dont tu as maintes fois faict mainte experience;

Fay que de ton malheur et ton triste fuïr
Nul de tes ennemis se puisse resiouir.
N'as-tu pas autres fois arresté la carriere
Des fleuues ondoyans? n'as-tu pas en arriere
Destourné maintes fois tous les celestes cours?
N'as-tu sauué Iason par ton magiq' secours,
Charmant les yeux veillans par ton remasché carme
Et armant contre soy le Terre-né gendarme?
N'as-tu pas maintes fois par tes vers murmuréz
Tiré des monuments les espris coniuréz?
C'est trop peu que cela; ce sont faicts de pucelle :
Tu ne sçauois pour lors que c'est d'estre cruelle.
Hausse-toy maintenant, horrible ta fureur;
Tes faicts facent aux Dieux et aux hommes horreur!

LE CHOEVR

Tousiours le vent tempestant
Sur la mer Ægée
Ne va l'onde tourmentant
De rage enragée,

Et de l'eau fiere l'effort
Qui tanse sa riue
N'empesche tousiours qu'au port
La barque n'arriue.

Mais la tranquilité suit
En son rang l'orage,
Et tousiours sur mer ne bruit
La venteuse rage.

Le iour chassé de la nuit
Faict place à la lune,
Puis encor le soleil luit
Chassant la nuit brune.

Soubs le ciel les choses sont
Toutes inconstantes,
Et par rang vont et reuont
Leur ordre changeantes.

Mais, Medée, ta rigueur
Constante demeure,
Et prend nouuelle vigueur
Croissant d'heure en heure.

Comme femme insensée,
De corps ny de pensée
Elle ne prend repos;
Forcenée de rage,
Soy-mesme ell' s'acourage
Par ses mal-sains propos.

O que ie crain que la furie,
Ains qu'elle soit d'icy partie,
Au Roy Creon face sentir,
Et à sa fille et à son gendre,
De leur outrageux entreprendre
Vn miserable repentir!



ACTE IV.

LA NOVRRICE.

Dieux, qu'est cecy! voulez-vous point cesser?
Voulez-vous point ces propos delaisser?
Quelle fureur! quelle manie extresme!
Quel desespoir vous met hors de vous-mesme?
Las! ces souspirs, ces arrachéz sanglots,
Tesmoins certains du dueil au cœur enclos,
Et ce marcher d'vne hastée alleure,
Ces yeux ardants, et ceste cheueleure
Effroyement herissée, et ce front
Que vos courroux ainsi refrongner font,
Menacent fort: tout cela m'espouuante,
Tant i'ay grand' peur que le malheur s'augmente.
Que voulez-vous? que sert tant se douloir,
Quand par douleur on ne peut mieux valoir?

Cessez, Medée, et de vostre courage
D'oresnauant estrangez ceste rage.

MEDÊE.

Cesser, chere Nourrice? auant les luisans iours
Deuiendront noires nuis, et les celestes cours
On verra se changer; auant des eaux la course
On verra roidement retourner vers sa source;
Auant la Mer sera sans poissons et sans eaux,
Et ne souffrira plus le voguer des bateaux;
Auant le feu et l'eau ne seront plus contraires;
Auant les vrais amis deuiendront aduersaires;
Auant tout l'vniuers son ordre changera,
Et ce qui est possible impossible sera.
Que i'oublie le tort et la cruelle iniure
De Creon, Roy cruel, et de Iason pariure!
Quel Scylle, quel Carybde, et quel gouffre profond
Engloutissant les eaux qui bouillonnent en rond,
Et quel Ætne bruslant, pourroient deuorer l'ire
Qui de mes ennemis la vangeance desire?
Le roide cours des eaux, ny le feu allumé,
Quand par le soufflement des vents est animé,
Ny le temps deuorant, qui à soy tout attire,
Ne me pourroient oster la rage qui m'empire.
Bref, ie me veux vanger; ie veux ruyner tout:
Ie veux que mon sçauoir soit cogneu à ce coup.

Ie ne puis plus celer le mal qui m'espoinçonne,
Et l'eschauffé courroux qui dans mon cœur bouillonne.

LA NOVRRICE.

Or gardez bien qu'en vous voulant vanger
Ne vous mettiez vous-mesmes en danger.
Mais voy-ie pas Iason?

MEDÉE.

C'est luy, chere Nourrice,
Le traistre vient vers nous pour farder sa malice.
Que cherches-tu, Iason? viens-tu icy pour voir
Celle que par ta faute on met au desespoir?

IASON.

Medée, ton courroux et ton hautain courage
Ne t'ont pas seulement icy porté dommage,
Mais maintes fois ailleurs : ie ne le dy pour moy,
Qui ne te puis hayr; ie le dy pour le Roy,
Que tes propos cruels ont irrité, en sorte
Que, sans l'amour de moy, tu fusses desia morte.
Doncq', si tu as du mal, tu l'as bien merité:
Follement du suiet est son Prince irrité.

MEDÉE.

O meschant desloyal! cœur rempli de faintise!
Est-ce la loyauté que tu m'auois promise?
As-tu bien eu le cœur, pariure, de laisser
Celle par qui tu vis? as-tu osé penser
Vn si lasche forfaict? as-tu eu le courage
De violer les droits du sacré mariage?
Sont-ce les propos faints qu'en Colches me tenois
Quand, mal-heureuse, las! le moyen t'aprenois
D'aquerir la toison, aymant trop mieux te suiure
Qu'auecque mes parens honorablement viure?

IASON.

Ne me reproche plus les biens que tu m'as faicts,
Si tu ne veux ouyr raconter tes forfaicts.

MEDÉE.

Ha, meschant! les forfaicts me rendent miserable,
Mais tu en es aussi et plus que moy coupable.
Ie les ay faicts pour toy; tu en as le plaisir,
Et i'en ay le reproche, et i'en ay desplaisir.
Bien doy-ie detester la funebre lumiere
Qui à mes tristes yeux te monstra la premiere.

IASON.

Medée, il n'est pas temps de parler longuement,
Mais il te faut pouruoir à ton departement.

MEDÉE.

De mon departement point ne faut que te chaille,
I'y pouruoiroy assez auant que ie m'en aille.

IASON.

Encore ie te pri', Medée, de laisser
Ce courroux et ce deuil, et à ton faict penser.

MEDÉE.

Mais pense à toy, Iason, et encor te souuienne
Du dragon non dormant, gardant la riche laine;
Pense encore, Iason, et mets deuant tes yeux
Du toreau pied-d'ærain le regard furieux,
Et fay que dans ton cœur encore soit emprainte,
Ainsi qu'elle fut lors, la froyeur et la crainte
Qui saisit tes espris, quand des sillons semez
Nasquirent promptement mille freres armez,
Lesquels, incontinant estre partis de terre,

Firent, par mon moyen, l'vn contre l'autre guerre;
Et pense encore au gain de la riche toison
Que par moy tu conquis; pense encore, Iason,
A la cruelle mort d'Absyrte; et encor pense
Au Roy, qui, soubs espoir de r'entrer en iouuence,
Fut miserablement par ses filles recuit.
Pense encore à beaucoup auxquels mon art a nuit,
Pour toy tant seulement. Ores pour recompense,
Tu as, me desdaignant, faict nouuelle alliance.
Ores ie m'en iroy : car, pour m'infortuner,
Ce n'est assez de toy me voir abandonner,
Il faut pour m'acheuer qu'encore sans conduitte,
O miserable moy! d'icy ie prenne fuitte.

IASON.

Puis qu'ainsi plaist au Roy, il le faut vrayement.
I'en suis marry; mais quoy! ce n'est iniustement;
Tu l'as bien merité. C'est par trop grande audace
De menacer ainsi et le Roy et sa race :
Dy-moy tant seulement de quoy auras besoin,
Afin que d'en fournir ores ie prenne soin.

MEDÉE.

Ie ne veux rien qu'vn point. Sans plus, fay que ie donne
A ta nouuelle espouse une riche couronne,

Qui iadis du Soleil le chef doré orna,
Puis à son aimé filz mon pere la donna :
Afin que desormais de moy il luy souuienne,
Et nos pauures enfans comme siens elle tienne.

IASON.

Cela me plaist tres-bien, et à ce i'aperçoy
Que ton courroux s'appaise : or sçache que le Roy
Le trouuera fort bon. Si tu m'en crois, Medée,
Fay que par nos enfans elle soit presentée.

MEDÉE seule.

Or ay-ie le moyen de me vanger du tort
Que l'on m'a faict ; or puis-ie ensemble mettre à mort
Le Roy et Glauque aussi ; quant est de mon pariure,
L'heure assez tost viendra que sa peine il endure.
Mais pour son beau parti, i'enclorroy dedans l'or
Du sang de Nesse mesme, et enclorroy encor
Au dedans du present, de la bruslante aleine
Du toreau soufle-feu, que i'arrachoy à peine
De son gosier ardant, quand ce traistre Iason
Eust, par mon art, conquis la colchique toison.
Puis par mon art magiq' (qui, si oncq', à ceste heure
Au besoin m'aidera), toy la noire demeure
De l'Auerne profond, et vous les hautains Cieux,
Ensemble appeleroy d'vn cri tout furieux.

Là, si oncques iamais, o lumiere nocturne,
Là ie t'inuoqueroy soubs l'horreur taciturne,
Et toute escheuelée, et ayant les pieds nus,
Par les trauers secrets des bois les plus feuillus,
Ie courroy grommellant, et appellant sans cesse
De suitte tes trois noms : tu m'oirras, ma Deesse,
Et de mes cris ouys signe me donneras,
Quand soudain en palleur ta clarté changeras.
Ainsi ce don cruel ie charmeroy de sorte
Que quiconque premier dessus son chef le porte
Sera soudain bruslé, et qui s'approchera
Pour luy donner secours encore bruslera :
Plus on y iettera son element contraire,
Plus il s'enflammera. De ma belle aduersaire
Ie seroy donc vangée. Allons, Medée, allons,
Importunons le Ciel, tout l'Enfer appellons.
Et vous, enfans mal-néz, la couronne mortelle
De ma part porterez à l'espouse nouuelle.

LE CHOEVR.

Quand la regretable Equité,
Ce monde ingrat ayant quitté,
En la saincte montaigne
La derniere des Dieux vola,
Auecques elle s'en alla
La Sagesse compaigne.

Depuis (comme malgré la Nuit
Du vice aueuglant, qui nous suit,
L'esprit suiuant son esme,
Luy beau, cherche ce qui est beau)
Maints ont employé leur cerueau
A chercher elle-mesme.

Mais ne pouuant plus trouuer rien,
En ce bas estre, d'vn tel bien,
Qu'vne ombre menteresse,
Chascun s'est faint à son plaisir,
Comme l'a mené son desir,
Vne propre sagesse.

Or cestuy-là sus le soucy,
Sus la Liberté cestuy-cy,
La Sagesse aura mise :
Quelcun pour bien dissimuler,
Quelque autre pour amonceler
Les biens que chascun prise.

Auecque ceux s'arangera
Que sages l'on estimera ;
Mais, si de la prudence
Il nous reste encor quelque peu,
Tout à toy ie l'estime deu,
O sage deffiance.

Heureux qui t'a sceu embrasser,
Et que tu as daigné dresser
Soubs ta seure conduitte :
Il n'a veu sus son chef muni
Tomber de son traistre ennemi
La tempeste despite.

Mais qui, sans la guide de toy,
Trop simple et peu songneux de soy,
A bien eu esperance
De pouuoir trouuer ici bas
La foy, qui ores n'y est pas,
A trouué repentance.

Sans toy le guerrier paresseux,
S'assommant au soir, ocieux,
Auant que l'auoir veue,
Sent bien souuent de l'ennemi
Dedans son gosier endormi
Entrer l'arme pointue.

Sans toy, par l'infame poison,
Dans quelque enuieuse maison,
Meslée au doux breuuage,
Souuent voit deuenir plus cours,
Qu'il n'estoit ordonné, ses iours,
Le banqueteur peu sage.

Mais auecq' toy le fin guerrier,
De l'espion auanturier
Trompe l'attente vaine :
Mais auecque toy, l'hoste seur,
De l'execrable bouconneur
Rompt l'emprise mal-saine.

Si le peu caut Epimethé
Couuert de ton aile eust esté,
Quand l'infette Pandore
Enfarcina ce monde bas
Des pestes, qui iusqu'au trespas
Nous aguettent encore,

La fieure, au maintien tremblotant,
N'iroit point ainsi dementant
Du ieune homme malade
L'aage abandonnant sa vigueur,
D'vn gris cheueu, d'vne maigreur,
Et d'vne couleur fade.

La tarde goute ne feroit
Qu'en vn foyer s'assoupiroit
La force abatardie
Du soldat, dont l'horrible bras
Seul eust peu foudroyer là bas
Mainte presse ennemie.

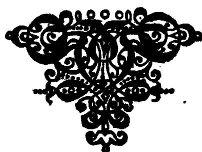
Trop constante alors tu suiuis
Promethé du plus sage auis,
De qui ne valut guere
Vers toy, de son frere aller voir,
Ny vers luy, de te receuoir,
L'importune priere.

Il eust donc fiance au maintien
Du Tu-Arge Cillenien,
Par qui la Tout-donnée
Des Dieux, pour nous donner tout mal
Soubs vn visage liberal,
Luy estoit amenée.

Quelle simplesse de pouuoir,
Quelle folie de vouloir
Croire en la saincte mine
Des hommes, qui iamois au front
Ne vont escriuant ce qu'ils ont
Caché dans la poitrine!

Mais par sus tous est esuenté,
Mais par sus tous a merité
Qu'on l'escriue au long rolle
Des sots, qui de son malueillant
Peut accepter le faux-semblant
Et la Grecque parolle.

Fille à Creon, si tu m'en croy,
Le don, bien que beau, ne reçoy
De la main ennemie,
De crainte que ne soit caché
Le serpent de venin taché
Dessoubs l'herbe fleurie.



ACTE V.

LE MESSAGER.

*on Dieu, tout est perdu!*

LE CHOEVR.

Qu'a cest homme esperdu?

LE MESSAGER.

Vn nouueau feu charmé cruellement deuore,
Ains a ia deuoré Glauque, et son pere encore,
Auecq' tout leur palais.

LE CHOEVR.

Quel feu? mon Dieu! comment?

LE MESSAGER.

Ie vous le conteroy; mais que, premierement,
Mes espris esgaréz par la froyeur soudaine
Reuenans dedans moy, i'aye repris alaine.

LE CHOEVR.

Bien a deu t'espouuanter
De voir vn cas si hideux,
Veu que le seul raconter
Nous dresse ia les cheueux.

LE MESSAGER.

Or sçachez doncq' que desia la iournée
Proche aduenoit, qu'on auoit ordonnée
A la Colchide, afin de s'enfüir,
Lors que voicy ses deux enfans venir
Deuers la fille à Creon, pour luy faire
Le riche don de la part de leur mere.
Ne sçay comment, alors que contre nous
Le destin tache exercer son courroux,
Quelque Daimon tousiours nous admoneste
Taisiblement de la proche tempeste.

Comme si Glauque eust cogneu que mortelle
Luy eust esté ceste couronne belle,
Ell' la refuse, et, se tournant, monstroit
Assez combien tel don peu luy plaisoit :
Enfin, Iason : Ostez, dit-il, m'amie,
Tous ces desdains, et ne soyez marrie
Si tous ceux là qui de moy sont cheris,
Ie veux de vous estre aussi fauoris.
Receuez doncq' ce don que vous veut faire
La mienne race, et enuers vostre pere
Faictes pour eux, pour les recompenser,
Que hors d'icy ne les vueille chasser.
De son espoux les propos l'ont esmeue,
Et retournant sa plus amiable veue
Vers les enfans, plus gracieusement
Les recueillit, tant que non seulement
Elle receut ce beau don, mais encore
Aussi soudain son chef blond en decore.
Tantost apres, mignardée au regard
D'vn miroër, par maint geste mignard,
Pompante ainsi d'vne honteuse gloire,
Par le palais, traçoit ses pas d'iuoire,
Se promenant, et or' d'vn petit clin
Iettoit ses yeux dessus son col marbrin,
Or' regardoit de son gentil corsage,
Pour façonner ses pas, l'ombre volage.
Mais, hé, mon Dieu ! que tout ce beau deduit

Vn cas hideux, vn cas horrible ensuit :
Car tout soudain, tout soudain la pauurette,
Changeant couleur et deuenant muette,
Tremblant la teste et regrinssant les dents,
Deçà, delà, tourne ses yeux ardans,
Et puis menant contre soy-mesme guerre,
Tout roidement se lança contre terre.
Alors vn feu dans son chef commença
A s'alumer, qui guere ne cessa
Qu'en tout le corps sa flamme eust espandue.
Dieu sçait combien alors fut esperdue
Toute la court : l'vn pour l'aider taschoit
S'en approcher et la toucher n'osoit,
L'autre crioit, l'autre iettoit des larmes,
L'autre couroit annoncer ces alarmes
Au pauure Roy, qui soudain a couru
Deuers le lieu; comme tout esperdu
Il l'aperçeut, meu d'amour paternelle,
Pour l'embrasser vient se lancer sur elle,
Blasmant les Dieux, qui le priuoient ainsi
Sur ses vieux ans de son plus cher soucy,
Et, detestant une mort si cruelle,
Mourir pourtant desiroit auecque elle.
Le seul guerdon qu'a sa pitié receu,
C'est le trespas, car lors qu'il a voulu
Leuer de là son corps d'aage debile,
Il l'a senty à la chair de sa fille

Estre attaché d'vn gluau mal-heureux,
Par la vigueur du feu contagieux.
Ainsi tous deux, en vne mesme flamme
Se debatans, ils ont rendu leur ame.
Mais non content encore, s'esprenant
Plus fort, ce feu est allé forcenant
Par tous les lieux du grand palais, en sorte
Que ce n'est plus rien qu'vne cendre morte
De ce qui fut naguere vn Roy Creon,
Glauque sa fille et toute sa maison.

LE CHOEVR

Vrayment fille mal-heureuse,
Et pere plus mal-heureux,
Bien la fortune enuieuse
S'est moquée de vous deux.

LA NOVRRICE.

Fuy-t'en d'icy, fuy-t'en, ma nourriture chere,
Fuy-t'en, mais vistement; Glauque et le Roy son pere
Et le palais royal sont desia tout en feu,
Pour le mortel present que de toy ils ont eu.

MEDÉE.

Quoy fuir? quand desia en fuitte ie seroye,
Pour voir de si beaux ieux encor ie reuiendroye.

Ils sont doncques bruslèz! ô desirèz propos!
I'auroy doresnauant en mon esprit repos.
On ne dira iamais, courageuse Medée,
Que sans te reuanger vn meschant t'ait blessée.
Que reste-il plus, sinon que massacrer les filz
Qu'auecq' ce desloyal mal-heureuse ie fis?

LA NOVRRICE.

Dieux immortels! auez-vous donc enuie
De mettre à mort ceux qui par vous ont vie?

MEDÉE.

Ils mourront, ils mourront: ton cœur est trop coüart.
Vray est qu'ils sont mes filz, mais Iason y a part.
Iupiter, qu'est cecy? quels flambeaux noirs m'estonnent?
Quelles rages d'Enfer de si pres me talonnent?
Quels feux et quels fleaux? quelle bande de nuit
Ainsi de toutes parts siflante me circuit?
Quel serpent est icy? quelle horrible Megere?
Quelle ombre desmembrée? hà, hà, hà, c'est mon frere.
Ie le voy, ie l'entens, il veut prendre vangeance
De moy, cruelle sœur, il veut punir l'outrance
Que ie lui fis à tort; il est ores recors
Que trop bourrellement ie demembroy son corps.
Non, non, mon frere, non: voicy ta recompense.

Iason traistre me fist te faire ceste offense,
Voicy, voicy ses filz. Renuoye les furies,
Renuoye ces flambeaux, sans que tu m'iniuries;
La main qui te meurtrit mesme te vangera;
Pour mon frere tué, mon filz tué sera.
Tien doncq', frere, voicy pour apaiser ton ire,
Ie t'offre corps pour corps: ie t'en vay l'vn occire.
I'ay ouy quelque bruit, on nous vient courir sus,
Nourrice, pren ce corps, allons, fuyons lassus
Au plus haut du logis. Que te seruent ces larmes?

IASON.

Sus, sus, apres, amis, sus chascun coure aux armes!
Allons, qu'on mette bas promptement la maison
Et qu'on vange l'iniure et l'enorme poison.

MEDÉE

Tous tes propos sont vains, tu ne me sçaurois nuire,
Car Phebe mon ayeul me garde de ton ire.
Menace donc ton saoul, quand voudroy m'en aller,
Le chariot alé me guidera par l'aër.
Tien, voilà vn des filz.

IASON.

L'autre au moins me demeure,
Ou ie meure auecq' luy!

MEDÉE.

Sans toy ie veux qu'il meure.

IASON.

Qu'il viue! ie te pri' par celuy mesme flanc
Qui le porta.

MEDÉE.

Non, non, il mourra : c'est ton sang!

IASON.

Helas! moy mal-heureux! mal-heureuse ma vie!
O Dieux! que vous auez dessus mon bien enuie!
Qu'ay-ie doncques forfaict? quel est mon si grand tort?

MEDÉE.

Tien, voilà l'autre filz; or' l'vn et l'autre est mort.
Encore viuras-tu, mais proche est la iournée
Qu'es rüines d'Argon t'attent ta destinée.
Tandis mon chariot en l'aër m'emportera,
Et en ce triste espoir ton esprit languira,

Pauure, seul, sans enfans, sans beau-pere et sans femme.
Qui aura desormais de faux amant le blasme,
A l'exemple de toy se garde du danger
Par qui i'apren mon sexe à se pouuoir vanger!

FIN DE MEDÉE.



DIVERSES POËSIES

A MONSEIGNEVR RENÉ DE VOYER, VICOMTE DE PAVLMY.

Monsieur, icy lisez si peu que LA PERVSE
Nous a mourant laissé de sa plus douce Muse.
Souuent au Peu (dict-on) le prix se monstre grand ;
Par ce moyen on voit que la perle petite
Des seuls Princes plus grans les cabinets mérite,
Et que l'Amour petit aux plus grans Dieux se prend.

CLAVDE BINET. B.



ODE

A MONSEIGNEVR

L'EVESQVE DE THERBES, A. D'ACHON.

STROPHE.

Bien que l'aueugle escriuain
Tienne la premiere place,
Les vers du liriq' Thebain
N'ont pourtant perdu leur grace;
Et l'autre liriqu' de Cæe,
Et le haut bruyant Alcée,
Et le graue Stesichore,
Malgré les ans, sont encore.
Encor les doctes amours
De la docte Lesbienne,
Tesmoins de la peine sienne,
Viuent et viuront tousiours.

ANTISTROPHE.

Bien que le grand Vandomois,
Ce grand Terpandre, deuance,
Par le foudre de sa voix,
Tous les poëtes de France,
Baïf, Belay et Iodele
Ont acquis gloire immortelle;
Et auant eux maints Poëtes
Auoient couronné leurs testes
Du sainct verdoyant rameau.
I'espere aussi que ma Muse,
Eternisant La Pervse,
Me vangera du tombeau.

EPODE.

La mort n'a point de puissance
Dessus les diuins espris,
Qui foudroyent l'ignorance
Du foudre de leurs escris.
Les vers sont diuine race,
Les vers sont enfans des Dieux,
Les vers nous monstrent la trace
Qui nous conduit iusqu'aux Cieux.

STROPHE.

Ne pense pas que les chans
Qu'aux riues du Clain ie chante
Meurent auecque les ans,
Mon Prelat, car ie me vante
Que mon vers aura louange
Iusqu'au peuple plus estrange,
Et que ma Muse immortelle
Rendra ma gloire eternelle,
Chantant des vers autrement
Que le poëte vulgaire
Estimé du populaire
Ne chante communement.

ANTISTROPHE.

I'ay caché dix mille vers
Pleins de graces nompareilles,
Qui ne seront descouuers
Que pour les doctes oreilles.
Le vulgaire populace
Ne merite telle grace,
Et la grand' tourbe ignorante
N'est digne qu'on les luy chante :

Car Apollon ne veut pas
Que celuy qu'il fauorise
Ses vers diuins profanise
Les chantant au peuple bas.

EPODE.

Sus, ma Muse, qu'on s'auance
De chanter à ceste fois
Si haut que toute la France
Oye le bruit de ta voix.
Descen du Ciel, ma mignonne,
Et d'un vers plus doux que miel
Chante celuy que i'ordonne,
Haussant ta voix iusqu'au Ciel.

STROPHE.

Icy ie ne veux vanter
De tes aïeux la memoire;
Ie ne veux icy chanter
De ton Marechal la gloire,
Bien qu'à toy soit grande grace
D'estre né de telle race,
Et que des tiens la louange,
Malgré le temps qui tout mange,

Coure par tout l'vniuers.
Vertu est gloire meilleure ;
Ta vertu doncq' à ceste heure
Soit argument de mes vers.

ANTISTROPHE.

Ceste vertu qui reluit
Dessus ta face polie,
Comme Diane, la nuit,
Sur la montaigne Latmie,
Baille certain tesmoignage
Que la verdeur de ton aage,
Meurie des sa ieunesse
Par une vieille sagesse,
Sera suiuie d'vn heur,
Qui de l'vne à l'autre riue,
Moyennant que ie l'escriue,
Fera sçauoir ta grandeur.

EPODE.

En vain l'homme se tempeste
Pour estre d'honneur vestu,
S'il n'a quelque bon poëte
Qui descriue sa vertu.

Tant d'actes dignes de gloire
Maints hommes ont faict souuent
Desquels ores n'est memoire
Par faute d'un escriuant.

STROPHE.

Encore qu'Agamemnon,
Chef de l'armée de Grece,
Pour eterniser son nom
Eust faict mainte grand' prouesse;
Encor que la haute Troye
Fut du grec gendarme proye,
Et qu'Achille inuulnerable
Eust trainé dessus le sable
Le corps d'Hector sanglanté,
Nous n'eussions or' cognoissance
Des Grecs et de leur vaillance
Si Homere n'eust chanté.

ANTISTROPHE.

Nous sommes les messagers,
Ministres des Dieux nous sommes,
Qui aux peuples estrangers
Chantons les vertus des hommes.

Les poëtes sont au monde
Pleins de deïté profonde,
Et iamais ils ne descriuent
Ceux qui meschantement viuent.
Aussi ne souffrent leurs chans
Que la vertu soit muette,
Et iamais le bon poëte
Ne chantera des meschans.

EPODE.

Et si quelcun, d'auanture,
Abastardissant son vers,
Blasme la vertu meilleure
Pour louanger les peruers,
Nous voyons la poësie,
Qu'il faict ainsi auorter,
Ne pouuoir, sans perdre vie,
Quatre soleils supporter.

STROPHE.

Muse, où hausses-tu ton son?
Telle n'est pas la maniere
Du liriq', que sa chanson
Coure si longue carriere;

Seulement faut que tu ornes
Ton Prelat, puis que tu bornes
Ton chant, consacrant sa gloire
A l'eternelle memoire
Par les vers que tu feras.
Prelat, doncques, qui effaces
La grace mesme des Graces,
Par moy loué tu seras.

ANTISTROPHE.

Ie diroy comme les Dieux,
Le iour que tu vins au monde,
Espancherent tout leur mieux
Sur ta teste crespe-blonde;
Comme tu eus de Dione,
Beauté: du filz de Latone,
Sçauoir: de Iunon, richesse:
De Mars, force et hardiesse:
De Venus, vn corps dispos,
Auquel la sage Deesse,
Te comblant de sa sagesse,
Mit vn esprit à propos.

EPODE.

Ie chanteroy la louange,
Et l'heur qui te fut donné,

Quand fort ieune, ô cas estrange!
Tu fus docteur couronné.
Ie ne veux la mitre taire
Qu'apres tu receus du Roy,
Dont tu n'auois tant affaire
Que la mitre auoit de toy.

STROPHE.

Plustost qu'on ne voit lancer
D'en haut le grondant tonnerre,
Ie courroy pour semancer
De ton loz toute la terre;
Plustost que l'aigle ne tombe
Sur la tremoussant' coulombe,
I'enuoiroy ma Muse isnele
Bruire ta glôire immortelle,
Et d'où leue le Soleil,
Et d'où, laissant en arriere
Sa mesurée carriere,
Il retourne à son someil.

ANTISTROPHE.

Contre le vieillard faucheur
Il n'y a tour qui soit seure,

Et nul palais, tant soit seur,
Tousiours debout ne demeure.
La seule œuure de la Muse
Par le fil des ans ne s'use,
Mais tousiours accroist sa force,
Et plus vit, plus se renforce,
Croissant auecque les ans :
Comme la basse riuiere,
Qui se hausse et deuient fiere
Par les ruisseaux suruenans.

EPODE.

Muse, quel souflant zephire,
Tant que tu es sans ramer,
A poussé nostre nauire
Si auant dedans la mer ?
De peur qu'il ne nous refuse
Le moyen d'aller à bord,
Repren l'auiron, ma Muse,
Il est temps de prendre port.



ODE

A I. BOICEAV, SEIGNEVR

DE LA BORDERIE.



Es ennuys continuels
Qui bourrellent nostre vie
Ne sont pas tous si cruels
Que la seule ialousie.
Ceste fille de la terre,
Ceste mere de tous maux,
Peut seule mettre la guerre
Entre tous les animaux.

Quand Iupin est courroucé
Pour ses lois qu'il voit enfraindre,
Le foudre du Ciel poussé
Est terriblement à craindre;
Par vœux on flechit son ire,
Par vœux il retient son feu:

Ialousie, qui est pire,
Ne se flechit point par vœu.

Mais quand ceste rage a peu
Faire sur nous quelque prise,
S'accroissant de peu à peu,
Tous nos sens elle maistrise,
Et iamais elle ne cesse,
Iettant partout sa poison,
Qu'ell' ne soit aussi maistresse
Du iugement, et raison.

Comme dedans le fourneau
Le feu enclos bruit et tonne,
Enclose dans vn cerueau,
Ialousie ainsi bouillonne;
Sa fin, son but, son attente,
Ce sont meurtres inhumains,
Aise quand elle ensanglante
Du sang des hommes ses mains.

1. PAVSE.

Iadis Asope, estant Roy
De la gent Bœotienne,
Fit publier vn tournoy
Par toute la terre sienne,

Voulant ioindre en mariage
Sa fille à l'homme vaillant
Qui au martial ouurage
Seroit le mieux bataillant.

Toute la nation voisine
Estoit pleine du renom
De la grand' beauté d'Ægine
(La fille portoit tel nom) :
Maint braue homme delibere
Par armes la conquerir,
Et plein de courage espere
Ou bien l'auoir ou mourir.

Venu le jour ordonné
Pour faire preuues des armes,
Maint puissant Roy couronné
Y vint auec ses gendarmes ;
Il n'y eust seigneur en Grece
Qui, du feu d'amour espris,
N'entreprint par hardiesse
Conquerir vn si grand prix.

Le Roy, pour iuge des coups,
Ainsi comme le plus digne,
Estoit lors plus haut que tous
Assis au lieu plus insigne.

Pres de luy estoit l'infante,
Le prix promis au vainqueur,
De qui la beauté puissante
Aux plus coüards bailloit cœur.

Comme Diane en clarté
Les estoilles outrepasse,
D'Ægine ainsi la beauté
Toutes les beautés efface;
Et semble que la nature,
Voulant monstrer son pouuoir,
Ait sur telle creature
Prodigué tout son auoir.

2. PAVSE.

Quand le tournoy fut ouuert,
Chascun à l'enuy s'efforce.
Cestuy-cy se tient couuert
Contre vn plus fort qui le force;
Cest autre plus fort se monstre,
Bouleuersant les plus fors;
Mais cestuy qui le rencontre
Aneantit ses effors.

Cestuy-là, fendant les rangs,
Les plus fors escadrons perce,
Et ne s'attaque qu'aux grands,
Que brauement il renuerse;
Cest autre expert à la guerre,
Le voyant brauer ainsi,
Enuieux le met par terre,
Vn autre l'y met aussi.

Souuent le foible abbattu,
Leuant les yeux vers Ægine,
Reprent encor sa vertu,
Et sur son vainqueur domine.
Il n'est nul qui ne s'efforce,
Qui n'employe tout son cœur,
Tout son corps, toute sa force,
Desireux d'estre vainqueur.

Le tournoy est acheué,
Et maints ont au prix attente:
Nul pourtant ne s'est trouué
Assez digne pour l'infante.
Il est impossible en guerre,
Entre vaillans ennemis,
De mettre vn chascun par terre
Sans iamais y estre mis.

3. PAVSE.

Quand ce tournoy se faisoit,
Dieu ouurit du ciel la trape,
Et luy-mesme se plaisoit
A voir comme chascun frappe ;
Ie dy ce Dieu qui dispose
Et de la terre et des Cieux,
Ce Dieu qui peut toute chose
Par le seul clin de ses yeux.

Ce grand Iupin, regardant
La ieunesse guerroyante,
Detourna son œil ardant
Sur les beaux yeux de l'infante ;
Soudain qu'il l'eust regardée,
Il se sent plaïer le cœur
D'vne sagette dardée
Par le petit Dieu vainqueur.

Voyez quel est le pouuoir
De cet archerot volage,
Qui peut mesmes esmouuoir
Du grand Iupin le courage.

Voyez, voyez, ie vous prie,
Voyez cest aueugle enfant
Exercer sa seigneurie
Sur le Dieu plus triomphant.

A ce grand Dieu qui souloit
Auoir soin de la machine,
De rien plus il ne chaloit
Que de la beauté d'Ægine.
D'Ægine tousiours il pense,
D'Ægine il est soucieux,
Et pour Ægine il pourpense
D'abandonner les hauts Cieux.

4. PAVSE.

Ægine une nuit estoit
Seule dedans sa chambrette,
Et ce grand Dieu la guettoit
Ainsi couchée seulette.
Il se change, il se desguise,
Il se faict luisant et clair,
Et, pour faire son emprise,
Il se transforme en esclair.

Cest esclair, sans mener bruit,
Du plus haut des Cieux se iette,
Et par l'obscur de la nuit
Fendant l'aër il pirouette;
Il entre par la verrine
Et s'en va iusques au lieu
Où dormoit la belle Ægine,
L'amie de ce grand Dieu.

La vierge songeoit alors
Qu'ell' voyoit une aigle isnele
Fondre d'en haut sur le corps
D'vne simple colombele;
La pauurette fut troublée
De ce qu'elle auoit conceu,
Et sa peur fut redoublée
Quand s'esueillant vit le feu.

Vierge, dit Iupin tout bas,
Vierge, de peur palissante,
Vn esclair ne suis-ie pas;
Ie suis chose plus puissante.
Ne crain, ne crain point, Ægine,
Ie suis du Ciel le grand Dieu,
Dieu que le filz d'Ericine
A faict descendre en ce lieu.

Reçoy seulement ton heur,
Et à mon vœu te dispose,
Reçoy la grande faueur
Du Dieu qui peut toute chose;
Mainte Deesse desire
Auoir le bien que tu as,
Et le desirant souspire,
Qui pourtant ne l'aura pas.

Afin que seure tu sois
Que les destins ie modere,
Au bout de trois fois trois mois
D'vn beau filz tu seras mere:
Filz qui iugera tout homme
Là-bas au siege infernal,
Ordonnant à chascun comme
Il aura faict bien ou mal.

Lors ce grand Dieu s'adressa
A la vierge toute nue,
Et de si prés la pressa
Qu'elle se sentit vaincue;
La couleur au front luy monte
Soubs le plus puissant des Dieux,
Et la foiblette de honte
N'ose dessiller les yeux.

Elle a beau se secöuer,
Sa force n'est pas esgale;
Si sent-elle desnouer
Sa ceinture virginale.
Elle sent le feu vainqueur,
Qui ses moëles enflamme,
La bruslant iusques au cœur
D'vne doux-cuisante flamme.

Iupin accomplit son vœu,
Iupin adoucit ses peines,
Esteignant d'vn feu le feu
Qui bouillonnoit dans ses veines;
Il fend l'aër, il monte, il grimpe,
Il s'en va dans son esclair,
Il fut venu dans l'Olimpe
Premier que le iour fut clair.

5. PAVSE.

La pauurette palissant
Grosse d'vn beau filz demeure,
Et peu à peu elle sent
Son ventre enfler d'heure en heure.

Neuf mois passéz, elle enfante
Vn beau filz, filz bien aymé,
Et qui fut par la gesante
Du nom d'Æaque nommé.

Asope ayme vn tel neueu,
Le baise, le tient, l'embrasse;
Il est ioyeux d'auoir veu
Les Dieux mesléz en sa race.
Cependant, en peu d'années,
Æac deuint reuestu
De graces bien ordonnées,
De grand' force et grand' vertu.

Æac d'honneurs curieux
En Œnopie domine;
Il luy oste le nom vieux
Et la faict nommer Ægine.
Luy qui auoit Dieu pour pere,
Ne degenerant en rien,
Osa du nom de sa mere
Nommer vn peuple ancien.

Ce peuple s'enrichissoit,
Et s'augmentoit d'heure en heure;
Maint estranger choisissoit
En tel païs sa demeure.

Chascun auoit exercice,
Nul n'y estoit inutil;
Le Roy punissoit le vice,
Et le bien estoit fertil.

6. PAVSE.

Mais en ce pendant Iunon,
Ialousement indignée,
Taschoit d'abolir le nom
D'Ægine et de sa lignée.
L'homme, en ceste terre basse,
N'a iamais tant de bonheur
Que son destin ne luy brasse
En son heur quelque malheur.

Ceste ialouse s'en va
Au bas centre de la terre,
Où la Peste elle trouua
Faisant à soy-mesme guerre.
Peste auoit la chair plombée,
Peste gisoit à l'enuers
Au sueil de son huis tombée,
Rongée de mille vers.

Soudain Peste se leuoit,
Alloit, venoit, sans demeure,
Iamais Peste arrest n'auoit
En vn lieu vne seule heure ;
Elle sent dans ses entrailles
Mille et mille feux ardàns,
Et mille ardantes tenailles
Qui la tenaillent dedans.

Son corps sent au bruslement,
Son aleine put au souffre,
Sa chair est sans vestement
Pour la chaleur qu'elle souffre.
Peste a la langue tirée,
Peste a ouuers les nazeaux,
Peste est tousiours alterée
Sans se pouuoir souler d'eaux.

Où elle est n'y a que bruit,
Iamais la paix n'y reside,
Le Soleil iamais n'y luit,
Et iamais n'y faict humide:
Vne chaleur morne, enclose
Dedans vn aër obscurcy,
Seche, brusle toute chose,
Et brusle les corps aussi.

De cedres et de ciprés
Est couuerte la campaigne,
La mort se tient là bien prés,
C'est de Peste la compaigne.
Là, le hibou se lamente,
Là, on oyt le noir corbeau,
Qui d'vn chant mortel qu'il chante
Ne predit que le tombeau.

La femme et sœur du grand Dieu,
Encore qu'elle fut telle,
Fut pourtant morte en ce lieu,
Sans qu'elle estoit immortelle.
Peste, dit-elle, m'amie
(Elle la flatoit ainsi),
Tu sçais l'isle d'Œnopie,
Bien qu'elle soit loin d'icy.

Va-t'en Peste, va-t'en là :
Y allant, tien ton aleine,
Afin qu'estant par delà
De venin tu sois plus pleine.
Alors toute l'isle empeste,
Seme ta poison alors,
Ie veux, ie veux qu'il ne reste
En toute l'isle vn seul corps.

7. PAVSE.

Dedans vn aër sombre et noir,
Poussé d'vn fort vent d'Affrique,
Peste fit soudain deuoir
De voler iusqu'en Attique.
Bien qu'ell' retint son aleine,
Pourtant maints et maints oiseaux
Tomboient morts dessus la pleine,
Sur les monts et dans les eaux.

Dans cest aër Peste empesta
La plus grand' part d'Œnopie.
(Encore saine resta
De l'isle quelque partie.)
De Peste alors furent pleines
La campaigne et les maisons;
Les ruisseaux et les fontaines
Furent comblêz de poisons.

8. PAVSE.

O que d'ennuys, que de maux,
Sur les hommes ont enuie!

O qu'ils souffrent de trauaux!
O combien fresle est leur vie!
O ialousie cruelle!
O ialoux faicts inhumains!
O ialousie bourelle
Des pauures chetifs humains!

Vrayment, cruelle Iunon,
Tu estois assez vangée,
En ne punissant sinon
Ceux qui t'auoient outragée.
Ta vangeance est par trop dure,
C'est trop vanger vn forfaict,
Quand vn commun peuple endure
Pour le mal qu'vn seul a faict.

9. PAVSE.

Ce grand peuple Œnopien,
Qui souloit viure en liesse,
Maintenant ne sent plus rien
Qu'vne mortelle destresse.
Desia par toute Œnopie
Ce mortel venin s'espand,

Et desia l'isle est remplie
De maint venimeux serpent.

Ia, desia le cerf fuitif
Tombe mort dessus la pleine,
D'autre part le daim craintif
Tire à peine son aleine.
Le lieure point n'en eschappe,
Bien qu'il fuye sans arrest;
Mesme ce venin atrappe
Le sanglier trasse-forest.

Le bœuf lent meurt au labeur,
Le cheual à la charrue;
Le chien pres de son seigneur
Sent le venin qui le tue;
Le loup ne faict plus la guerre
Au berger, ny au troupeau;
L'oiseau mort tombe par terre,
Et le poisson meurt dans l'eau.

Ceste mortelle poison
S'est encore plus hardie:
Elle a dans mainte maison
Espandu sa maladie.
Le cœur premier elle blesse,
Puis, courant par tout le corps,

Iamais, iamais ell' ne cesse
Que les pestéz ne soyent morts.

On n'oyt plus que pleurs et plaints,
Chascun crie et se tourmente,
Mille lieux sont deisa pleins
Du mal qui tousiours augmente :
Maint pauure empesté se couche
A terre, cherchant froideur;
Plustost la terre où il touche
S'eschauffe de son ardeur.

10. PAVSE.

Contre ce mal rien ne peut,
Ny breuuage, ny racine.
Pour neant, si Dieu ne veut,
L'homme vse de medecine.
Le malade, plein de rage,
Fuyt, refuyt, court furieux,
Et plein de mortel presage
Cherche tousiours nouueaux lieux.

Le bon vieillard n'ose pas
Bailler ayde à sa lignée;

La femme a craint le trespas,
Du mary s'est esloignée;
Le frere laisse le frere,
La sœur ne l'ose toucher;
Et la pitoyable mere
De ses filz n'ose approcher.

Si quelcun, plein d'amitié,
L'ami pesté n'abandonne,
Le loyer de sa pitié,
C'est la mort qui le guerdonne.
Le plus pres, plus se hazarde,
Et moins garder il se veut.
Celuy du danger se garde
Qui s'esloigne tant qu'il peut.

II. PAVSE.

Desia ce venin auoit
Despeuplé presque Œnopie,
Quand Iupiter qui tout voit
A plusieurs sauua la vie.
Ce grand Dieu commande à l'heure
A la Deesse Santé

Que, sans aucune demeure,
Tout ce venin fut osté.

Peu à peu l'aër, se haussant
D'vne plus claire lumiere,
Rend au peuple languissant
Sa bonne santé premiere.
Iamais les Dieux ne punissent
De telle rigueur nos maux,
Qu'apres ils ne s'adoucissent,
Adoucissant nos trauaux.

12. PAVSE.

Si la mesme occasion,
Si la mesme ialousie
Punit ceste region
Comme elle fit Œnopie,
Si le Ciel vomit son ire
Sur les ialoux de Poitiers
(Tu sçais bien que ie veux dire,
Et ie m'en tai volontiers);

Si la Peste en tes quartiers
A saisi quelque contrée,

Si ta ville de Poitiers
Est cest an mal-encontrée,
Faut-il pourtant, BORDERIE,
Que tu te fasches ainsi?
Faut-il que ta fascherie
Pour toy me mette en soucy?

Fuy, amy, fuy le danger,
A Poitiers plus ne t'amuse;
Vien-t'en encore ranger
Prés de ta premiere Muse.
Voy comme elle se courrouce
Dont tu ne la cherche pas:
Vien, vien, ell' te sera douce,
Mais que tu en faces cas.

Mais laisse ces graues loix,
Laisse ceste face blesme,
Il faut rire quelquefois;
Ne rit pas Apollon mesme?
Laisse tout, fors ta musique,
Ton luth, ta flute, et t'en vien.
Pour estre melancolique
On n'y gaigna iamais rien.

Où voudrois-tu mieux aller
Qu'au lieu de ta seigneurie?

Où prendrois-tu plus bel aër
Qu'il est à la BORDERIE?
Tu as là maison plaisante,
Tu as les vignes auprés,
Tu as au pied la Charante,
Tu as les bois et les prés.

Toy venu, tu auras soin
De tost me le faire entendre;
LA PERVSE *n'est pas loin,*
Tost à toy i'iroy me rendre.
Là ton luth qui si doux chante,
Là ta flute, là ta voix,
Sur le bord de la Charante,
M'endormiront maintes fois.

Là toy et moy chasserons
Loin de nous la fascherie;
Là nous eterniserons
Le nom de la BORDERIE.
Le matin et la serée,
Par les bois et prés de l'eau,
Nous relirons ma Medée,
Ton Aigle *et ton* Robineau.

Puis, si la Peste a pris fin,
Venu l'hyuer inutile,

Peu aprés la sainct Martin,
Nous retournerons en ville.
Là, sans plus craindre la Peste,
Nous relirons maintes fois,
Toy, les loix de ton Digeste,
Moy, mes amoureuses loix.

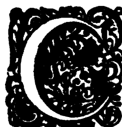
Là, ne gaignant que ducas,
A droit tu auras l'estime
Du meilleur des aduocas;
Et moy, de ma basse rime
Ie tascheroy de complaire
A celle qui m'a raui,
Celle pour qui ie veux faire
Cent mille vers si ie vi.



ODE

PAR I. BOICEAV, SEIGNEVR DE LA BORDERIE, A I. DE LA PERVSE, PVÏANS DE POITIERS

POVR LA PESTE.



'est à ce coup, sçauant PERVSE,
Que le doux plaisir de ta Muse
Peut, s'il luy plaist, aneantir
Les ennuys, que nous faict sentir
L'horreur de ta fiere Meduse.

C'est à ce coup que le doux miel
Des sœurs adoucira le fiel,
Que sur nous verse la main pale,
Monstrant la vangeance fatale
De la saincte fureur du Ciel.

A ce coup, que les trois cruelles
Nous ont mis aux talons les aisles

Pour seules massacrer Poitiers ;
Ie voudrois estre volontiers
Au giron de tes neuf pucelles.

Car nostre exil, qui vient des Cieux
Punir ce peuple vicieux,
Est d'vne part si effroyable,
Et d'autre part si pitoyable,
Qu'il sille le cœur et les yeux.

Le cœur n'ose tenter l'approche
Du mourant, tant luy soit-il proche ;
L'œil aussi ne peut voir mourir
Son frere sans le secourir,
Quelque trait que Mort luy descoche.

Mais quoy ? le naucher, acourant
Au sifler du dart vif-courant,
Çà et là soubs la noire Parque,
Reçoit aussitost en sa barque
Le secourant que le mourant.

Brief, quand on voit mort si subite,
Il n'est sang, ne si chere suitte,
Il n'est vœu, ne si fort lien,
Fut-il du Dieu Idalien,
Qui tranche les pieds à la fuitte.

Quant à moy, la noire froideur
Du serpent, m'a faict telle hideur,
Que, sans ta douce poësie,
I'auroy tousiours en fantasie
Vne idée de sa laideur.

Sus doncq', PERVSE, pren ta lire,
Et de tes vers vn trait me tire,
Plongé au fleuue obliuieux,
Afin que du Pithon hideux
Le penser et l'œil ie retire.

Tu le peux faire, et cent fois mieux,
Veu que tu as receu des Cieux
Celle mesme harpe d'iuoire,
Qui retira de l'ombre noire
L'amie au grand harpeur des Dieux.

Mais, si veux voir ma peur estainte,
Fay que ta plume ne soit taincte
Au sang de ces tragiques vers
Dont tu fais trembler l'vniuers
Quand il plaist à ta fureur saincte,

Afin qu'horriblant ma froyeur
De vers tonnans nouuelle horreur,

Tu ne me rendes frenetique :
Car rien ne sen que dueil tragique
Forcener mes yeux et mon cœur.

Las ! ie voy nos vieux Demosthenes,
Ternissans la gloire d'Athenes,
Talonnéz du fiel d'Atropos ;
Ie les voy, fuyans sans repos,
Reblanchir de nouuelles peines.

Ie voy ce palais larmoyant
De n'estre plus la voix oyant
De sa ieunesse Hortensienne,
Ne la saincte voix Delphienne,
La cause iniuste foudroyant.

Et, pour combler l'affliction,
Ie voy (ô dueil !) vn million
De Nimphes naïuement belles,
Füir foiblettes, comme celles
Qui sortoient du feu d'Ilion.

Quoy ! tu palis, PERVSE, *qu'est-ce ?*
As-tu crainte que ta Deesse,
Celle qui ton cœur a dompté
Soubs l'infiny de sa beauté,
Sente ceste main vangeresse ?

Non, non, PERVSE, ses yeux vers,
Sa beauté ornant l'vniuers,
Par tes neuf sœurs t'est reseruée,
Et par leur frere preseruée
Comme le flambeau de tes vers.

Et, pour la fin, ie voy encores
Cest Hidre noir, accablant ores
Du tout ceste pauure cité,
Et sa sœur l'Vniuersité
Veufue des sœurs que tu adores.

Tant de spectacles, où ie suis
Cloué de l'esprit iours et nuis,
Assez, mon PERVSE, m'estonnent,
Sans que tes vers tragiques donnent
Vn compagnon à mes ennuys.

Ie veux doncq', sans plus, que t'apliques
De tes graues-doux vers liriques
Me chanter vn chant Delien,
Qui me soit vn fort Libien,
Dompteur de mes Hidres tragiques.



ODE

A G. BVCCHANAN.

Sus, à coup, Page, qu'on descende
Ma harpe du croc, et qu'on tende
Ses ners, luy baillant si haut son
Que des l'Indien iusqu'au More,
Et de plus et plus loin encore,
On entende ceste chanson,
Car ie me puis ores vanter
D'auoir trouué de qui chanter.

Ny l'esclair que Iupin desserre,
Ny ces cruels filz de la terre
Iadis par Hercule domptéz,
I'ay or' deliberé d'escrire,
Car les bas fredons de la lire
S'esclatent ainsi haut montéz.
La lire est pour les vers parlant
Du petit Archerot volant.

Et puis, amy, ta graue veine
Peut tonner d'vne longue aleine
Le Roy, le Prince, le canon,
Le choc, l'assaut, l'ærain, le foudre,
Et le soudart couuert de poudre
Qui meurt pour auier son nom,
Aymant mille fois mieux mourir
Qu'vn seul point de honte encourir.

Ma harpe, au contraire, n'accorde
Vn seul vers graue sur sa corde,
Et ne se plaist aucunement
Qu'au son des gayes amourettes;
Et ne se plaist qu'aux chansonnettes
Faictes de l'amoureux tourment.
Ie ne puis et ne veux aussi
Sonner le martial soucy.

Ie veux, sans plus, d'vne ode douce,
Iointe au bas fredon de mon pouce,
Chanter comme les chastes sœurs,
Te faisant leur sacré poëte,
Ont renuersé dessus ta teste
Le plus doux miel de leurs douceurs,
Et que de ton esprit ne sort
Rien qui soit suiet à la mort.

Ie veux chanter que les Charites,
En toutes choses par toy dites,
Rendent tes propos si seans,
Qu'au son de tes grandes merueilles
Tu rauis les doctes oreilles
De ceux qui t'escoutent beans,
Rompant les discors aussi bien
Que le grand sonneur Lesbien.

Ie veux bien-heurer ta Corinne,
Corinne, heureuse d'estre digne
D'vn tel sonneur de ses beautés,
Sonneur qui peut, malgré l'enuie,
Faire à iamais durer sa vie,
Despitant toutes nouueautés,
Et la peut de ses bruyans vers
Guinder par dessus l'vniuers.

Ie veux chanter que de ton stile
Vn vers plus doux que miel distille,
Quand descris l'amour soucieux :
Et, quand te plaist estre tragique,
Tu fais forcener ta Colchique,
Haussant ta voix iusques aux Cieux.
Heureux vrayment celui qui peut
Moderer son vers comme il veut!

Ie veux encor chanter ta gloire,
L'honneur et l'heureuse memoire
Que prent ton païs Escossois
De son nourriçon qui, en France,
Vint rauir des sa ieune enfance
L'honneur premier de nos François,
Pillant, comme l'auette faict,
De leur meilleur le plus parfaict.

Ie veux, par une ode durable,
Louanger ta Muse louable,
Et rendre ton nom immortel.
Ie veux encores à ta gloire
Chanter les filles de Memoire,
Pendant ces vers à leur autel;
Ie veux aussi que nos neueux
Sçachent le bien que ie te veux.

Mais quoy? amy, tu peux toy-mesme,
Malgré le dart de la mort blesme,
Eterniser toy et ton nom,
Si tu fais que la France sçache
Le bien que ton coffre luy cache,
Trop enuieux sur ton renom:
Trop et trop est celuy coüart
Qui cele le fruict de son art!

Que tardes-tu ? la mort subite
T'enuoyera là bas voir Cocyte,
Et la pierre tousiours roullant,
Peine de Sisiphe Æolide,
Auec la troupe Danaïde
Punie du vaisseau coulant.
Rien, BUCCHANAN, *rien ne nous suit*
Qu'vne perpetuelle nuit.

Que sçais-tu si ta poësie
Apres ta mort sera saisie
Par vn sacrilege ignorant,
Qui de tes vers ne fera conte?
Vange toy doncq' de telle honte
Auant qu'on te voye mourant,
Puis que tu as moyen si beau
De t'arracher vif du tombeau.



ODE

A VN ENVIEVX

BLASONNEVR.


uelle Erynne escheuelée,
Du fond d'Enfer r'apelée,
Te faict ainsi forcener?
Quelle furieuse rage
Esbranle ainsi ton courage
Sans relasche te donner?

Ceste enuie qui te nuit,
Ceste rage qui te suit,
Ceste gloire qui te guide,
Et ces propos ramasséz,
Tesmoignent-ils pas assez
Que tu as le cerueau vuide?

Le Dieu des foles Thiades,
Dieu qui seduit les Menades,
Rendant leurs cœurs eniouéz,
A-il seduit ta pensée?
A-il ton ame eslancée
Soubs ses cornets enrouéz?

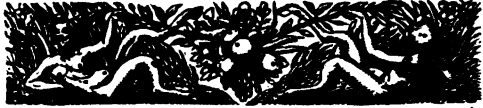
Ton cerueau quint' essencé,
Desperement insensé,
Veut-il donner cognoissance
De l'erreur qui te deçoit?
Veux-tu doncq' qu'vn chascun soit
Sçauant de ton ignorance?

Oses-tu dresser la teste
Contre vn tragique Poëte,
Qui peut bien, sans te toucher,
Par sa Medée en furie,
Comme l'orgueilleux Marsie,
Te faire vif escorcher?

Ainsi Niobe, osant bien
Priser son heur et son bien
Plus que celuy des Dieux mesme,
Perdit soy et ses enfans.
O que se iouer aux grands
Est une folie extresme!

Ainsi les filz de la terre,
Contre les Dieux faisans guerre,
L'ardant foudre amenuisa,
Et Arachne Lidiene
L'esguille Palladiene
A son malheur mesprisa.





EPIGRAMME

A VENVS.

Dy-moy, Venus, pourquoy as-tu permis
Que celle-là que tant i'ayme et pourchasse,
Que celle-là où i'ay tout mon cœur mis,
Cruellement me tienne telle audace?

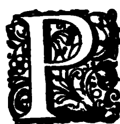
Fay, Venus, fay que son beau teint s'efface,
Puis qu'aleger ne veut ma maladie;
Courrouce-toy, ren-la-moy enlaidie,
Tant qu'à aucun ne plaise à l'auenir.

Helas! Venus, n'en fay rien, ie te prie,
Elle pourra plus douce deuenir.





CHANSON.



Puis que les yeux qui tout mon bonheur portent
Ne me sont plus luisans,
Ores il faut que de mon ame sortent
Mille soupirs cuisans.
Ie meurs d'enuie,
Ie vi sans vie,
Mon sens se trouble,
Mon mal redouble.
O dur depart! o regrets desplaisans!

Le mesme iour que me laissa la belle,
Ie laissoy tout plaisir;
Tout aussitost que fus separé d'elle,
Malheur me vint saisir;
A l'heure mesme,
Ie deuins blesme;
Deslors tristesse
Me tient sans cesse.
O qu'vn à Dieu cause de desplaisir!

Comme l'on void la chaste tourterelle,
Veufue de son amant,
Sur le bois sec, iusqu'à la mort fidelle,
Gemir incessamment,
Ainsi mon ame,
Qu'amour enflamme,
Tousiours lamente
Sa dame absente.
O qu'aymer est vn estrange tourment!

Oncq', en esté, la chaude canicule
N'eust ses traits si ardans
Comme est le feu qui sans cesse me brus
Et dehors et dedans;
Oncq' nulle fleche
Ne fit tell' bresche,
Que la sagette
Qu'amour me iette.
O, Cupidon, que tes traits sont mordans!

Comme vn naucher (lors que plus il s'efforce
De se ranger à bort)
Est par les vents, malgré sa foible force,
Plus esloigné du port,
Ainsi s'empire
Mon grief martire,

Quand plus i'essoye
Guerir ma playe.
O, faux amour, tu n'as fin qu'à la mort!

La nuit, qui est fidelle messagere
Des amans langoureux,
Acroist mon mal, et du iour la lumiere
Me rend plus douloureux;
Le iour i'endure,
La nuit m'est dure,
Le soir i'empire,
L'aube m'est pire.
O que ie suis en amour mal-heureux!

Si quelques fois, malgré moy, ie sommeille,
Outré de mes trauaux,
Soudain l'amour impatient m'esueille
Pour penser à mes maux;
Quoy qui m'auienne
Me liure peine,
Fors la mensonge
De mon doux songe.
O, doux songer, si le faict n'estoit faux!

Souuentes fois, cherchant parmy la couche,
Il me semble toucher

Ore le flanc, or' le sein, or' la bouche,
Du corps qui m'est si cher;
En vain i'alonge
Mes bras au songe,
Ma dame absente
Ne s'y presente.
O des amans moqueur aueugle archer!

Puis, quand le char de la vermeille aurore
Nous ramene le iour,
Auecq' Phebus le soin qui me deuore
Recommence son tour;
Alors ma flamme
Plus fort s'enflamme,
Lors mon martire
Plus fort s'empire.
O que l'absence est grand' peine en amour!

Le ciel n'a point, la nuit, tant de chandelles,
L'aube tant de couleurs,
Et les vers prés n'ont tant de sauterelles
Comme i'ay de douleurs;
Plaindre sur plaindre
Taschent d'estaindre
Ma pauure vie,
Comme à l'enuie.
O qu'en amour se trouuent de malheurs!

Le iour n'est pas de si soudaine suitte
Entresuiuy des nuis ;
Deuant les chiens de course si subite,
Biche, tu ne t'enfuis,
Comme mon ame,
Pour une dame,
Court de pas roide
A la mort froide.
O que la mort est fin de grans ennuys !

Dieux, si, là haut, en vostre Ciel se treuue
Quelque lien d'amitié,
Ie vous supply' que mon mal vous esmeuue
A sa iuste pitié.
Mesme à ma vie
Ie porte enuie ;
Ie hay moy-mesme,
Tant autruy i'ayme.
O, pour aymer, estrange inimitié !

Ha ! mon soucy, mon cher soucy, ma Muse,
Mets fin à ta chanson,
Mets fin aux plains du mal-heureux PERVSE,
Finis icy ton son.

Qui se peut plaindre
Son mal est moindre;
O dur mal-aise
Qu'on souffre et taise!
Le taire acroist plaisir ou marrisson.



CHANSON.

Dont vient l'amour soudaine
Qui soudain m'a surpris?
Dont vient la douce peine
Qui geine mes espris?
Dont me vient cest esmoy
Qui me met hors de moy?

Ie qui me soulois rire
Des amans langoureux,
Maintenant ie soupire
Plus qu'eux tous amoureux;
Amour m'a faict sçauoir
Qu'il a sur tous pouuoir.

Ie qui ne soulois estre
Maistrisé que de moy,
De moy ne suis plus maistre,
I'ay obligé ma foy,
M'asseurant à vn cœur
Qui du mien est vainqueur.

Ie n'ay plus de puissance
Sur mes affections;
Malgré ma resistance,
Toutes mes passions
Sont du mal doux-amer
Que l'on appelle aymer.

Soit que Phebus espande
Ses rayons dessus nous,
Ou soit que la nuit bande
Nos yeux d'un sommeil doux,
Iour et nuit mon tourment
Me presse incessamment.

Soit que point ne me plaise
Les hommes frequenter,
Soit que, cherchant plus d'aise,
Me plaise les hanter,
Soit en paix, soit en bruit,
Tousiours mon mal me suit.

Ie pensoi ceste rage
A la longue oublier;
Mais plus suis en seruage,
Plus ie m'y sens lier,
Et le mal que ie sens
Croist auecque le temps.

Dans mes bouillantes veines
Ie nourri mon tourment,
Et moy-mesme à mes peines
Donne nourrissement;
Ie mets peine à nourrir
Ce qui me faict mourir.

Ma foy n'est point douteuse;
En lisant les tourmens
Qu'en la flamme amoureuse
Ont souffert maints amans,
I'en songe en mon esprit
Plus qu'il n'en est escrit.

I'ay crainte que ma Dame
Ne doute de ma foy,
Ou qu'vn autre n'enflamme
Son amour plus que moy.
Qui ayme de bon cœur,
Il n'est iamais sans peur.

Ie vi en grand' destresse :
Vn simple deuiser,
Vne seule caresse,
Me faict enialouser ;
Ie ne puis volontiers
M'accorder à un tiers.

Amour et ialousie,
Se suiuans à leur tour,
Me donnent mort et vie
Mille fois en vn iour ;
De l'vn viennent les ris,
Et de l'autre les cris.

Amour n'est autre chose,
Au cœur qui le reçoit,
Que l'espine et la rose
Croissans en un endroit :
On gouste, pour aymer,
Du doux et de l'amer.



CHANSON.

Helas ! que fille ie suis
Fortunée et mal-heureuse,
Puis qu'auoir celuy ne puis
Duquel suis tant amoureuse.

C'est luy seul qui mes espris
Rauit par sa bonne grace,
C'est luy seul lequel a pris
Au plus pres de mon cœur place.

Il est tant à mon plaisir,
Par sa perfection grande,
Que d'auoir pour mon desir
Autre que luy ne demande.

Ie suis bien certaine aussi
Qu'il me porte amitié bonne,

Me donnant son cœur ainsi
Comme le mien ie luy donne.

Il s'estime bien-heureux
De m'auoir pour amoureuse,
Et d'auoir tel amoureux
Ie m'estime bien-heureuse.

D'auoir vers luy tel credit
Ie me tien bien asseurée,
Car luy-mesme le m'a dit,
Et m'en a sa foy iurée.

Et menti ne m'a-il point,
Car son cœur au parler touche,
Et ne se trouue vn seul point
De menterie en sa bouche.

Tous autres me font ennuy,
Desplaisir et fascherie,
Sçachant tres bien que de luy
Autre femme n'est cherie.

De nostre amour la vigueur,
Encor qu'elle soit bien forte,
Ne peut rompre la rigueur
Que nuit et iour on me porte.

Mes parens trop rigoureux
Ne cherchent qu'à me contraindre
De faire vn autre amoureux,
Et rien ne m'y sert le plaindre.

Leur propos continuel;
C'est qu'il faut que ie le face;
Mesme mon pere cruel
De son courroux me menace,

Disant que, si desormais
Ie refuse l'aliance,
En sorte que soit, iamais
De moy n'aura souuenance.

Tant que mon plus grand confort,
En ces odieux alarmes,
Est de souhaiter la mort,
Et de mes yeux ietter larmes.

Vous qui aymez amitié,
Ie vous prie qu'il vous plaise
Auoir de mon mal pitié,
Et penser à mon mal-aise.

Celuy que ie n'ayme point
Est desia plein de vieillesse;

Mon amy est en bon point,
En la fleur de sa ieunesse.

Il est vray que le vieillard
A des biens à grand' largesse;
L'amour qui de bon cœur part
Ne gist pas en la richesse.

I'ay par plusieurs ans cognu
Mon amy et sa constance,
Et de ce nouueau venu
Iamais ie n'eus cognoissance.

L'vn est mon loyal amy,
Le renoncer n'ay enuie;
Et l'autre mon ennemy,
Que n'aymeroy en ma vie.

Il a des filz aussi grans,
Ou peu s'en faut, que leur pere;
Auant que porter enfans
C'est grand'pitié d'estre mere.

C'est vn trop grand desplaisir
A pauures ieunes pucelles
Se marier au plaisir
Des parens, et non pas d'elles.

Et l'on m'a dit que le droit
Ne permet au personnage
Son franc vouloir en endroit
Tant qu'il faict en mariage.

Puis que le droit faict pour moy,
Et la faueur de Nature,
I'ayme mieux suiure la loy
Que la coustume trop dure.

Et point n'est sage celuy,
Selon raison naturelle,
Qui baille fille à autruy
Sans sçauoir le vouloir d'elle.

Tien doncq' ton cœur en repos,
Mon amy, car ie t'asseure,
Premier que changer propos,
Qu'il conuiendra que ie meure.



CHANSON.

*ous les ennuys que Cupidon,*
Au partir d'Enée Troyen,
Liura à la pauure Didon,
Sont maintenant dans le cœur mien;
Encor tout le pis que i'y voye,
C'est qu'il ne peut receuoir ioye
Si mon amy n'en est moyen.

Quand auec mon amy ie suis,
Tous ses secrets il me depart,
Il est marry de mes ennuys,
De mes plaisirs il a sa part.
Quand suis en la presence sienne,
Quelque aduersité qui me vienne,
Il m'en guerit d'vn seul regard.

Mais maintenant qu'il est absent,
Et ainsi esloigné de moy,
Mon esprit telle angoisse sent

Et mon cœur est en tel esmoy,
Que si plus ainsi ie demeure,
Impossible est que ie ne meure,
Veu le tourment que ie reçoy.

Vien doncq', et haste-toy, amy,
Pour ton amante secourir,
Qui sans toy ne vit qu'à demy,
Attendant l'heure de mourir.
Ton seul retour est le remede
Qui à mon mal peut donner aide,
Ie ne veux autrement guerir.





MIGNARDISES



A LA FRANCINE

DE I. A. DE BAÏF.

Mais n'auoy-ie pas predit
Que ton corps et ton esprit
N'estoient rien que doux appas
Pouuans liurer cent trespas ?
Et que cruelle tu dardes
A chascun que tu regardes
Une forcenante flamme
Bruslant iusqu'au fond de l'ame ?
Mon Baïf, mais bien le tien,
Et non plus ne mien ne sien,
Ton Baïf doncq' a bien sceu
La puissance de ce feu.

Comme la flamme bruslante
Au soufler des vens s'augmente,
Ainsi le feu qui le force
Prent tousiours nouuelle force,
Et (pauure Baïf!) son corps
Brusle dedans et dehors.
Comme le prestre estonné,
Dessoubs le Dieu deux fois né,
Folastrement se pourmene
Où sa furie le mene,
Ainsi Baïf ne s'arreste,
Et d'un branlement de teste
Allant, venant, faisant foy
Qu'il n'est pas maistre de soy.
Helas! ce pauure Baïf,
Amoureux, morne, pensif,
Continuellement songe
Au feu d'amour qui le ronge,
A l'ardeur continuelle
Qui embrase sa moëlle,
Et n'a, soit nuit ou soit iour,
Vn seul moment de seiour,
Blessé, non de main des Dieux,
Mais d'vn seul trait de tes yeux.
Vrayment, Francine, ta grace,
Vrayment, Francine, ta face
Ne deuoit, à mon dommage,

Troubler ainsi son courage.
Baïf, sans qui volontiers
I'eusse ia laissé Poitiers
(Mais, l'attendant d'heure en heure,
I'ay retardé ma demeure),
Ce Baïf, duquel l'attente
Rendoit mon ame contente,
Venant, n'a porté pour moy
Rien qu'vn desplaisant esmoy;
Car si tost qu'il est venu,
Tu l'as si bien retenu,
Tu as si bien engrauée
Ton amour en sa pensée,
Que le pauuret, tant il t'ayme,
Est rauy hors de soy-mesme,
Trouuant, si tu n'es presente,
Toute chose desplaisante,
Mesme moy, qui en maints lieux
L'ay veu attester les Dieux
Qu'entre tous ses fauoris
I'estoy l'vn des plus cheris,
Que nostre amitié louable
Seroit à iamais durable,
Et nulle autre suruenante
Ne luy seroit plus plaisante.
Depuis qu'il est arriué
Ie n'ay qu'vne fois trouué

Moyen de parler à luy,
Encor ce luy fut ennuy.
Quoy? si l'on luy faict caresse,
Si à luy quelqu'vn s'adresse,
Ou bien il repond par sine.,
Ou il ne dit que Francine,
Et tout resueur à-par-soy
Il a de Francine esmoy.
Ainsi par toy i'ay perdu
L'aise de luy pretendu.
Mais puis que sa destinée
Est à l'amour obstinée,
Puis que l'amour deuoit estre
Du cœur Baïfien maistre,
Vrayment Baïf est heureux
D'estre de toy amoureux.
Aussi, puis que tu deuois
T'enamourer quelque fois,
Vrayment tu es bien-heureuse
D'estre de luy amoureuse,
Puis qu'il t'a seule choisie
Digne de sa poësie,
Poësie qui peut bien
Porter son nom et le tien
D'vne iusqu'à l'autre mer,
Soubs le nom de bien-aymer.
Aussi ton Baïf deuance

Tous les poëtes de France,
Et merite auoir amante
Plus que toutes excellante.
Aussi, Francine, ton heur
Merite bien tel honneur,
Et plus grand, si vn plus grand
Se rencontroit en amant :
Tant que maintes fois ie pense,
Voyant des deux l'excellance,
Si tu es la plus heureuse
D'estre de luy amoureuse,
Ou bien s'il est plus heureux
D'estre de toy amoureux.
Puis doncq' qu'il merite bien
Ton amour et toy le sien,
Puis doncq' qu'à toy il s'adonne,
Desormais ie te pardonne,
Si, pour faire meilleur change,
De moy, pour toy, il s'estrange :
Tant seulement ie te veux
Prier par tes blons cheueux,
Par ce puceau demy-ceint
Que tu as encore ceint,
Et par l'honneur de ta grace,
Et par l'honneur de ta face,
Qu'en ceste flamme amoureuse
Tu ne luy sois rigoureuse.



DE IAQ. TAHVREAV

ET SON ADMIRÉE.

Poëte mignardelet,
Mignardement doucelet,
Admirée doucelette,
Doucement mignardelette,
L'vn et l'autre bien-heureux,
Et l'vn de l'autre amoureux,
Vrayment vos amours heureuses,
Vos passions amoureuses
Et vos deux cœurs amoureux,
Et vos baisers sauoureux
Viuront malgré qui en gronde.
Ils viuront tant qu'en ce monde
Se trouuera verselet
De l'amour mignardelet,
Et tant que la Cipriene,
La Deesse Paphiene
Et le doucet Cupidon,
Le mignard porte-brandon,
Contraindront mainte amoureuse
De n'estre plus rigoureuse,

Contraindront maint amoureux
De n'estre plus rigoureux.
Admirée doucelette,
Doucement mignardelette,
Ton Poëte est bien-heureux
Plus que nul autre amoureux;
Ton Admirée est heureuse,
Plus que nulle autre amoureuse,
Poëte mignardelet,
Mignardement doucelet.
Tu es bien beau, elle est belle;
Ell' t'ayme bien, et toy elle;
Tous deux estes d'vn accord,
Tous deux suiets à vn sort,
Tous deux à l'amour duisans,
Tous deux en vos ieunes ans,
Tous deux ardans d'amour forte,
Tous deux espris d'vne sorte,
Tous deux bruslans d'vne flamme,
Tous deux nauréz iusqu'à l'ame,
Tous deux vous sçauez combien
En amours on a de bien,
L'vn content, l'autre contente,
Sans que l'amour vous tourmente
D'ennuy, de peine et d'esmoy
Incessamment comme moy.
Vne douteuse esperance

Ne trouble vostre asseurance;
Vn regard, vn deuiser
Ne vous faict enialouser
Comme moy, que ialousie
Tient tousiours en frenesie,
Et plus me liure de peur
Quand plus deuroy estre seur.
A mon vœu, que ma guerriere,
Qui, trop cruellement fiere,
De sa cruelle rigueur
Les chaus soupirs de mon cœur
Rigoureusement repousse,
Autant que toy deuint douce,
Vsant vers moy, qui suis sien,
Comme tu fais vers le tien,
Admirée doucelette,
Doucement mignardelette.
A mon vœu, que i'eusse autant
De quoy me tenir content,
De quoy viure en asseurance
Sans languir en esperance,
De quoy chasser hors de moy
Ce crüel ialoux esmoy,
Estant traitté de la mienne
Comme tu es de la tienne,
Poëte mignardelet,
Mignardement doucelet.

Mais quoy? ie n'ay pas la grace,
Mais quoy? ie n'ay pas la face,
Ny comme toy le sçauoir
Pour vn tel bien receuoir;
Et ie croy que Citerée
T'a voué ceste Admirée,
Et ie croy que Cupidon
Luy a de toy faict vn don,
Et qu'auant qu'elle fut née
Elle t'estoit destinée,
Et qu'auant que fusses né
Tu luy estois destiné,
Tant l'amour qui vous enlasse
Les amours des autres passe,
Tant cest amour qui vous ard
Est plus qu'autre amour mignard,
Tant ton Admirée est preste
De t'accorder ta requeste,
TAHVREAV, *tant tu es prest*
D'accorder ce qui luy plaist,
Tant l'amour qui vous poinçonne
De contentement vous donne.
Aussi ne se semblent point
Les amours que l'homme ioint,
Et celles qui sont données
Par diuines destinées.
Mais vrayment, et qui faict mieux

Ou les hommes ou les Dieux ?
Pourtant ie n'ay point d'enuie
Dessus l'heur de vostre vie ;
Seulement i'ay bien desir
D'auoir comme vous plaisir,
Et que mon destin ressemble
A celuy qui vous assemble,
Poëte mignardelet,
Mignardement doucelet,
Admirée doucelette,
Doucement mignardelette.



A IANE.

Iane, quand ie te regarde,
Ce faux Archerot me darde
Soubs tes paupieres dorées
Mille fleches acerées,
Qui mon cœur naurent si fort
Qu'il n'en attend que la mort.

Mais, Iane, soudain ton ris,
La ioye des plus marris,

Soudain ta mine sucrée
Mes espris troublés recrée,
Changeant en ioye le dueil
Que i'auoy receu de l'œil.

Iane, tes sourcis iumeaux,
Nics de cent Cupidonneaux,
Et ton front plein que i'adore,
Me blessent plus fort encore,
Troublant encor mes espris,
Ioyeux de ton chaste ris.

Mais ces leures coralines,
Mais ces rans de perles fines,
Mais ta langue qui sçait bien
Le plus sage rendre sien,
Bruslent l'ennuy que me font
Et tes sourcis et ton front.
Ainsi, Iane, ainsi ie tien
De toy mon mal et mon bien.





ESTRENES.



A MA DAMOISELLE

DE DAMPIERRE.

Vierge mignonne des Dieux,
Vierge mignonne des Muses,
Qui d'vn trauail soucieux
Tousiours aux liures t'amuses,
Poursuy, vierge, poursuy donc,
Poursuy afin que ton front
Ombragé de la couronne
Qui les temples enuironne
De ceux à qui les neuf Sœurs
Ont faict part de leurs douceurs,
Que ton front, vierge mignonne,
Ceint de laurine couronne,
Tesmoigne que tu as veu
Les Sœurs, et que tu as beu

De la source Cheualine.
Puis, quand plus grande seras,
D'vn pied hardi franchiras
Des plus doctes la carriere,
Laissant la tourbe en arriere,
Tourbe desdaignant les sons
Des Pimpleenes chansons.
Poursuy, poursuy doncq', mignonne,
Poursuy ceste emprise bonne,
Liant d'vn nœud gordien
Sçauoir, noblesse, et le bien.
Puisse ainsi le Ciel benin
Te faire, par bonne estrene,
Sus le sexe femenin
L'honneur premier d'Aquitaine!



A MA DAMOISELLE

I. BERTELOT.


omme le branler d'vne onde
Les choses sont en ce monde
Inconstantes, et n'ont point

De fermeté vn seul poinct.
Les iours apres les iours coulent,
Les mois s'en vont, les ans roulent;
Mesme les hommes qui sont
Plus constans rien certain n'ont,
Et n'ont chose qui demeure
En vn poinct vne seule heure.
Soudain l'enfance s'enfuit,
Soudain ieunesse la suit,
Soudain ieunesse s'alente,
Soudain l'aage plus constante
De mille dons precieux
Vient enrichir nostre mieux.
Là, le Printemps de nostre aage
Embellit nostre visage;
Là, la verdeur de nos ans
Nos faicts et dits rend plaisans;
Là l'on rid, là l'on plaisante,
Là l'on ioüe, là l'on chante;
Mais, las! tels plaisans esbas
Tousiours ne nous durent pas.
Suruient la ride qui trace
Le poli de nostre face;
Suruient la triste paleur
Qui honnit nostre couleur;
Suruient la courbe vieillesse,
Vieillesse qui point ne cesse

Que n'ayt mis nostre plus beau
Dedans l'horreur d'vn tombeau.
Ainsi, Iane, ainsi au monde
Les choses vont comme vne onde,
Et soubs le Ciel tout perit
Fors la vertu de l'esprit.
Ne te fi' doncq' en ta face,
Puis qu'ainsi la beauté passe;
Ne te fi' doncq' en tes ans,
Puis qu'ils fuyent comme vens.
Ayme vertu, fuy le vice,
Ayme bonté, fuy malice,
Puis qu'ainsi te peux vanger
Du rigoureux passager.
Pren l'exemple de ton pere,
Pren l'exemple de ta mere,
Pren l'exemple de tous deux,
Et vi heureuse comme eux.
Ainsi, Iane, tes emprises
A fin heureuse soyent mises!



A C. C.

Le petit Dieu, vainqueur des plus grans Dieux,
Voletant dans tes yeux,
Cent et cent trais à fer esmoulu darde
Blessant, cruel, chascun qui te regarde,
D'vn trait victorieux.
Puisse-il, bons Dieux! de mesme et mesme fleche
A nos deux cœurs faire une mesme bresche!

Puisse-il, bons Dieux! puisse-il d'vn bout de trait
Engrauer le portrait
De tes beautés au profond de mon ame,
Tant que iamais à l'amour d'autre dame
Mon cœur ne soit attrait!
Puisse-il, sur toy descochant de main forte
Vn trait doré, te naurer en la sorte!

Puis Apollin, Mercure et les neuf Sœurs,
Puissent, par leurs douceurs,
Si brusquement rauir ma fantasie,

Soubs la fureur de saincte Poësie,
Fureur troublant les cœurs,
Que ton sainct nom par mes hau-bruyans vers
Soit desormais cogneu de l'vniuers!



A F. DE G.

Plus qu'en tableau ou en cuiure
L'Admiré peut faire viure
Ta sœur par ses beaux escris,
Mais, plus que luy et plus qu'elle,
Si ie l'auois entrepris,
Ie te rendrois immortelle.
Pardonne moy, Admiré, cest enfant,
He! ia desia est de moy triomphant.

Ny des Muses les carolles,
Ny leurs voix, ni leurs escholes,
Ny le grand harpeur des Dieux,
Ny le mont à double croupe,
Ny tout le pouuoir des Cieux,
Ny des Dieux toute la troupe,
Ne me rendroient poëte si parfaict,
Que de tes yeux seulement vn seul trait.

Le sainct iour de ta naissance
De la corne d'abondance
Tu prins le plus precieux,
Vertu, sçauoir, beauté, grace,
Vn esprit digne des Cieux,
Qui tous autres espris passe.
Brief, corps, esprit, ne sont qu'haims et apas
Pouuans liurer vn millier de trespas.



A L'AMYE DE MON AMY

G. BOVCHET.



mour, loyauté et foy
Logent au cœur de celuy
Qui n'ayme rien mieux que toy
Tant tu as gaigné sus luy.
Mais toy cruellement belle,
Mais toy bellement cruelle,
Au lieu de le secourir,
Tu vis de le voir mourir.
Tu en vis, mais ie te iure
Que tu te fais grande iniure,

Vers celuy tenant rancœur,
Qui t'ayme mieux que son cœur.
Change toy doncq', sois plus douce,
Et plus ainsi ne repousse
Celuy qui t'ayme trop mieux
Que son cœur et que ses yeux.
Tu ne seras mal-heureuse
D'estre de luy amoureuse,
Et il sera bien-heureux
D'estre de toy amoureux.
O l'amitié desirable!
O le desir amiable!



A VNE DAMOISELLE

DONT

LES LETTRES CAPITALES PORTENT LE NOM.



Celuy qui dans vn corps souhaitera de voir
Honneur, grace, vertu, douceur, beauté, sçauoir,
Arreste icy son pas : et il verra dans vne
Reluire tous les biens d'esprit, corps et fortune.
La voye, et ayant veu qu'il n'est lieu soubs les Cieux
Où il y ait amas de dons plus precieux,

Tout soudain il dira : vrayment elle deuance,
Et d'esprit et de corps, tout le reste de France;
Dieu aussi la fit telle, afin que les humains
Entendissent par là combien peuuent ses mains;
La nature y ouura, prodiguant ses richesses,
Afin que les humains cogneussent ses largesses;
Mesme chascun des Dieux, à qui mieux le pouuoit,
Orna corps et esprit du meilleur qu'il auoit :
Tout le Ciel, desirant la combler d'excellance,
Totalement vuida la corne d'abondance.
Heureuse et plus qu'heureuse en qui gist si grand heur!
Et plus heureux encor qui gaignera son cœur!



A F. DELAVZON, DOCTEVR.

En ce-pendant qu'en doux langage,
A la ieunesse t'escoutant,
Tu vas desnouant maint passage
De nos loix, tu decores tant
D'Astrée la gloire immortelle,
Et gaignes tel honneur par elle,
Qu'incertain ie doute à par moi,
Qui des deux plus tenu t'appelle,
Ou toy à elle, ou elle à toy.



AV ROY

VERS ALEXANDRINS.

Nos peres abusés par vne erreur commune
Creurent à Iupiter, à Pluton, à Neptune,
Tant qu'ils les adoroient comme souuerains Dieux
Saturne estoit seigneur de la terre et des Cieux,
Et des lieux infernaux. De ce bel heritage,
Ces trois freres, ses filz, vn iour firent partage.
Iupiter eust les Cieux et Terre par fortune,
Pluton eust les Enfers, la Mer fut à Neptune.
Ainsi Iupiter fut du Ciel et Terre Dieu,
Neptune de la Mer, et Pluton du bas lieu.
Or' sont-ils tous trois morts; qui leur succedera?
Ie preuoy par esprit qu'en briefs iours ce sera
Vn qui, par ses haus faicts et par vertu insigne,
Au iugement de tous, sera estimé digne
De tenir seul le bien qui iadis fut à trois.
Ne seroit-ce point toy, ô le plus grand des Roys?
Certes ie croy qu'oui: ta prospere fortune,
Le desir d'vn chascun, l'opinion commune,
Et tes faicts vertueux, vn tel bien te promettent,

Et semble que les Dieux d'vn accord se delectent
A te pouruoir des dons lesquels il faut auoir,
A celuy qui sur tous doit obtenir pouuoir.
De Iupiter la sœur, Iunon, du Ciel Princesse,
A ouuert ses thesors pour te donner richesse.
Dame Venus t'a faict le corps sain et dispos,
Auquel Pallas a mis vn esprit à propos.
Mars, le Dieu belliqueux, tant t'estime et te prise,
Qu'en tout ce qu'entreprens tousiours te fauorise,
Que sur tes ennemis te rend victorieux.
Ayant doncq' la faueur des hommes et des Dieux,
Malgré les ennemis et l'enuieuse Parque,
Tu seras, et dois estre, vn de ces iours Monarque.
Cela nous monstre à l'œil le blason du Croissant,
Qui te promet en brief vn empire puissant.
Tout ainsi qu'en la Lune on void deux cornes croistre
Et ne cesser plus tost qu'on ne voye apparoitre
Par leur conionction Diane toute ronde:
Ainsi ne cesseras tant que tout ce grand monde
Tu aye enuironné, faisant par ta puissance
Que l'entier vniuers te baille obeissance.
Or' face le Seigneur prosperer ta fortune,
Te donnant desormais pour le Croissant la Lune,
Car ta grande vertu et bonté singuliere
Meritent bien d'auoir la Lune toute entiere.





CONTR' ESTRENES.



POVR DES DAMES

CONTRE VN MESDISANT.

La peine que Tantal' là bas,
Et pres et loin de son repas,
A pour son babil eüe,
Et celle qui du Grec menteur,
Pour auoir esté grand vanteur,
A droit silla la veüe,
Ne nous pourroient assez vanger
De ton vers faussement leger.



A CE MESME POËTASTRE.

Ainsi doncq' filz de tigresse,
Ainsi ta voix menteresse
Impuniment mentira ?
Ainsi doncq' filz de lionne,
Ou de quelque ourse felonne,
Ta dent chascun marquera ?
Horrible-toy, Dieu, et t'irrite,
D'ardant sur luy ce qu'il merite !



AV MESME.

Bons Dieux, comme a ceste beste
Deshonneste
Osé ses abois lascher,
Sans que la bruyante rage
D'vn orage,
N'ayt son corps faict tresbucher ?
Bons Dieux, comme auez-vous faict
Vn homme tant imparfaict ?



AV MESME.

Comme la voix piperesse
Mene l'oiseau au danger,
Ainsi la tienne traistresse
Mesdit feignant louenger:
Mais, innocente, ie ris
De tes impudens escris.



AV MESME.

Malgré ton vers, blasonneur,
Mon honneur
I'eu, i'ay, et i'auroy encore,
Et le viergeal demy-ceint,
Qui me ceint,
Malgré toy mes flans decore.



AV MESME.

La fille à Iuppin, et Lede
Ne fut laide
Par les iniurieux cris
De Sthesicore contre elle :
Femme belle
Ne s'enlaidit par escris.





ELEGIES



SVR
LA MORT DV CAPITAINE FAÏOLES
LE PVISNÉ.

Quoi! dureront tousiours tant de maux inhumains,
Qui troublent à l'enui le repos des humains?
Quoi! viendra-il tousiours quelque occasion fresche,
Qui l'aise des humains et leur bonheur empesche?
Est-il doncq' resolu par le destin du Ciel
Que le miel des humains sera voisin du fiel?
Est-il doncq' resolu que l'homme, tant qu'il viue,
N'aura iamais vn bien qu'apres vn mal ne suiue?
Ah! pauure genre humain! que ton bien à l'enui
Est de mille malheurs soudainement suiui!
Ah! pauure genre humain! que ta rose est voisine
Des esperons agus de la noueuse espine!
Vn gain n'a si tost faict tes soupirs retirer,
Qu'vne perte te faict encore soupirer;

Vn plaisir n'a plus tost r'asserené ta face,
Qu'vn destin enuieux quelque malheur te brasse;
Tu n'as pas si tost veu la seule ombre de l'heur,
Que tu te sens plonger au profond du malheur;
Tu n'as si tost pensé à n'estre plus malade,
Qu'vn mal encor plus grand ia de trauers t'œillade.
Et (ô Dieu quel malheur!) tousiours le mal te vient
Quand, au milieu des biens, du mal ne te souuient.
Quand plus tu penses estre esloigné de destresse,
C'est lors qu'au desproueu quelque encombrier t'opresse;
Quand plus tu penses estre asseuré de ton bien,
C'est lors que tu te vois asseuré de ton rien;
Quand plus tu penses estre asseuré de ta vie,
C'est alors que la Parque a sur tes iours enuie.
Helas! tu l'as bien sceu, tu as bien sceu les loix
De ce monde inconstant, ô l'honneur d'Angoumois,
Faïoles, cher cousin : tu as bien sceu qu'au monde
N'y a non plus d'arrest qu'au branlement d'vne onde,
Et que lors que du monde on a l'espoir conceu,
C'est alors que du monde on se trouue deceu,
C'est alors que le sort, contretournant sa roue,
Des mal-heureux humains à son plaisir se ioue,
Empeschant leurs desseins, culbutant leurs effors,
Haut-esleuant le foible, abatant les plus fors,
Couppant le fil des ans à la verde ieunesse,
Et prolongeant les iours à la courbe vieillesse.
Vrayment tu cogneus bien l'inconstance du sort,

Faïoles, cher cousin, quand, atteint de la mort
En l'auril de ton aage, (ayant pourtant laissée
Desia par tes haus faicts claire la renommée
De toy et de ton nom) tu laissas le soleil,
Pour aller sommeiller d'vn oblieux sommeil,
D'vn oblieux sommeil, dont quiconques sommeille,
Sommeille si profond qu'onques il n'en reueille,
Que le haut-bruyant son de la trompe des Cieux,
Rompant ce long sommeil, ne dessille ses yeux,
Le bien-heurant du tout, et luy baillant à l'heure
Pour vne vie estainte vne vie meilleure.
Las, helas ! ce fut lors que Charles, enragé
Du bonheur des François, tenoit Mets assiegé ;
Lors que maint Espagnol cogneut à son dommage
Quels estoient tes effors ; lors que d'vn haut courage,
Iamais recreu de peur, iour, nuit, soir et matin,
Hardi tu terrassas maint Bourguignon mutin ;
Lors que choisi sur tous par ce grand Duc de Guise,
Tu mis heureusement à fin mainte entreprise ;
Lors que les Alemans cogneurent à leur dam
L'Enseigne valeureux du seigneur de Randam.
Las, helas ! ce fut lors, cher cousin, que la vie
En la fleur de tes ans d'vn plomb te fut rauie,
Ostant à l'ennemy la grand' crainte de toy,
Et laissant aux François vn eternel esmoy :
Vn eternel esmoy, vn ennuy, vne plainte,
Voyant le cœur hardi, qui oncq' ne logea crainte,

Par vn boulet meurtrier empesché de courir
Au comble de l'honneur, premier que de mourir.
Vrayment tu fus par trop ennemy de la vie,
Quiconques le premier trouuas l'Artillerie.
Vrayment d'vn faict cruel tu te bailles renom,
Quiconques le premier inuentas le canon.
Et quoi? si tu voulois qu'il fut de toy memoire,
Faloit il achepter par nostre mort ta gloire?
Et quoi? ne pouuois-tu autrement empescher
Que ton renom mourut, sans qu'il coustat si cher?
O maudite façon! maudit art! maudit maistre!
O mal-heureux canon! ô mal-heureux salpestre!
O mal-heureuse poudre! ô boulets mal-heureux!
O bourreaux inhumains des hommes valeureux!
Par vous l'homme vaillant tombe aussi tost par terre
Que faict le plus poltron qui onques fut en guerre;
Par vous maint homme fort est du foible abatu;
Par vous on ne sçait pas des François la vertu;
Par vous on ne sçait pas des François la vaillance.
Encores y a-il des Rolans en la France,
Il y a des Renauts, et des Ogers aussi,
Que l'effroyable peur ne mit oncq' en soucy.
Mais ce maudit canon les meurdrit ainsi comme
Il feroit vn gouiat, ou quelque coüart homme,
Et moins s'en peut garder l'homme braue et hardi
Que le craintif, qui a le cœur abastardi.
En pourroit-on auoir vne preuue meilleure

Qu'en voyant ton corps mort, qui dedans Mets demeure,
Et mil moindres que toy, moindres aussi tenus,
Sans aucun encombrier en sont sains reuenus.
N'estime plus, Cæsar, vaine ton entreprise :
Bien que par tes effors la ville ne soit prise,
N'estime pourtant pas, non, n'estime iamais
Que tu n'as rien conquis en ce siege de Mets.
Si contre tes effors le Roy garda Lorraine,
Il y perdit beaucoup, perdant tel capitaine,
Et tu gaignas beaucoup, gaignant la vie à maints,
Qui, sans ce plomb meurtrier, fussent morts de ses mains.
Encore n'as-tu pas du tout raui sa vie,
Encore vit de luy la meilleure partie.
Ton mal-heureux boulet a, sans plus, abatu
Ce qui pouuoit mourir : mais non pas sa vertu,
Ny ses faicts valeureux, qui viuront en la France
Tant que l'on baillera coup d'epée et de lance.
Ses faicts viuront tousiours, et, malgré ton canon,
Ils auront par mes vers vn eternel renom.
Celuy ne meurt iamais, qui, vaillant, à la guerre,
Pour soutenir son Roy est renuersé par terre :
Mais des hommes coüars, de crainte demy-morts,
Vn mesme coup abat et les noms et les corps.
Et puis, mon cher cousin, tu esperois quelque heure
Viure au ranc des heureux d'vne vie meilleure;
Tu esperois par foy quelques fois auoir lieu
Au ranc des bien-heureux, au sainct regne de Dieu ;

Tu sçauais bien, Cousin, que la mort est la porte
Par laquelle conuient que de ce monde on sorte,
Pour voler droit au Ciel, sur l'æle de la foy,
Où maintenant tu vis exant de tout esmoy :
Et nous sommes icy, attendans pareil change,
Pour aller, comme toy, rendre au Seigneur louange.



SVR LA MORT

DE F. CLERMONT, SEIGNEVR DE DAMPIERRE.

Si pour vn homme mort tu receus iamais dueil,
Si pour vn mort iamais tu gettas larmes d'œil,
Pitoyable Elegie, il est maintenant heure
Que dans tes yeux enflés aucune eau ne demeure ;
Et quand tes yeux seront epuisés de leurs eaux,
Qu'ils larmoyent le sang coulant par deux ruisseaux.
Pleure, pleure, Elegie, Elegie pleureuse,
Repren à ceste fois ta face douloureuse,
Repren ton premier dueil, repren l'estat premier,

Qui de tes premiers ans te fut plus coutumier.
Laisse amour et ses trais, son brandon et sa flamme,
Son arc et son carquois, au ioyeux epigramme.
L'espitre auertira l'amoureux attendant
Du vouloir de l'amye, et l'amy ce-pendant
D'vn plaisant vers liricq', sur la harpe tendue,
Chantera les beautés de l'amye attendue.
Tels vers sont pour l'amour, tels vers sont bien duisans
Pour descrire l'amour et ses feux doux-cuisans.
Mais il te faut pleurer, pitoyable Elegie,
Pour ceux qui sont meurtris de ta sœur Tragedie,
Et pour ceux qui, mourans d'vne plus douce mort,
N'ont senti de ta sœur le violent effort.
Pleure doncq', Elegie, Elegie pleureuse,
Repren à ceste fois ta face douloureuse,
Ride ton front marri, arrache de ton cœur
Mille soupirs cuisans, tesmoins de ta douleur.
Ce François de Clermont, ce seigneur de Dampierre,
Ce miroër de vertu est couuert d'vne pierre.
Celuy qui a couuert du sang des ennemis
Maint endroit de la terre, est soubs la terre mis.
Celuy qui resistoit aux ennemis de France
N'a pas contre la mort peu faire resistance.
Ce vaillant vertueux, nonobstant sa vertu,
Par la mort plus vaillante a esté combatu.
Celuy qui dans son cœur ne logea iamais crainte,
Celuy qui a souuent sa roide lance tainte

Du sang de l'ennemy, et tant qu'il a vescu
De l'ennemy plus fort ne fut onques vaincu,
Il est vaincu par mort. ô mort trop rigoureuse
Que tu es sur le bien des hommes enuieuse!
O que tu as grand dueil quand tu vois quelqu'vn tel
Qu'en despit de ton dart il se rend immortel!
Creue, creue d'enuie, enrage, mort cruelle,
En despit de ton dart sa vie est immortelle.
Ceux qui viuent encor, ceux qui apres naistront,
En despit de ton dart, Dampierre cognoistront.
Ils liront sa vertu, ils liront sa vaillance
Dans maints liures escris des histoires de France.
Ils y liront comment d'vn indomtable cœur
Sur maint fort Espagnol il s'est montré vainqueur,
Et comme il terrassa de proesse hardie
Maint vaillant Millannois dedans la Lombardie;
Comme il a maintes fois esté victorieux
Contre le braue essort de l'Anglois furieux;
Comme il a maintes fois par le fer de sa lance
Du Bourguignon mutin domté l'outrecuidance.
Malgré toy, dure mort, ces choses on lira;
Dampierre, malgré toy, d'exemple seruira
A ceux qui nous suiuront, et maint braue courage,
Pour estre tel que luy, brauera d'auantage.
Ainsi celuy qui vif valut tant aux François,
Encores estant mort leur vaudra maintes fois.
Creue, creue d'enuie, enrage, mort cruelle,

En despit de ton dart sa vie est immortelle.
Sa vie sera sceüe en despit de ton dart,
Et d'où le Soleil couche, et d'où le Soleil part.
Les fors naissent des fors, le craintif du craintif,
Le lion du lion, le cerf du cerf fuitif,
De bon arbre bon fruict, bon vin de bonne vigne,
Et vertueux enfans de vertueuse ligne.
Cela s'est aueré en ce Dampierre icy
Qui, vaillant, a laissé deux vaillans filz aussi.
Helas ! non pas laissé, car le guerrier outrage
Les a rauis tous deux au Printemps de leur aage,
Et le pere dolant, sur la fin de ses ans,
A senti le deffaut de ses cheris enfans.
Luy qui se confioit que leur ferme ieunesse
Seroit vn seur appui de sa foible vieillesse,
Helas ! le bon vieillard, au lieu d'auoir confort
De ses cheris enfans, il en a veu la mort.
Contre l'ordre commun de la loi de nature,
Le pere à ses enfans a donné sepulture.
Non a, car ils sont morts plus honorablement,
Mourans en combatant pour leur Roy brauement,
Que si morts dans le lit, au chasteau de Dampierre,
Leurs corps fussent enclos soubs vne riche pierre.
Ils ont eu plus de loz mourans ieunes, hardis,
Qu'ils n'eussent eu viuans de cœurs abastardis.
Ils n'ont gueres vescu, si aux ans l'on regarde,
Ils ont vescu long temps, qui aux faicts prendra garde.

Resioui-toy, Dampierre, oublie ta douleur,
Tes filz mourans ont creu ton renom et le leur.
Il nous faut tous mourir, la mort est chose seure,
Tout ce qui vit au monde il faut qu'au monde il meure.
Soubs le Ciel il n'y a rien qui soit si constant,
Qu'apres auoir duré, la mort n'aille abatant :
Tout y est inconstant, tout y est incertain,
La mort courbe sous soy tout ce qui est mondain.
Le corps n'a point de vie ; en viuant il perit :
Ce n'est rien que du corps, nous viuons de l'esprit.
Le seul bien de l'esprit de la mort nous deliure,
Le seul bien de l'esprit, estans morts, nous faict viure ;
Mesme la mort prendra le Ciel, la terre et l'onde.
Et puis, que l'on se fie aux fermetés du monde !
Au monde n'y a rien que la mort ne ruïne,
Fors l'esprit vertueux, qui sur la mort domine.
Le seul esprit, sans plus, compain de la vertu,
Par l'effort de la mort ne fut oncq' abatu.
Dampierre n'est point mort, et la Parque cruelle
A seulement raui ce qui estoit à elle.
Son corps estoit mortel, son corps est mort aussi,
Mais l'esprit est viuant mieux qu'il n'estoit icy :
Ses faicts et sa vertu, en despit de l'enuie,
Du temps et de la mort, à iamais auront vie.



SVR LA MORT DV FILZ

DE P. CHESNAI, BANQVIER

A POITIERS.

Est-ce doncques le grand aise
Attandu si longuement?
Ha! mignon, que ie te baise
Auant ton departement.
Es-tu doncq' venu, amy,
Pour ne nous voir qu'à demy?
Es-tu doncq' venu en vain
Pour t'en aller si soudain?
Pauuret, ta venue assemble
La ioye et le dueil ensemble.
Ha! pauuret, ta fresle vie
Est bien tost de mort suiuie.
Et quoy! mignon, as-tu veu
Quelque cas qui t'ayt despleu?
Le bers où deuois gesir
N'estoit-il à ton plaisir?

N'auoit-on choisi nourrice
Qui te fut assez propice?
As-tu à ton arriuée
Quelque autre chose trouuée
Qui fut contre ton vouloir?
As-tu apperceu douloir
Quelqu'vn, de te voir marri?
Ton pere t'a-il pas ri?
Ta mere est-elle faschée?
Quoy, mignon, desiroit-elle
Acoucher d'vne femelle?
Dy-le moy, dy, mon amy,
Quel destin ton ennemy
T'auoit, auant qu'estre né,
Telle mort predestiné?
Dy-moy la Parque cruelle
Qui te mit dans la nasselle
Du naucher qui tous nous passe
Sans faire à personne grace?
Dy-moy, mon mignon, dy-moy
Quelle rigoureuse loy,
Auant sucer le teton,
Te fit aller voir Pluton?
Encore, amy, si ta vie
N'eust esté si tost rauie,
S'il t'eust esté permis croistre
Iusques à pouuoir cognoistre

Combien pour te receuoir
Chascun faisoit de deuoir,
Et quels parrains apparens
T'auoient esleus tes parens!
Vrayment ceste briefue attante
Eust faict ta mere contente;
Vrayment, mignon, ta venue
Eust esté plus cher tenue.
Mais quoy! tu nous ostes tout,
Tu vis et meurs en vn coup.
Tu meurs, amy, presqu'auant
Que tu aye esté viuant.
I'auois proieté d'eslire
Les meilleurs ners de ma lire
Pour chanter parmy la France
Le bonheur de ta naissance.
Desia le Dieu Cinthien
T'auoit retenu pour sien,
Et ia desia les neuf Sœurs
Te promettoient leurs douceurs.
Las! les faueurs Cinthienes
Et les sœurs Aonienes
Ne peuuent retarder l'heure
Où il faut que chascun meure.
Il nous faut par le destin
Prendre vie et prendre fin,
Et nul ne peut d'vn seul pas

Tarder l'heure du trespas.
Ha! mignon, quand ta paupiere
Ouuris pour voir la lumiere,
Tu cogneus bien que ce monde
Sur vn incertain se fonde;
Tu cogneus bien, mon amy,
Que les hommes sont parmy
Le fiel fardé de douceur,
Et qu'ils n'ont rien qui soit seur.
Lors, amy, tu eus enuie
D'eslire vne meilleur' vie;
Lors tu nous laissas pour suiure
Celuy qui mieux te faict viure.
Va doncq', amy, va doncq' voir
Des heureux le beau manoir,
Où marrisson et desir
Ne troubleront ton plaisir.
Va doncq', ame bien-heureuse
De n'auoir ton vueil reglé
A la pompe perilleuse
Du monde tant aueuglé.



EPITAPHE

D'ANNE DE POVLIGNAC

CONTESSE

DE SANCERRE ET DE LA ROCHE-FOCAVD.

Anne de Poulignac, iadis deux fois Contesse,
Et plus de mille fois en vertus grand' Princesse,
Gist dessoubs ce tombeau ; non pas elle, mais bien
Vn corps de rien venu, qui retourne à son rien :
Vn corps qui, sçachant bien que de mort venoit vie,
Viuant vouloit mourir, ayant de viure enuie.
L'ame est au Ciel, le nom est partout espandu,
Soubs ce marbre, sans plus, le corps est estandu.



ORAISON

POVR AVOIR SANTÉ.

Dieu, vray Dieu, Dieu, Seigneur de nous pauures humains,
Dieu qui nous baillas estre, et nous fis de tes mains,
Dieu, Dieu qui es seul Dieu, Dieu de qui la facture
C'est la terre et le ciel, c'est toute creature,
C'est tout, tout ce qui est, et tout ce qui sera,
Lors qu'il faudra qu'il soit, lors ta main le fera.
Dieu, qui de tous nos faicts comme il te plaist disposes,
Dieu, qui d'vn seul clin d'œil peux faire toutes choses,
Dieu, sans qui ny le ciel, ny l'homme terrien,
N'icy-bas, ne là haut, n'ont puissance de rien,
Dieu que seul Dieu ie tien, Dieu en qui seul i'espere,
Dieu que ie recognoy pour mon Seigneur et pere,
Dieu mon Roy, Dieu mon tout, Dieu en qui i'ay ma foy,
Dieu en qui ie m'atten, Dieu en qui seul ie croy.
Las! mon Dieu! si tu vois qu'en toy seul ie me fie,
Guery-moy, ô Seigneur, de ceste maladie.
S'il est ainsi, mon Dieu, que ie n'aye attenté
Autre moyen que toy pour r'auoir ma santé,

Si ie n'ay point forgé dedans ma fantasie
Mille Dieux abuseurs que faint la Poësie,
Si d'autre que de toy ie n'ay cherché secours,
Si seulement à toy i'ay tousiours eu recours,
Guery-moy, ô Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.

Lors, mon Dieu, s'il te plaist me remettre en santé,
Le bien que m'auras faict sera par moy chanté;
Lors, ayant dans le cœur empreinte la memoire
Du bien qu'auroy receu, i'exalteroy ta gloire,
Et, partout où i'iroy, ie diroy que c'est toy
Qui seul m'as deliuré de la peine où i'estoy.
Ie diroy que iamais ta grand' bonté n'oublie
Celuy qui de bon cœur au besoin te supplye;
Et, Seigneur, s'il te plaist m'en donner le pouuoir,
Ie feroy par mes vers ta grand' bonté sçauoir.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.

Alors, te rendant grace, ô grand Dieu, Dieu des Dieux,
Au Ciel i'eleueroy et les mains et les yeux;
I'iroy au temple sainct raconter la maniere
Comme tu m'as guery, exaussant ma priere.
Lors, mon Dieu, tu seras de maint et maint loué;
Lors, pour Dieu tout-puissant tu seras auoué;
Lors, ton peuple assemblé en ton sainct tabernacle

Chantera d'vn accord l'honneur de ce miracle :
Et moy, qui seroy là esleu tout au milieu,
Ie leur diroy que vaut d'auoir espoir en Dieu ;
Puis, ployant les genoux soubs ta puissance vnique,
Deuots, nous chanterons en ton nom maint cantique.
Ainsi, ô bon Seigneur, pour n'auoir guery qu'vn,
Tu seras honoré de la voix d'vn chascun.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.

D'encens, ne de parfums, ne d'esclatante voix,
Ie n'adoreroy pas les faux Dieux faicts de bois ;
Ie n'abesseroy pas mon chef deuant leurs faces,
Ce ne sera pas là que i'iroy rendre graces.
(Ah ! ie faillirois bien, faisant contre ma foy,
Veu que tu es seul Dieu, et qu'en toy seul ie croy.)
Helas ! Seigneur, ie sçay que point tu ne demandes,
Et que tu n'as besoin de nos richesses grandes :
Doncq' ie n'egorgeroy ne toreaux, ne moutons,
Pour te sacrifier ; tu n'aymes pas tels dons.
Mais tu aymes, Seigneur, que l'homme fuyant vice
D'vn cœur humilié te face sacrifice ;
Tu es ialoux de nous, tu veux que l'affligé
N'aye recours qu'à toy, pour estre solagé.
Or, mettant doncq' en toy toute mon esperance,
I'addresseroy mes vœux à ta saincte puissance.
Tu seras doncq' de moy, d'vn cœur humilié,

Au milieu des ennuys maintes fois supplyé.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.

Las ! Seigneur, ie sçay bien que tu m'aymes, d'autant
Que, m'enuoyant ce mal, tu vas ma chair domtant,
Et que l'affliction, en ce monde où nous sommes,
Est vn tesmoin fort seur que tu aymes les hommes.
Ie le sçay bien, Seigneur, mais quoy ? ma pauure chair
Impatiente au mal ne faict que se fascher,
Et rebelle à ton vueil, pour le mal qu'elle endure,
Contrariant l'esprit, tousiours elle murmure.
L'esprit tient assez bon, mais, helas ! Dieu tres haut,
Helas ! il me faudra, si ta main luy defaut :
Il veut ce que tu veux, mais le mal qui le presse
Et contraint iour et nuit de t'inuoquer sans cesse,
Le contraint de crier : ô Dieu plein de bonté,
Oste-le de ce corps , ou luy donne santé.
Guery-moi doncq', Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.

Et, si tu me gueris, ie pourroy dire alors
Que ie suis bien guery et dedans et dehors.
Si vne fois ton œil veut m'œillader de grace,
Si vne fois vers moy tu retournes ta face,
Ie me pourroy vanter que tu m'as despesché
Le corps de maladie, et l'ame de peché,

Car tes dons sont parfaicts, car ta grace est parfaicte,
Car oncq' chose de toy ne fut à demy faicte.
Comme tu es entier et parfaict, tout ainsi
Tout ce qui de toy vient il est parfaict aussi.
Ie le croy fermement, fermement ie me fie
Que tu me peux guerir de toute maladie.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.

Fort grande est mon offence, et ie le cognoy bien;
Mais au pris de ta grace, hé! Seigneur, ce n'est rien.
Si tu veux balancer mes maux auecq' ta grace,
Ie ne fay point de mal, quelque mal que ie face.
Mon mal se peut nombrer, mes pechés sont contés,
Et qui sceut oncq' combien en toy a de bontés ?
Et encore, Seigneur, plus grande est mon offence,
Plus, en me pardonnant, tu monstres ta puissance.
Qui pardonne cent maux, n'a-il pas plus d'honneur
Que n'a celuy qui est d'vn seul mal pardonneur ?
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton Ciel m'enuoye
Le iour tant desiré, que sain ie me reuoye.



A. G. BOVCHET,

A SON DEPART DE POITIERS,

DISANT A DIEV,

OVCHET, *que n'est-il permis*
Que l'homme auecq' ses amis
A iamais demeure?
Que n'a l'homme tant de bien
Qu'avecq' ceux qu'il ayme bien
Il viue et il meure?

Que n'est-il permis, bon Dieu,
Que l'homme content d'vn lieu,
En vn seul lieu viue,
Sans qu'enchanté d'vn desir,
Desir bourreau du plaisir,
Diuers lieux il suiue?

Bon Dieu, que les hommes ont
De peines en ce qu'ils font!
Bon Dieu, que leur vie
Est de mille et mille maux,
De mille ennuys et trauaux
A l'enuy suiuie!

O combien i'estime l'heur
Du basanné laboureur,
Content de sa terre,
Lequel met à nonchaloir
Les grans biens, le grand sçauoir,
La court, et la guerre!

Mais nous qui pretendons mieux,
Il nous faut en diuers lieux
Diuersement viure:
Il nous faut mettre au danger,
Il nous faut l'amy changer
Pour l'estranger suiure.

Tant qu'à grand' peine à demy
Auons-nous à vn amy
Amitié monstrée,
Qu'il le faut soudain laisser,
Pour s'en aller tracasser
En autre contrée.

Les hommes vont et reuont,
Les hommes gueres ne font
En vn lieu demeure ;
Et i'estime que ce soit
Pourquoy gueres on ne voit
Vne amitié seure.

Paris a nos ieunes ans ;
Puis, quand nous sommes plus grans,
On nous achemine
De Paris en autre endroit,
Pour la guerre, pour le droit,
Pour la medecine.

Dieu ainsi l'a ordonné,
Qui ne nous a pas donné
La vertu sans peine :
Tel est le chemin estroit,
Qui par maint fascheux destroit
A la vertu mene.

Or doncq' puis qu'il plaist aux Dieux
Que les hommes en maints lieux
Facent maints voyages,
Auant partir de ce lieu,
A toy ie veux dire à Dieu,
Et maints personnages.

Ie te dis doncques à Dieu,
Mon cher BOVCHET, *qu'en ce lieu,*
Contraint, i'abandonne :
Et de mon BOVCHET *aussi*
A Dieu le diuin soucy,
Ange, sa mignonne.

A Dieu celle qui sçait bien
Que ie suis plus tien que mien,
Tellement ie t'ayme :
A Dieu mon total desir,
A Dieu mon total plaisir,
A Dieu mon cœur mesme.

Ie veux icy faire vœu,
Te iurant par le sainct feu
De la Paphiene,
Que, tant que seroy viuant,
Ie ne seroy poursuiuant
Amour que la tienne.

Ie iure par le lien
De l'enfant Idalien,
Par ses traits ie iure,
Quiconques te fera tort,
D'employer tout mon effort
Pour vanger l'iniure.

Ie iure, par les douceurs
De Phebus et des neuf Sœurs,
Que iamais la France
Ne lira vn vers de moy
Qui ne tesmoigne ma foy
Et ton excellance.

A Dieu celle qui ne veux,
De peur d'vn mari fascheux,
Estre icy nommée :
A tort il te tient rigueur,
Car tu aymes trop l'honneur
Pour estre blasmée.

A Dieu l'vne et l'autre aussi :
L'vne qui es en soucy
Pour la longue absence,
L'autre de qui la palleur
Blasme ton frere et ta sœur
De leur negligence.

A Dieu, BAÏF *bien-disant,*
A Dieu son soucy plaisant,
Docte enamourée ;
A Dieu gentil TAHVREAV,
Le premier honneur Manceau,
A Dieu l'Admirée.

Entre mes plus grans amis
Tu seras le premier mis,
Sçauant BORDERIE.
Pourquoy ne te hastes-tu,
MARTIN, *duquel la vertu*
Doit estre cherie?

Quoy! ROSCAMVER, *veux-tu pas*
Me tendre icy tes deux bras?
Vien, amy LA SALE,
Vien, amy, ie te promets
Qu'entre tous mes mieux aymés
Aucun ne t'esgale.

BOICEAVX, *mes amis meilleurs,*
Mon MAISONNIER, *des neuf Sœurs*
L'attante non vaine,
REILLERAN *plein de sçauoir,*
Sus, qu'on monstre le deuoir
D'vne amour certaine.

Damoyselles, A Dieu donc,
A Dieu les Dames qui onc
N'aymerent le change:
Vous eussiez en mon à Dieu
Chascune trouué son lieu,
Mais vne me range.



A. P. DE FRANCHEVILLE.

Tandis que dure la ieunesse,
Passons-la parmy les esbas;
Le temps de la courbe vieillesse,
Qui vient, propre n'y sera pas.
Mais par sus tous ieux, nuit et iour,
FRANCHEVILLE, *suiuons l'amour.*
Le ieune homme est bien mal-heureux,
Et la dame bien mal-heureuse,
Qui se passe d'estre amoureux,
Et qui vit sans estre amoureuse.





SONETS.



A P. DE RONSARD,

Prince des Poëtes François.

D'où vient, Ronsard, *que la despite enuie*
N'assaut iamais les hommes ocieux?
Et que la dent des malins enuieux
Contre les bons n'est iamais assouuie?

D'où vient, Ronsard, *que l'homme qui deuie*
De la vertu, n'est iamais odieux?
Et que l'on void les hommes vicieux
Heureusement prosperer en leur vie?

Seroit-ce point que les espris bien néz,
Dedans les Cieux sainctement façonnéz,
Des Cieux aussi attendent leur salaire?

Ou que Iupin mesme veut guerdonner
Les dons heureux qu'il luy a pleu donner?
Ou que le bien au mauuais ne peut plaire?



A O. DE MAGNI

POËTE LIRIQ.

Si tout ainsi, comme ie voudroy bien,
A ce sonet ie pouuoy donner grace,
Le plus parfaict que Ronsard mesme face
Seroit contraint quitter la place au mien.

O que ie n'ay le luth Aonien,
Qui de Iupin rasserene la face,
Ou celuy-là que les rochers de Thrace
Suiuoient rauis du son musicien!

Ie chanteroy non Iupin, ny son foudre,
Ny Mars couuert de sueur et de poudre,
Ny le combat des Dieux et des Geans;

Mais l'honneur sainct que ta Castianire
Reçoit des vers entonnéz sur ta lire,
Vers qui tousiours viuront malgré les ans.



D'VN POVRTRAIT VOILÉ

DE L'ADMIRÉE.

Les Dieux voulans monstrer le plus de leur auoir,
Prodiguans icy bas leur plus grande richesse,
Comblerent de leur mieux l'Admirée Princesse,
Princesse qui pouuoit le Ciel mesme esmouuoir :

Aussi les Dieux, atteins de l'amoureux pouuoir,
Ia-ia la sentoient d'eux douce-fiere maistresse,
Quand d'vn voile ialoux voilerent la Deesse,
Pour oster aux humains le moyen de la voir.

Mais Phebus, qui d'en haut les faicts des hommes guete,
Voyant, comme il voit tout, Tahureau, son Poëte,
Qui l'honneur Cinthien doctement escriuoit,

Afin que seul il vit d'Admirée la face,
Pour guerdon de ses vers, lui a faict ceste grace,
De luy faire vn present de son œil qui tout voit.



A C. C.

Mais qui vous meut, ô ma douce guerriere,
D'vser vers moy d'vne telle rigueur,
Veu que par vous, ou ie vi ou ie meur,
Veu qu'en amour vous estes ma premiere?

Si i'ayme moins de ce iour la lumiere
Que vos deux yeux, doux meurtriers de mon cœur,
Si de vous seule atten tout mon bonheur,
Mais qui vous meut d'estre contre moy fiere?

Voyez mon cœur, Dame, voyez ma foy,
Et si trouuez qu'il y ayt fainte en moy,
Mettez et moy et mes plains en arriere.

Mais si trouuez que i'ayme entierement,
Guerissez-moy de l'amoureux tourment,
Vous accordant à mon humble priere.



A M. A. DE MVRET,

DES TROIS PREMIERS POËTES DE FRANCE,

ET DE LVY.



ASSANDRE vit, et viura par les vers
*De son Ronsard : par du Belay l'*OLIVE
Apres sa mort encore sera viue,
Et son renom semé par l'vniuers.

Les mots mignars, les baiserets diuers,
Diuersement par MELINE BAÏVE
Pris et donnés, auront grace naifue,
Tant que serons du Ciel vouté couuers.

Malgré le temps, malgré despite enuie,
Ta MARGVERITE, *ô* MVRET, *aura vie,*
Et de bien pres ces trois autres suiura.

Et que sçait-on, si, comme la plus dine,
Plus que CASSANDRE, *et* OLIVE, *et* MELINE,
Ta MARGVERITE *heureusement viura ?*



CONTRE VN INIVRIEVX

POËTASTRE.

Ciclopes courageux, horriblez vostre ouurage,
Esbranlez viuement vos bras laborieux,
Et, sur l'enclume dur, à l'œuure curieux,
Martelez obstinés vn rougissant orage.

Et toy, Dieu foudroyant, arme tes mains de rage,
Darde ce foudre ardant sur cest iniurieux,
Monstre-toy maintenant, ô Dieu, plus furieux
Que tu n'estois vangeant des Terre-nés l'outrage.

Et vous, gentiles sœurs, qui Parnasse habitez,
Vous et vostre Apollon contre luy irritez,
Irritez vos esleus à si iuste vangeance.

Sus, Poëtes François, sus doncq' à ce butin,
Aigrissez vos escris, accablez ce matin,
Banissant par vos vers l'enuieuse ignorance.



A C. C.

Tu me fuis doncq' ? doncq' tu ne m'aymes pas,
Cruelle ? doncq' mon amour tu repousses ?
Doncq' plus ie t'ayme et plus tu te courrouces ?
Plus ie te cherche et moins tu en fais cas ?

Bien que pour toy ie courroy au trespas,
Bien que pour toy cent morts me seroient douces,
Ce neantmoins loin de toy tu me pousses,
Et de mon mal tu en prens tes esbas.

O si vn iour Cupidon de sa flamme,
Pour mon amour, vouloit brusler ton ame,
Comme mon cœur pour toy est enflammé !

Alors, faignant ne t'aymer point, mauuaise,
Ie te feroy sentir le grand mal-aise
Que l'on reçoit, aymant sans estre aymé.



AVX MVSES.

A Dieu vous dy, Muses Aonienes,
Vos musemens m'ont par trop arresté.
Vos beaux guerdons, sont-ce pas pauureté,
Langueur, soucy, ennuys, trauaux et peines?

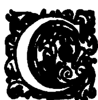
Et puis vantez vos eaux Pegasienes!
Puis promettez vne immortalité!
A Dieu, à Dieu: ie n'ay que trop esté
Repeu du vent de vos promesses vaines.

Las! qu'ay-ie dit? ô Muses! reuenez,
Et auecq' moy, s'il vous plaist, vous tenez,
Car desormais vous seules ie veux suiure:

Sçachant tres-bien qu'au monde tout perit,
Fors seulement les seuls biens de l'esprit,
Qui l'homme mort apres la mort faict viure.



A C. C.



'est toy à qui ie veux dedier mon amour,
A toy seule ie veux par mes escris complaire :
Tous les vers que i'ay faicts, et ceux que ie puis faire,
En ton seul nom ie veux leur faire voir le iour,

Retraint par le lien, qui de maint et maint tour
Ioint mon cœur à ton cœur. Il ne me chaut de plaire
Ny aux Ducs, ny aux Roys; il me suffit ne taire
En combien de façons ie souffre sans seiour.

Cassandre par Ronsard est rendue immortelle,
Oliue par Belay à iamais sera belle,
Tu auras par mes vers vn eternel renom :

Ta face dans mon cœur sera tousiours empraintе,
En mes vers on lira l'effet d'vne amour saincte,
Les vers seront fondés sur l'appuy de ton nom.



A. R. MAISONNIER.

Mon MAISONNIER, *il faut que l'homme meure,*
Fut-il sçauant autant comme Platon,
Et fut-il sage autant comme Caton ;
Rien ne luy sert pour retarder son heure.

Mais s'il aduient qu'apres la mort demeure
Quelque tesmoin de son noble renom,
I'entens vn œuure eternisant son nom,
Bien peu luy nuit de la mort la blessure.

Puis doncq', amy, que le gentil sçauoir,
Qui va ornant ta ieunesse, a pouuoir
De te donner tel bien, si tu en vses,

Croy mon conseil, retire-toy bien loin
Du populace, et d'vn eternel soin
Consacre-toy desormais aux neuf Muses.



A IAQ. TAHVREAV.



eluy qui as ta Cassandre chanté,
Renouuelant la harpe Thraciene,
Celuy qui as l'arbre Paladiene
Aux bors de Loire heureusement vanté,

Celuy qui as par le monde esuanté,
Mieux que ne fit la docte Lesbiene,
Les doux plaisirs desquels la Paphiene
Comble le cœur d'vn amant contanté :

Comme il nous faut confesser que vous estes,
Par dessus tous, trois excellans Poëtes,
Et en amours tous trois assez heureux,

Aussi faut-il que nul de vous ne cele
Que TAHVREAV *merite qu'on l'appelle*
Autant bon Poëte, et meilleur amoureux.



SONET

PERDV A LA RAFLE

CONTRE I. A. DE BAÏF.

Puis que le dé t'a faict mon crediteur,
Voicy de quoy enuers toy ie m'aquite :
O ! que ne suis-ie en mesme façon quite
Enuers chascun de qui ie suis deteur !

Ha ! mon BAÏF, *les Poëtes n'ont plus d'heur,*
Les vers n'ont plus faueur que bien petite,
Ce siecle d'or n'a esgard au merite
Des bons espris, le seul or a faueur.

Cessera doncq' nostre noble entreprise ?
Si nous n'auons qui nos vers fauorise,
Cessera doncq' le doux de nostre voix ?

Non, mon BAÏF, *poursuiuons nostre affaire ;*
Si nous pouuons à nos amies plaire,
Ce sera plus que de complaire aux Rois.

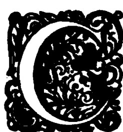




AMOVRETE.



A C. C.



Ce-pendant que la tristesse
Ronge mes espris sans cesse,
Et que dedans et dehors
La fieure ronge mon corps,
Et qu'vn ne sçay quel grand' barbe
M'ordonne mainte rubarbe,
Et que, loin de tout plaisir,
Loin de toy me faut gesir
(Chose qui plus me tourmente
Que quelque mal que ie sente),
Et que la longue douleur
M'a faict changer de couleur,
Et que ma face dorée
Est toute decolorée,
Et que l'ennuy où ie suis

M'attire dix mille ennuys,
Et que fais-tu, ma chere ame?
Mon œillet, mon lis, mon basme,
Mon cœur, mon bien, mon desir,
Mon tout, mon heur, mon plaisir,
Mon ris, ma santé, ma vie,
Mon but, mon souhait, m'amye,
Pendant que ie suis icy,
Et que fais-tu, mon soucy?
Pendant que la fascherie
Mon foible esprit seigneurie,
Et tirannise mon cœur,
Et que fais-tu ma douceur?
Pendant que ma fieure augmente,
Et que la douleur tourmente
Mon pauure corps, nuit et iour,
Et que fais-tu, mon amour?
Pendant qu'vne ardante flamme
Me cuit iusqu'au fond de l'ame,
Bruslant ma chair et mes os,
Et que fais-tu, mon repos?
Pendant que la mort cruelle
Me veut mettre en la nasselle
Qui passe au profond manoir,
Et que fais-tu, mon espoir?
Quand tu oys quelques fois dire
Combien est grand mon martire,

Au moins pour l'amour de moy
En as-tu pas quelque esmoy?
As-tu pas peur que ie meure,
Quand le messager t'asseure
En tel poinct laissé m'auoir
Qu'il n'attend plus me reuoir?
Quoy! le recit de la dure
Dure douleur que i'endure,
Et le seur, trop seur rapport
De ma presque seure mort,
Et l'amour que ie te porte,
Plus que nulle autre amour forte,
Et mille vers de haut pris
Que i'ay pour toy entrepris,
Cela n'esmeut-il quelque heure
Ton cœur, tant que l'œil en pleure?
Si faict vrayment, et ie croy
Qu'encor te souuient de moy;
Vrayment, si ie ne m'abuse,
Il te souuient de PERVSE,
Et tu souhaites d'auoir
Le moyen de le reuoir.
O! que tu t'es souhaitée
Pres de moy mainte nuitée!
O! que tu vois maintes nuis
En songeant tous mes ennuys!
Souuent tu me vois par songe,

Lors que plus mon mal me ronge,
Tu me vois dans vn hostel
Plein de presage mortel,
Immobil' comme vne souche,
Languissant dedans ma couche.
Tu oys mes tristes sanglots;
Tu vois mes yeux demy-clos,
Plus enfoncés dans ma teste
Que ceux d'vne vieille beste;
Tu vois ma belle couleur
Contr' eschangée en palleur;
Tu vois ma langue alterée,
Seche et à demy tirée,
Tesmoigner la grand' chaleur
Qui me brusle dans le cœur;
Tu vois bien comme à grand' peine
Ie puis auoir mon aleine,
Tant la fieure qui me cuit
En bas estat m'a reduit;
Tu ne vois en mon visage
Rien plus qu'vne morte image;
Tu ne vois autour de moy
Rien plus qu'vn mortel esmoy;
Tu vois ma dolente mere
Pleurer de douleur amere;
Tu vois mes fidelles sœurs
Toutes baignantes en pleurs,

Dont l'vne blessée en l'ame
Au pied de mon lit se pasme;
Et tu vois mon pere aussi,
Qui plein d'extresme soucy
Se destourne de la voïe,
Que pleurer on ne le voye;
Tu vois l'esprit qui me faut;
Tu vois la mort qui m'assaut;
Tu me vois, mon esperance,
Ayant perdu cognoissance
Des autres, mais à ta voix,
Tu vois que ie te cognois;
Tu vois bien que ie besgaye
Quand parler à toy i'essaye,
Et que ma langue ne peut
Te dire ce qu'elle veut.
Tu mets ta main dans la mienne,
Qui, voulant serrer la tienne,
Ne la peut serrer plus fort
Que feroit la main d'vn mort.
Ainsi tu me vois par songe
Lors que plus mon mal me ronge;
Ainsi tu vois maintes nuis,
En songeant, tous mes ennuys.
Puis, en sursaut esueillée,
De larmes toute mouillée,
Piteusement vers les Cieux

Tu tens les mains et les yeux.
Lors tu fais mainte requeste,
Pour acoiser la tempeste
Qui veut mon foible basteau
Engoufrer au fond de l'eau ;
Lors tu pries que ton songe
Soit conuerty en mensonge,
Et lors, comblée d'esmoy,
Tu dis tels propos de moy :
Ha! PERVSE, *c'est dommage*
Qu'auant le tiers de ton aage
Le cruel destin des Cieux
Te vueille siller les yeux!
Et vrayment les Muses mesmes,
Les Muses que tant tu aymes,
Et Apollon œil-ardant,
Y perdront, en te perdant.
Et moy, pauure mal-heureuse
(Dis-tu lors toute pleureuse),
Ie perdroy par ton trespas
Plus que ie ne feroy pas
Si le trait de la mort blesme
Me venoit perdre moy-mesme.
Ie veux, ie veux, mon soucy,
Si tu meurs, mourir aussi.
Ha! PERVSE, *si ta vie*
Nous est vne fois rauie,

Doresnauant sans danger
Le blasonneur mensonger,
Deshonorant mainte femme,
Laschera son vers infame,
Ne craignant plus que le tien,
Le tien meilleur que le sien,
Le tien qui oncq' n'ayma blasmes,
Le tien reuangeur des dames,
Descouure à tout l'vniuers
La faussetè de son vers.
Ah, pauure abusé PERVSE !
Ah, bon Dieu, que ie m'abuse !
Pendant que i'escris cecy,
Plein d'vn amoureux soucy,
Que sçay-ie si ma maistresse
A quelque autre faict caresse ?
Pendant que ie fay ces vers,
Que sçay-ie si ses yeux vers
Mille traits amoureux dardent
Dans les yeux qui la regardent ?
Que sçay-ie si elle a faict
Quelque amy qui mieux luy plaist ,
Qui l'entretient, qui la baise,
Qui la baise et la rebaise,
Qui l'œillade, qui luy rit,
Et qui rauit son esprit,
Pendant qu'icy ie me flate,

Et moy-mesme ie me grate,
Me forgeant moy-mesme vn bien
Duquel peut-estre il n'est rien?
Sçay-ie pas bien le courage
Des femmes estre volage?
Sçay-ie pas que le fort vent
N'esbranle pas si souuent
La fueille par luy poussée
Que l'amour faict leur pensée?
Sçay-ie pas bien qu'en amours
Le change leur plaist tousiours,
Et qu'elles taschent de faire
Qu'à plusieurs puissent complaire,
Et du iour au lendemain
Ont nouueaux amans en main?
Qui n'a leu l'amour volage
De la Greque au beau visage?
Qui n'a leu? mais i'ay grand tort;
Mais ie me trompe bien fort.
Bon Dieu! qu'est-ce que ie pense?
O! que grande est mon offence!
Vrayment, mon desir, vrayment
I'ay failly trop lourdement.
Mais quoy, ma chere mignonne,
Veux-tu pas qu'on me pardonne,
Sans prendre esgard à mes dits?
Bien : voilà, ie m'en desdis;

Bien, bien : voilà, ie confesse
Ma langue estre menteresse.
Que veux-tu plus qui soit faict
Pour reparer mon forfaict?
Vrayment, mon cœur, ie m'asseure
Que tu es loyale et seure,
Que tu aymes constamment,
Que tu fuis le changement,
Que ton vertueux courage
N'est inconstant ne volage;
Mais qui ayme de bon cœur
Il a tousiours quelque peur.
Ie sen dans ma fantasie
Ne sçay quelle ialousie,
Qui me faict douter du cas
Duquel ie ne doute pas.
I'ay peur que ta belle face,
I'ay peur que ta saincte grace,
I'ay peur que tes plaisans yeux,
Qui peuuent forcer les Dieux,
Et ta minete riante,
Et ta langue bien-disante,
Ne contraignent maint amant
De te seruir en t'aymant.
Tousiours les Graces, les belles,
Tirent Amour apres elles.
Puis, Amour et grand' Beauté

Viuent en communauté.
Et que sçay-ie si l'absence
Cause point vne oubliance?
Ie crain tout; mais, ô mon cœur,
I'ay encor plus grande peur
De ce mignon qui se vante
Qu'il est toute ton attante,
De ce mignon qui se dit
Auoir vers toy tel credit,
De ce mignon qui se farde,
Et d'vn tel œil se regarde
Que faict l'oiseau glorieux
De l'Emperiere des Cieux.
I'ay veu, i'ay veu maintes mines,
I'ay veu maints amoureux sines,
I'ay veu maints ris gracieux,
Et maint destour de tes yeux,
Tesmoin d'vne amour non fainte;
Et voilà d'où vient ma crainte.
Les Roys et les amoureux
Ne veulent compaignons qu'eux.
Chascun veut l'entiere amye,
Nul n'en veut auoir demye;
Vne amour qui se despart
Iamais de bon cœur ne part.
Soy-moy doncq' entiere amye,
Ne me soy doncq' point demye;

Et moy, ton entier amy,
Ie ne te seroy demy.
Pren mon cœur, ie le te donne :
Mais pren le tout, ma mignonne,
Et me donne ainsi le tien :
Qu'autre que moy n'y ayt rien !





ODE

A F. BOISSOT, SON VOISIN

ET AMY.



Le tout-puissant, quoy qu'il tarde,
Sa peau de cheure regarde,
Et plus y va lentement,
Plus il punit aigrement :
I'en fais ore experience,
Ie sçay à combien de mains
Le Ciel, vangeant nostre offence,
Gette les maux aux humains.

L'onde argentine ne couure
Tant de truites dans ta Touure,
Tant de doux mourans oiseaux
Ne blanchissent sur ses eaux,

Il n'y a dans ta Braconne
Tant de diuers animaux,
Que le Ciel vangeur me donne
A l'enuy de maux sur maux.

L'hyuer si dru ne sacage
Les forests de leur fueillage,
Si dru, en may, les préz vers
Ne sont d'herbes recouuers,
Si dru la gresle n'outrage
Le dos du vieil Apennin,
Que le Ciel enflé de rage
Vomit sur moy son venin.

La fieure plus fort me brusle
Que la chemise d'Hercule,
Et le mont Sicilien
N'eust oncq' feu pareil au mien.
Ah, BOISSOT, *ah, que ie souffre!*
Que ie souffre iours et nuis!
Ie suis plongé dans le goufre
De malheurtés et d'ennuys.

Tousiours l'Aigle rauissante
Promethée ne tourmente:
Le feu qui brusle mes os
Me tourmente sans repos.

Le Ciel contre moy s'obstine,
Des hommes ie n'ay qu'esmoy,
Il semble que la machine
Ayt coniuré contre moy.

Bien que le mal qui me presse
Tourmente mon corps sans cesse,
Si mes espris estoient sains,
On n'orroit pourtant mes plains;
Mais, mon BOISSOT, *vne angoisse,*
Obstinée à me fascher,
Me trouble, me rompt, me froisse
L'esprit, les os et la chair.

Quelque part que ie me tourne,
Tristesse aueсq' moy seiourne:
Tousiours mes tristes espris
Sont d'vne froyeur espris.
Si ie suis en la campaigne,
I'oy vne mortelle voix;
Le mesme son m'accompaigne
Si ie suis dedans les bois.

En quelque lieu que ie soye,
Il n'y entre iamais ioye;
Si ie vois dans un hostel,
C'est vn presage mortel.

Si des hommes ie m'absente,
Cherchant les lieux esloignés,
Par le hibou qui lamente
Mes malheurs sont tesmoignés.

Si pres des fleuues i'arriue,
Soudain l'eau, laissant sa riue,
Et fuyant deuant mon mal,
Se cache dans son canal.
L'oiseau sur la seche espine
Sans dire mot est perché,
Et le lieu où ie chemine
Seche comme il est touché.

Si quelque amy, d'auanture,
Plein de pitié, s'auanture
De me venir conforter,
Il sent ses sens transporter
Par vne tristesse extresme :
Il sent vn ennuy, vn soin,
Et le pauuret a luy-mesme
De bon confort grand besoin.

Brief, ie ne suis que tristesse,
Qu'ennuy, qu'esmoy, que destresse,
Et en tout moy n'y a point
D'esioüissance vn seul poinct.

Encor le mal que i'endure,
Me traittant à la rigueur,
Croist tousiours, et plus il dure
Plus il aquiert de vigueur.

Quand les estoiles font place
Au clair soleil qui les chasse,
Mon mal auecque le iour
Recommence encor son tour.
Tant plus le soleil s'esleue,
Tant plus ses traits sont ardans,
Tant plus le mal qui me greue
Me cuit dehors et dedans.

Au soir, quand Phebus rebaigne
Son char dans la mer d'Espaigne,
Embrunissant le beau iour,
Il dort dans son vieil seiour :
Mon mal durant la nuit brune
Obstiné me poingt tousiours,
Et encore auecq' la lune
Il recommence son cours.

En ce monde n'y a chose
Qui quelque fois ne repose :
Le iour vient apres la nuit,
Le serain l'orage suit ;

Mais le mal qui me trançonne,
Mais le brasier qui me cuit,
Iamais repos ne me donne,
Mais de pis en pis me nuit.

Or doncq' puis que la Fortune
De plus en plus m'importune,
Puis que ie suis odieux
Et aux hommes et aux Dieux,
En quelque lieu solitaire,
Plaisant à mon desplaisir,
Loin fuyant du populaire,
Ie veux vn Antre choisir.

Ie veux que dedans cest Antre
Iamais le clair Phebus n'entre,
Et que la sœur de ce Dieu
N'entre iamais en ce lieu;
Afin que l'obscur asseure
Le desespoir qui me nuit,
Ie veux que dans ma demeure
Soit vne eternelle nuit.

Mon Antre sera semblable
A la cauerne effroyable
Où sa queüe horrible estent
Echidne demy serpent,

Ou à celle qui enserre
Les Titans audacieux,
Autant bas dessoubs la terre
Que la terre est soubs les Cieux.

Mon Antre ainsi soubs la terre
Sera tout cerné de pierre,
Telles que les pierres sont
Que Niobe et Cerés font.
Pour baigner ma fascherie,
Deux ruisseaux il y aura,
L'vn le ruisseau d'Ægerie,
De Biblis l'autre sera.

Ie veux qu'en l'Antre on ne voye
Signe de paix ny de ioye,
Et que sus l'Antre et auprés
N'y ayt arbre que ciprés;
Que la contrée soit pleine
D'ennuys, de morts, de tombeaux,
Et qu'aucun oiseau n'y vienne
Que hiboux et que corbeaux.

Ie veux qu'en l'Antre se face
Vne semblable creuace
A celle où Curce Romain
Contre soy fut inhumain.

Mille pestes, mille rages,
Mille infernaux feux ardans,
Mille malheurs, mille outrages,
Seront enclos là dedans.

D'vne furieuse alleure,
D'vn desespoir asseuré,
Ie m'eslanceroy mainte heure
Dans ce trou desesperé.
La creuace, refusante
L'horrible horreur de mon corps,
De son aleine puante
Me repoussera dehors.

Pour estaindre vn peu la flamme
Qui me brusle iusqu'à l'ame,
Ie veux auoir vn estang,
Non pas d'eau, mais plein de sang,
Duquel la source bouillante,
Quand ie chercheroy confort,
D'vne flamme plus bruslante
Me rebruslera plus fort.

Quand ceste chaleur ardante
Sera plus fort violante,
I'iroy nu dans cest estang
Baigner l'ardeur de mon flanc :

Maints grifons à ma venue
Roderont là sans repos,
Et, fondans sur ma chair nue,
La perceront iusque aux os.

Puis, sanglanté dos et ventre,
Ie rentreroy dans mon Antre,
Et là mon corps secheroy
D'vn grand feu que ie feroy ;
Ainsi que le sang de Nesse
Brusloit qui l'auoit touché,
Ainsi bruslera sans cesse
Ce sang du feu approché.

Dans mon Antre solitaire
Ie veux qu'aucun feu n'esclaire ;
Iamais le feu n'y luira.
Tant plus la flamme alumée
Bruslera dans mon manoir,
Plus y aura de fumée,
Et plus il y fera noir.

Et, afin que ie tresbuche
Dans mon Antre ainsi obscur,
Il y aura mainte buche,
Maint estoc, maint caillou dur.
Souuent ma teste outragée

De son sang tainte sera,
Soubs la voute my-mangée
D'où maint roc se froissera.

La voute sera relante
D'vne liqueur fort puante,
Et trassée d'vn amas
De mille escumeux limas :
Dans le roc n'y aura fante
Où le crapaut n'ayt son nic,
Où la couleuure siflante,
Où la vipere, où l'aspic,

. . . .

(Icy prit fin son estre et son Antre non acheuéz.)



LE TOMBEAV

DE

I. BASTIER DE LA PERVSE



Tombier, tu penses doncq', remerchant ceste pierre,
Grauer tout vn PERVSE *auecque ton ciseau ?*
Dy-moy, comment l'auroit vn si petit tombeau ?
Tout vn PERVSE *auoir ne peut toute la terre.*

Rogier MAISONNIER, Poiteuin.



EPITAPHE DE I. DE LA PERVSE

PAR P. DE RONSARD

VANDOMOIS.



Las! tu dois à ce coup, chetiue Tragedie,
Laisser tes graues ieux,
Laisser ta scene vuide, et contre toy hardie
Te tordre les cheueux :
Et de la mesme voix dont tu aigris les Princes
Tombéz en desconfort,
Tu dois bien annoncer aux estranges prouinces
Que La Pervse *est mort.*
Cours doncq', escheuelée, et dy que La Pervse
Est mort, et qu'auiourd'huy
Le second ornement de la tragique Muse
Est mort auecque luy,
Mais non pas mort ainsi qu'il faisoit en sa scene,
Apres mille debas,

Les Princes et les Roys mourir d'vne mort vaine,
Qui morts ne mouroient pas :
Car vn dormir de fer luy sille la paupiere
D'vn eternel sommeil,
Et iamais ne verra la plaisante lumiere
De nostre beau soleil.
Helas! cruel Pluton! puis que ta sale obscure
Reçoit de tout quartier
Tout ce qui est au monde, et que de la Nature
Tu es seul heritier,
Et qu'on ne peut frauder le dernier truage
De ton port odieux,
Tu deuois, pour le moins, luy prester dauantage
L'vsufruict de nos Cieux.
Tu n'eusses rien perdu : car apres quelque année,
Selon l'humaine loy,
Aussi bien qu'auiourd'huy, la fiere destinée
L'eust emmené chez toy.
Or' à Dieu doncq', amy : aux ombres, dans la sale
De ce cruel Pluton,
Tu ioües maintenant la fable de Tantale
Ou du pauure Ixion :
Et tu as icy haut laissé ta scene vuide
De tragiques douleurs,
Laquelle autant sur toy que dessus Euripide
Verse vn ruisseau de pleurs.
Tousiours, sur le printemps, la vigne et le lierre,

D'vn refrizé rameau,
Rampent pour ta couronne au plus haut de la pierre
Qui te sert de tombeau!



DE L'AMYE DE I. DE LA PERVSE

G. BOVCHET AVX POËTES.

Pourquoy menez-vous tel dueil
Au cercueil
De PERVSE, *ô docte bande?*
Bien est-il vray que la mort
A faict tort
A sa moitié la moins grande;
Mais l'autre meilleure encor
Demeure or'
Dans le cœur d'vne Nimphete:
Lors que morte elle sera,
Il faudra
Que tout PERVSE *on regrette.*



AV TOMBEAV DE LA PERVSE

PAR

I. VAVQVELIN DE LA FRENÉE.

LE PASSANT.



uel Dieu gist en ce lieu?

LE PRE.

Nul Dieu ne gist icy;
PERVSE, *apres sa mort, basty se l'est ainsi.*

LE PASSANT.

Pourquoy sont ces preaux et ces fleurs colorées,
Et ces belles forests de beaux citrons dorées?

LE PRE.

Les Muses en ces bois semerent ces coûleurs,
Afin que l'ombre apres se pleust en telles fleurs.

LE PASSANT.

Mais d'où vient ce ruisseau qui, parmy la verdure,
Quasi PERVSE *nomme au bruit de son murmure?*

LE PRE.

De l'onde Cheualine, en ce lieu verdelet,
Memoire faict couler vn si beau ruisselet.

LE PASSANT.

Qui mist en ceste tombe et dans ceste prairie
Vne pareille odeur que celle d'Assirie?

LE PRE.

Les Graces l'ont cueillie aux monts Assiriens
Et parmy les parfums des bois Arabiens.

LE PASSANT.

Mais qui faict qu'en ce lieu toute chose verdisse,
Et que soubs la froideur la verdeur ne fanisse?

LE PRE.

Vn poëte gentil, amy, rend verdissans
Ces rameaux tortilléz, autrement fanissans.

LE PASSANT.

O vrayment, à bon droit, les Muses et Memoire,
Les Graces et l'amy ce lieu ornent de gloire.
O poëtes gentils, pour l'affolement doux
Des folastres Daimons, qui volent entre nous,
Nous aymons sa belle ame, et nous aymons ensemble
D'vne amour que la mort iamais ne desassemble.



ODE

PAR P. MARIN BLONDEL

LODVNOIS.

Par quelle sacrilege audace,
O Demorgonniene race,
Par quel forçant arrest des Dieux,
Filles de la nuit la plus noire,
Auez si tost enuoyé boire
PERVSE *au fleuue stigieux?*
Quelle pitié! que le Poëte,
Des saincts Dieux le diuin prophete,
Ne puisse euiter le trespas!
Qu'il faille en la maison obscure,
Par les forçans droits de Nature,
Quelque fois s'eberger là bas!
Le Poëte, à qui rien ne desnient

Les Muses, à qui d'en haut rient
Tous les astres serenement :
Et toy, la Mort aux noires ailes,
Hideuse, de tes mains bourrelles,
Change cest heur en vn tourment!
Ainsi d'vn chascun tu te moque;
Née de ce tenebreux Orque,
Que quatre fleuues vont lechans,
En trahison nous viens surprendre
Des nostre ieunesse plus tendre,
Aboutant au milieu nos ans.
Mais bien que par ta sale enuie
De PERVSE *as estaint la vie,*
Penses-tu pourtant qu'il soit mort?
Luy qui pouuoit à la memoire
Des autres consacrer la gloire,
Ne peut-il pas vaincre la mort?
Bien tu as eu cest aduantage
Qu'il n'a peu affiner l'ouurage
Que braue il auoit commencé;
Mais mon Sceuole prent l'affaire
En main, qui a voulu parfaire
Ce qu'il n'auoit bien pourpansé.
Ainsi sa viue renommée
Iamais ne sera talonnée
Par aucune eternelle nuit,
Puis qu'ores mon diuin Sceuole

Faict, par l'honneur de sa parole,
Que ia desia l'oubly le fuit.
Qui comme le fructueux Automne
Aux bons mesnagers abandonne
Ce qu'il a de bon et de beau,
Leur donnant son reuenu large,
Souffrant que le couteau descharge
Le cep du raisiné fardeau;
Ainsi, de sa noble richesse,
Mon Saincte-Marthe faict largesse
Par le monde aux doctes espris,
Monstrant les rares excellances
Qu'il a de toutes les sciences,
Dont il emperle ses escris.
Soit que d'vne plume hardie,
Dessus l'enflée tragedie
Recouurant les faicts Medeans,
Il face voir parmy la France
Qu'il a pour faire resistance
A l'effort des ans tournoyans;
Ou soit que, plus gay, il s'amuse
Mignoter la champestre Muse
Que de Doris, par maints dangers,
A ramené, pour qu'on luy donne
Celle bien-heureuse couronne
Qu'il gaigne sur tous les bergers,
Qui chantent aux riues fleuries

Du Clain, qui baigne les prairies
Poiteuines, et qu'il aura,
Malgré l'enuieux à luy moindre,
Qui, si au combat se vient ioindre,
De sa voix foudroyé sera;
Soit qu'vne entreprise chrestienne,
D'vne inuention toute sienne,
Le face voler dans les Cieux;
Soit que sur sa lire latine,
Monstre de la Muse diuine
Tant de beaux vers ingenieux.
Mais quel soleil? quelle nuit noire
Pourra iamais borner sa gloire?
Ne pourront pas tant de beaux vers
Opiniastrer à l'iniure,
Que le temps à tout faict procure,
Plus de deux fois cent mille hyuers?
Tant que, de sa premiere aleine,
Phebus, sur la terre Indienne,
Assouflera son feu premier
Sur ses cheuaux venant grand' erre
Pour nous adiourner nostre terre
D'vn flambeau à ce coustumier,
Il viura: car, comme l'Aurore,
Quand au matin ce rond decore,
Estaint les petis feux d'en haut,
Tirant apres soy la lumiere

Du sein de la plus grand' riuiere
Où Titan se plonge tout chaut,
Ainsi la noble gentilesse
De la tant diuine ieunesse
De mon Sceuole se faict voir
En la terre où le Clain tournoie
Tout courbe, enserpentant la voïe,
Par les esclairs de son sçauoir.
Or va doncques tost, va, ma Muse,
En quelque part que soit PERVSE,
Va luy faire entendre cecy;
Et que, si la Muse tragique
L'a fauory, que la comique
Ne me desdaigne point aussi.
Encor ie veux que tu luy die
Que, pour iouer sa tragedie,
Il dresse un eschafaut là-bas,
Pour effacer les ennuys sombres
Qu'ont peu auoir les pauures ombres
Depuis le iour de leur trespas;
Que de brief, au moins si la vie
Ne me faut, quelque comedie
Là-bas ie luy ennoyeroy;
Et qu'encores par auanture,
Si l'ennuy qui me tient me dure,
Moy-mesme ie lui porteroy.
Ce-pendant que la noble terre,

Que le braue Romain par guerre
Conquesta, dont elle a le nom,
Me detient, diras à PERVSE,
En l'honneur que i'ay à sa Muse,
Pour icy planter son renom,
Que ie veux auecq' les Naïades,
Aupres de nos Leucocrenades,
Dresser vn triomphant tombeau,
Et, pour vn annuel office,
D'vn bouc luy faire sacrifice
Arrosé d'vn bon vin nouueau.
L'eau se desrochant pres la tombe,
Ie feroy en sorte qu'ell' tombe
Si bien ruisselant par neuf fois,
Entour du tombeau, qu'aux prairies
Apres sur les herbes fleuries
S'espandra des champs Loudunois.



SVR LA MEDÉE DE LA PERVSE

Par I. A. de Baïf.

Et qu'est-ce que de nous, si apres nostre vie,
Quand le triste tombeau couure et cache nos corps,
Les hommes suruiuans de nous ne sont recors ?
Si d'vn beau souuenir nostre mort n'est suiuie ?

Bien que ie blasme fort la trop aueugle enuie
De se faire fameux, s'ostant d'entre les morts
Effacéz de l'oubly, qu'eust Diodore lors
Que le temple il brusla de Diane Ephesie.

Pervse, *auecq' ton corps ton nom estoit caché*
En vn mesme cercueil; mais Bouchet eust pitié
De te voir obscurcir auecque ta memoire;

Bouchet, par ta Medée, a ton nom arraché
De la fosse oublieuse; et, sans son amitié,
A grand' peine eusses-tu iamais eu telle gloire.



SONET

PAR

N. L. R. DE LA BOICIERE.

PERVSE *descouurant en sa tragique histoire,*
Or' aspre, or' piteux, Medée et sa fureur,
Iason et sa pitié, se traçoit vn honneur
Qui desia l'enserroit au sein de la memoire;

Mais son œuure entrepris, et sans fruict et sans gloire,
Demeuroit imparfaict, si ton docte labeur,
Cher mignon des neuf Sœurs, d'vne viue couleur
N'eust embelli l'obscur de sa traçure noire.

Qu'as-tu doncq' faict, Sceuole, acheuant cest ouurage?
Que PERVSE *reuit, reuangé de l'outrage*
Qu'il receut de la mort, asseuré, malgré elle,

Qu'il reuiura par toy heureux et immortel;
Toy, par vn mesme faict, rens ton loz eternel:
Ainsi doncq' de vous deux soit la vie immortelle!

MORT OV MERCY.



SONET

PAR

I. A. BOVCHET.

Ie t'ay taillé, PERVSE, *vn tombeau eternel*
Dans mon imprimerie, et là la Muse mienne,
La Muse imprimerie, a rauie la tienne,
Qui te font l'vne et l'autre à iamais immortel.

Ton tombeau, c'est ton liure, et peu en ont de tel;
Et peu ont merité la presse musienne
Comme toy, qui as faict d'vne facile veine
Maintenant amour doux et maintenant cruel.

Tu ne seras pressé de la chargeante pierre :
Ton tombeau volera parmy toute la terre,
Qu'à l'enuy vn chascun voudra voir et reuoir.

Et i'y auoy pensé grauer la Tragedie
En sanglant vermillon, signe de la furie;
Mais mon dueil n'a permis y mettre que du noir.



SONET

PAR

G. BOVCHET.

Ton sanglant eschafaut, PERVSE, *autant m'estonne*
Que les coins marteléz du bourdonnant tonnerre,
Trançonnans les geans aux Dieux faisans la guerre,
Quand Iupin leur rempart superbe demassonne;

Et Medée ses vers charméz si haut cleronne
Qu'ils semblent au canon qui chargé se desserre;
Puis ie la voy pleurer quand ses filz elle enferre,
Tout ainsi que tu fais lorsqu'Amour t'espoinçonne.

Comte Alsinois, qui peux les ombres auier,
Comme au vif pourras-tu PERVSE *enfurier,*
Et nous le paindre aymant mignardant sa geoliere?

Et horribler si fort le visage à Medée,
Qu'il ne s'y puisse voir de pitié quelque idée,
Veu qu'ell' tue ses filz se vangeant de leur pere?



SONET

PAR

R. MAISONNIER.

Iason voyant desia se leuer le donion
De Corinthe, et Colchos se cacher en nuée,
Medée il veut quitter; mais elle, escheuelée,
Inuoquant en vn cerne enchante vne poison,

Qui en cendres faict cheoir et Creüse et Creon;
Puis, sacquant par trois fois la dague redressée,
Meurdrit ses deux enfans, et apres, pourchassée,
Elle s'enfuit en l'aer, vangée de Iason.

LA PERVSE *depuis, trompetant la victoire*
Des Grecs Arge-nauchers, hausse encore la voi.e
D'Argon, et de ses vers, pour la marine estoile,

Il la guide en la mer de l'immortelle gloire.
N'eust esté LA PERVSE, *ils auoient beau ramer,*
Leur nom fut demeuré aux bors de l'autre mer.



SONET

PAR CLAVDE BINET

BEAVVAISIN.

Representant Medée, tu te ioües toy-mesme
Sur vn mesme eschafaut, mon PERVSE, *et destien*
Le plus fort de ce nœu : Iason est le corps tien,
Medée est ton esprit, qui au corps se ioint ferme.

La toison et les dens qu'il emporte et qu'il seme
Dans les colchiques champs par l'effort Medeen,
Sont le pris, le labeur, et la peine et le bien
Que poursuit ton esprit pour ce corps à l'extresme.

Mais, apres que Iason sa Medée a laissé,
Elle arrache à ses filz la miserable vie;
Toy, furieux comme elle au bel art de poësie,

Franc de corps, les deux tiens tu as presque forcé;
Et, comme elle s'enfuit dedans vn char à aisle,
Ainsi de ton esprit court la gloire immortelle.

SIT SVB DIVINA LVCE.

Par les deux siens il entend la premiere et seconde partie de ses œuures.



SONET

PAR

I. BOVGARD DV PERCHE.

Ainsi que la douce Erycine
Nasquit d'vne bouillante humeur
Qu'esmeut, cruel, le Dieu faucheur
Dessus le dos de la marine;

Aussi ceste Muse diuine,
Qui a sucré tant de douceur
Sur la langue de ce chanteur,
De Medée a prins origine.

Ceux doncq' viuront par l'vniuers,
Comme LA PERVSE *et ses vers,*
Qu'a pour suiet sa poësie;

Ainsi que Venus luit au Ciel,
Pour auoir sauouré le miel
Du nectar et de l'ambrosie.



SONET

PAR

CH. TOVTAIN.

*omme saigneuse encor ma plume ie tirois*
De la pariure mort du coronal Atride,
Et de la serue auecq' Sibile Priamide
Par la diuine ardeur leurs meurtriers i'espeurois,

Pour tirer de l'oubly du vainqueur des Anglois
Le tragique despit sus sa femme homicide,
Des larmes de laquelle est encores humide
Le Mans, son monastere, et la pleureuse croix;

Ie voy, sus le tombeau du fameux LA PERVSE,
Implorer, amortiue, vne tragique Muse
Le vent d'vn Saincte-Marthe à son vol aspiré :

Soubs toy, mieux m'eust valu enterrant, ce dit-elle,
Au cercueil de ses os son cothurne esperé,
Viure plus que par moy par mon bruit immortelle.



IN MEDEAM IOAN. PERVSII (1).

Postquam Ronsardi ductu, mea Gallia, Musæ
Mutauere iugis notum Helicona tuis,
Quas prius ignotas spernebat quilibet ordo
Excoluit notas quilibet ordo Deas.
Iamque lyræ cantu resonabas tota, tuorum
Materies vatum cum foret vnus amor.
At sua qui prisco vestiret crura cothurno
Deerat adhuc, tragicos qui strueretque modos.
Venit Francorum Iodelius alter Apollo,
Alitibus natus sideribusque bonis.
Venisti, paruæ decus et tu, Iane, PERVSÆ,
Dignus quem socium iungat Apollo sibi.
Iamque quod incutiat Romæque Argisque tremorem
Nescio quid sub te grande theatra tonant,
Cum mediis iuuenem fera Mors te sustulit ausis,
Nec patitur iusto claudere fine dies.

(1) *Scævolæ Sammartani Poemata et Elogia*... Augustoriti Pictonum, apud viduam Ioannis Blanceti, typographi Regii, M. DC. VI, in-8, p. 294.

En adsum, et, patulo quantum possum ore sonare,
Iungo meas voces vocibus ipse tuis.
Atque vtinam seri iungant quoque nostra nepotes,
Iunctaque concelebrent nomina nominibus.



AD PERVSÆ LIBELLVM

IOAN. LANDRÆI PARISINI

APOSTROPHE.

T*ransi florida Galliæ per arua,*
Et plaustrum pete Bosphori gementis.
Non thus, non cariem time, volatu
Nubes Pegaseo ferere supra.
Dux PERVSA *tibi est canorus ales,*
Qui versu Æsonidis graues labores
Narrando aspera Colchicæque fata
Reginæ celerem gradum morantis
Acetæ nece fratris, irruentis
Vertice in proprios manuque natos,
Hybernis tumet instar amnis alto et
Sublimis ruit ore : solus vnde
Sic inter tragicos micat poëtas

Nocte Phebe vagos vt inter ignes.
Quascumque ecce tibi comes per oras
Virtutis decus omnis assidebit
PALMÆVS, *sacra quem colit Sororum*
Proles turba Iouis recensque nunquam
Omittit tacitum caterua vatum.
Nunc ergo inuidia libelle maior,
Nunc Cyrrhæ domini petas alumnæ
Ignotas procerum domos, ferent te
Molli sæpe sinu, et legent per æstum
Vmbrosis Heliconis in locis, cum
Lustrante ardua lampade astra Phebo
Omnis terra nouis virescet herbis.



IOANNIS LANDRÆI PARISINI

AD LECTOREM

DE I. PERVSÆ MEDEA.

*œcropio cupis ingenium recreare cothurno,*
Hoc lege PERVSÆ *nobile vatis opus,*
Quæ sint fœmineis inuecta incommoda tecnis,
Quæ sit fœmineus fata secutus amor,

Quis labor Argiuum Scyticis exhaustus in vndis
Quæ vindicta fuit barbara Phasiados,
Quæ fuit Æsonidis thalami fortuna secundi,
Hoc si scire cupis rite docebit opus :
Eximios vt apes e gramine collige flores,
Quos tibi PERVSÆ *Gallica Musa dabit,*
Hæc lege Socraticis turgentia carmina rebus,
Atque Sophocleis æquiparanda modis.



TESTAMENT

DE

GABRIEL DE LA CHARLONYE

JUGE-PRÉVOT HONORAIRE

DE LA

VILLE ET CHATELLENIE D'ANGOULÊME

(11 SEPTEMBRE 1646)

Publié pour la première fois

PAR

G. BABINET DE RENCOGNE

ARCHIVISTE DE LA CHARENTE
SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DE CE DÉPARTEMENT.



INTRODUCTION



La magistrature, en France, a toujours été l'honneur du pays. Parlements et présidiaux, sous l'ancien régime, se recrutaient dans ce qu'il y avait en province de plus considérable par l'esprit, la fortune et le talent; les uns et les autres jouissaient de la plus haute estime, de l'influence la plus légitimement acquise; et l'on sait que la culture des lettres était, dans ces illustres compagnies, une passion héréditaire. Sans parler des cours souveraines, il suffit de citer les chefs de notre justice provinciale, les Corlieu, les Arnauld, les Nesmond, les Gandillaud, les Voyer d'Argenson, les Chérade de Montbron, les de Paris, les Le Musnier, pour rappeler des souvenirs de probité et de science en même temps que des droits incontestés au respect public.

C'est à cette noble phalange de magistrats

qu'appartient, par ses travaux et ses mérites, Gabriel de La Charlonye, juge-prévôt d'Angoulême, dont nous publions ici le testament pour la première fois. Poëte et musicien dès sa jeunesse, érudit patient, chercheur curieux dans son âge mûr, il fut aussi le chef d'une importante juridiction, un juge intègre et populaire. — Nous avons peu de détails sur sa famille et sur sa vie. De l'une nous ne savons guère que ce que nous en a laissé Vigier de La Pile; de l'autre, que ce qu'il nous en a fait connaître lui-même. Toujours est-il que la maison de La Charlonye était originaire de Chabanais, et que, dès le commencement de la seconde moitié du XVI[e] siècle, elle tenait un rang distingué dans le conseil de ville et dans les charges de judicature de la province.

Gabriel naquit vraisemblablement de 1568 à 1573, car il faut bien admettre qu'il avait au moins de vingt à vingt-cinq ans lorsqu'en 1593 il publia à Tours ses poésies de jeunesse (1). La perte d'une grande partie des archives de la pré-

(1) *Juvenilia Gab. Carlonii, Angolismensis* (Cæsaroduni Turonum, 1593, pet. in-8°).

vôté ne nous permet pas d'établir à quelle époque il commença les fonctions de juge-prévôt, à quelle époque il les résigna; mais nous sommes assuré qu'il les exerça pendant vingt ans au moins, puisqu'il obtint des *lettres d'honneur*.

Les affaires heureusement ne le prirent pas tout entier. Malgré les exigences de sa charge, il lui restait encore des heures de loisir, qu'il partageait habilement entre la pratique des lettres, des sciences et des arts, la recherche des livres rares et « les plus exquis » dont il pouvait avoir connaissance, et l'étude approfondie des antiquités de sa province. — Toute sa vie, il aima passionnément la musique, qui, paraît-il, lui valut quelques succès. Il nous apprend lui-même qu'il remporta à Saintes un prix de musique consistant en une lame d'argent sur laquelle étaient gravés son nom et ses qualités, et qu'il avait composé, en l'honneur de la sainte Vierge, un motet à sept parties, sur la résurrection de Notre-Seigneur. Plein du culte des aïeux, il publia dès 1597 ses *Engolismenses episcopi* (1), qu'il fit suivre d'une pièce de vers latins

(1) *Engolismenses episcopi, auctore Gab. Carlonio, Engolismensi* (Engolismæ, 1597, in-4°).

charmante, intitulée *Engolisma*, dans laquelle il déplore les guerres civiles qui avaient ensanglanté sa chère cité. Longtemps après, en 1629, il donna une seconde édition (1) du *Recueil en forme d'histoire* de François de Corlieu, avec des commentaires étendus, qui décèlent un critique savant et judicieux.

La vieillesse vint le surprendre à la tâche, au milieu de ces occupations tour à tour graves et plaisantes. Il quitta dès lors, non sans quelques regrets, son siége de magistrat, le plus ancien de la sénéchaussée (2), et se retira parmi ses livres, les chers compagnons de sa vie, dans son hôtel de La Monette, où il vécut entouré de ses petits-enfants, des portraits des membres de sa famille, et des instruments de travail qui avaient fait le charme et le délassement de son âge mûr. C'est là qu'il reprit à nouveau et avec amour ses premières recherches sur les *Noms et gestes des évêques d'Angoulême*, et qu'il se prépara en silence, par les pratiques

(1) Angoulême, 1629, in-4°.

(2) Voy. notre édition du *Mémoire sur l'Angoumois, par Jean Gervais* (Paris, Aubry, 1864, in-8°), au chapitre de la Prévôté.

de la charité la mieux entendue, à mourir en bon chrétien.

Lorsqu'il comprit que le terme fatal approchait, il manda près de lui son notaire, « qu'il avait toujours trouvé fidèle aux affaires de sa maison », et lui dicta ses dernières volontés (1). Par ce testament, il partagea tous ses biens entre ses deux filles, et légua aux RR. PP. Jésuites, qui dirigeaient alors le collége Saint-Louis de la ville, les objets qu'il avait le plus affectionnés : son prix et ses œuvres de musique, son horloge « contenant les mouvements du soleil et de la lune », son portrait, ses instruments de mathématiques, ses manuscrits, sa bibliothèque avec les portraits qui la décoraient, et 100 livres de rente annuelle pour l'accroître et l'embellir. Chassée de France en 1762, la Compagnie de Jésus abandonna sous les scellés la plus grande partie de ses papiers et de ses livres (2).

(1) Le texte que nous publions est celui de la minute, conservée aux archives de la Charente, série E ; mais il existe aussi dans le fonds du collége d'Angoulême, série D, art. 4, une copie entière et un extrait de ce document.

(2) Notre savant confrère, M. Castaigne, bibliothécaire de la ville, nous a indiqué, dans le dépôt qui lui est confié, plusieurs volumes provenant de la bibliothèque des PP. Jésuites du collége. Quelques-

Les papiers appartiennent aujourd'hui aux archives du département de la Charente; mais nous y avons vainement cherché les manuscrits de notre savant compatriote. Nous nous serions estimé bien heureux de retrouver parmi eux celui des *Engolismenses episcopi*, que l'auteur avait transcrit de sa main pour une seconde édition.

Gabriel de La Charlonye mourut le 14 novembre 1646. — De Marthe Frothier, sa femme, qui lui survécut, il avait eu trois enfants :

1° Anne, sa fille aînée, épouse de Hélie de La Place, écuyer, sieur de La Tour-Garnier, capitaine des chasses du Roi au duché d'Angoulême, dont postérité ;

2° Françoise, morte avant son père, laissant plusieurs enfants de son mariage avec Jehan Ancelin, écuyer, sieur de Garde-Épée ;

uns d'entre eux portent la signature de Gabriel de La Charlonye ; d'autres, cette mention inscrite au bas des titres : *Ex legato viri clarissimi domini Gab. Carlonii, præf regii* Nous nous bornerons à signaler l'ouvrage de musique intitulé : *Supplimenti musicali del reu. M. Gioseffo Zarlino da Chioggia, maestro di cappella della sereniss. signoria di Venetia* (in Venetia, appresso Francesco de Franceschi, Sanese, 1588, pet. in-folio).

3° Pierre, décédé sans avoir été marié, et inhumé ave sa sœur puînée dans la chapelle de la famille, en l'église des Cordeliers.

La Charlonye ne laissa donc point d'héritiers de son nom, ainsi que le prouve surabondamment une transaction passée le 24 août 1647 (1) entre MM. de La Tour-Garnier et de Garde-Épée, au sujet des testament et codicille de leur beau-père; mais des branches collatérales ont perpétué jusqu'à nos jours cette très-honorable maison. Elle compte actuellement de nombreux représentants dans la Charente, savoir: M. Héliodore de La Charlonye, propriétaire à Pied-Gelé, près Angoulême, chef du nom et des armes (2); Mme Prévost Du Las, sa

(1) Acte reçu Gibauld, notaire à Angoulême (Archives départementales, série E).

(2) D'après une note et un dessin envoyés à M. Castaigne par notre excellent collègue M. Maurice Ardant, archiviste de la Haute-Vienne, les La Charlonye portent : « *fascé d'azur et d'or de 6 pièces; au chevron aussi d'or brochant; à 6 étoiles d'or, 3 en chef, et 3 en pointe.* » — L'armorial ms. de d'Hozier (Biblioth impér., sect. des MS.) donne les armoiries suivantes : « *de sinople, semé d'annelets d'argent, à un héliotrope d'or, tigé et feuillé de même, mouvant de la pointe de l'écu.* »

cousine germaine, et MMmes Rambaud de Laroque mère de Frétard d'Écoyeux, et Rullier (de Cognac), ses tantes.

G. B. de R.

Angoulême, 7 juin 1866.





TESTAMENT

DE

GABRIEL DE LA CHARLONYE (1)

(11 SEPTEMBRE 1646)



Au nom du pere et du filz et du Sainct-esprit, amen. Je, Gabriel de la Charlonie, escuyer, sieur de Noyre et de la Vergne, conseillier du Roy, juge prévost honorere d'Angoulesme, considérant que c'est chose très certaine ce que pluzieurs saincts et grands haulteurs ont laissé par escript que le monde n'est qu'une pure vanité, plain d'illuzion,

(1) Il n'est pas inutile de faire observer ici que, dans la publication du document qui suit, nous avons rigoureusement suivi l'orthographe de l'original.

que celluy quy s'y fonde croyant estre bien sain est le plus souvant attaqué d'une mort subitte, j'ay songé à ma conscience, estimant que mon debvoir m'obligeoit, affin de mettre quelque ordre au dézordre quy pourroit subvenir en ma maison, à faulte de tester, de m'en acquitter par ceste disposition de ma derniere vollonté.

Je recommande donq en premier lieu mon ame à Dieu, le suppliant de toutte mon affection, non par mes mérites, estant le plus grand pécheur qu'on scauroit excogiter, mais par ceulx de son filz unique, mon sauveur, qu'après qu'il luy aura pleu l'appeler, il luy face la grace de la colloquer au rang des bien heureux, invocquant à ceste fin ceste sacrée cour céleste de tous les saincts d'intercéder pour moy, entre aultre, la glorieuse Vierge et saincte Catherine, envers lesquels j'ai heu une particulliere dévotion.

Je veulx que mon corps soit inhumé en l'esglize des Cordeliers, en la sépulture de mes enfans, quy est soubz la chapelle que j'ay fondée en l'honneur de la feste de l'Assomption de la Vierge. Je ne dezire point que mes obséques soyent faittes aveq une despance exécive, mais ouy bien aveq la dévotion requize en une chose sy importante. Le jour de mesdittes obséques, sera aulmosné la somme de trante livres, oultre ce quy sera donné à l'offertoire, pareille somme le jour de la quarantaine, et aultre pareille somme de trante livres au bout de l'an. Je donne au couvent des Peres Cordeliers la somme de cent cin-

quante livres, la moitié payable dans six mois apprès que mon corps sera inhumé dans laditte chapelle, et l'autre moitié le landemain de mon anniversaire, ô la charge et condition de dire et célébrer une messe basse par chescung jour en maditte chapelle pour les deffuncts et particullierement pour moy jusques au jour de mondit anniversaire.

Et quand aulx biens qu'il a pleu à Dieu me donner, affin que partage en soit fait comme il appartient entre mes héritiers, je donne à ma fille aisnée, femme de Hélie de la Place, écuyer, seigneur de la Tourgarnier, entre aultres biens, ma maison et hostel noble de la Monette où je fais ma demeure et rézidance, aveq inhibitions et deffances touttefois de la vandre ne engager, ains la conserver pour elle et les siens et pour l'honneur de mon hérédité, et aussy ô la charge que Jehan Ancelin, escuyer, seigneur de Gardespée et ses enfans y auront leur esbergement jusques ad ce que le plus jeune d'iceulx ayt atteint l'aage de majorité, en tel endroit pourtant de mondit hostel que bon semblera à maditte fille aisnée, à laquelle de plus j'ay donné tous les meubles qui sont en icelluy, comme tapisserie, vesselle d'argent et aultres meubles et ustancilles, à la rezerve touttefois de ma bibliotheque, appartenances et despendances d'icelle, dont je me délibere de disposer cy apprès.

Je donne en oultre à maditte fille aisnée ma seigneurie de Noyre, sans rien excepter ne rezerver, mesme les

ranthes nobles que je tiens et possede au village de Neuillac, en la parroisse de Douzac, ranthes et agriers d'Orlut, et quy plus est, cinquante livres de ranthe constituée, d'une part, et vingt-cinq livres, d'aultre, quy me sont dheues en la paroisse d'Asnieres. Je veulx encore qu'il luy demeure en son lot et partage mon fief de la Vergne, que j'aurois acquis d'Anthoine de Sainct-Martin, mon nepveu, et tout ce qui m'apartient en la parroisse d'Yersac et Champmillon, sans rien excepter ne rezerver. Mais d'aultant que ledit fief m'est randu contancieux par Françoys Bourgoing, mon nepveu, bien qu'injustemant et contre toute raison, de telle façon que le procez est aujourdhuy pandant en la Court de Parlemant, j'enjoins audit seigneur de la Tour, sy et par tant qu'il ne feust jugé de mon vivant, de poursuivre ledit procez au plustost que faire se pourra, et, le cas advenant que par son industrie et représantation qu'il fera à Nosseigneurs de laditte cour du bon droit et méritte de ma cause il obtienne arrest deffinitif à ses fins, sy bien qu'il feust en paizible possession de mondit fief, je veulx, ayant esgard aulx nécessités de la maison de mondit nepveu de Sainct-Martin, que sur les arresrages de ranthe quy me sont dheubs par les tenantiers des lieux subjets à mondit fief, il luy baille la somme de douze cens livres et ce quy en défaudra, sy et par tant que lesdits arresrages ne feussent bastans et suffizans à cest effect. Je donne d'abondant à maditte fille aisnée la moitié de deux cens livres

de ranthe qui me sont dheues sur la recepte des tailles de cesteditte ville, suivant le contrat de constitution et ordonnance de Messieurs les trézoriers de Limoges, et la moitié des arresrages de laditte ranthe. Plus, je luy donne la moitié des sommes quy me sont dheues par le sieur de Chastillon, en nom et comme adjudicataire de la terre et seigneurie de Sainct-Genis, contre lequel j'aurois obtenu prinze de corps, sy et partant qu'il ne consignast le prix de son enchere en deniers et non en papiers, comme il auroit fait, se montant laditte enchere à dix-neuf mille tant de livres. Item, je luy donne la moitié de tout ce qui m'est dheub par les sieur et dame de Soufferte (1), consistant en contrats de constitution de ranthes, acquisition de ranthes nobles, dixmes inféodées, obligations, vanthes et honneurs, frais et despans par moy payés au Roy et à l'évesque d'Angoulesme à leur descharge. Et quand aulx aulmosnes que j'ay de coustume de distribuer tous les lundys de la sepmaine aux pauvres impotans et aveugles qui ne peuvent gaigner leur vie, je veux qu'apprès mon déceps, il n'y ayt aultres que mes héritiers par les mains desquels lesdittes aulmosnes soyent payées et acquittées, pour leur aprandre à estre aulmosniers et charitables envers les pauvres, n'y ayant rien de plus agréa-

(1) Les sieur et dame de Soufferte étaient : Gaspard Joumard, écuyer, seigneur de Dirac et de Montensais, et dame Gabrielle Tizon d'Argence, sa femme.

ble à Dieu. Et partant, je leur enjoins, à mon imitation, sans jactance touttefois, de bailler et aulmosner tous les lundys de caresme et de l'advant un sol à chesque pauvre de ceste condition jusques au nombre de trante, et huit deniers tous les aultres lundys de chescune sepmaine. Plus je veux et leur enjoins que touttes les festes solempnelles, esquelles je comprans celle de l'Assomption de Nostre-Dame, ils aulmosnent et distribuent par moitié aulx prisonniers et aulx pauvres malades quy sont dans les hospitaux et maisons particullieres quy audit temps viendront à leur cougnoissance la somme de trois livres; mais sur tout je veux et ordonne qu'ils facent ponctuellement exécutter les contrats de fondation que j'aurois passé aveq les Peres Jacobins et Cordeliers, en sorte que lesdits services et messes concernant laditte fondation soyent célébrés es jours préfix par lesdits contrats, sur peyne de deschéance des dons et légats y référés. Et d'aultant que par le contrat de fondation passé entre moy et lesdits Peres Cordeliers, iceux dits Peres sont tenus et obligés de dire et célébrer sept messes es festes solempnelles en ma chapelle située proche du grand autel de leur esglize où j'ay de coustume de communier, je veux qu'apprès mon déceps, au lieu desdittes messes ils disent et célébrent annuellement trois grandes messes pour les deffuncts, la premiere le jour de mon obit, la segonde le vingt-deuxiesme jour de juing, pour le salut de l'ame de ma jeune fille, damoiselle Françoyze de la

Charlonie, femme dudit sieur de Gardespée, quy est inhumée dans laditte chapelle, et la troisième le lendemain de la feste de sainct Françoys pour le sallut de l'ame de Pierre de la Charlonie, escuyer, mon filz, aulxquels services j'enjoins à mesdits héritiers d'adsister ainsy qu'à ceulx que j'ay fondé par lesdits contrats, estant un œuvre grandement méritoire de faire prier Dieu pour les morts et notamment pour nos pere et mere quy nous ont laissé les biens que nous possédons, et aultant méritoire d'exercer quelques œuvres pies en leur fabveur, comme sont lesdittes aulmosnes. Et partant j'enjoins, oultre ce que dessus, à mesdits héritiers d'estre soigneux que l'aulmosne de cinquante livres que le chapitre de l'esglize cathédralle de cesteditte ville est tenu de payer à ma descharge pour chescung an le douze may, soit bien et dhuemant distribuée, selon mon intantion et dévotion, savoir : vingt-cinq livres aulx prisonniers et pareille somme de vingt-cinq livres aulx pauvres malades quy sont dans les hospitaux et es maisons particullieres quy audit temps viendront à leur cougnoissance. Mais d'aultant que je dézire que ma maison soit exempte de touttes charges, à la rezerve desdittes aulmosnes et de la ranthe quy est payée annuellemant à damoiselle Marthe Frothier, ma femme, pour ce que ce n'est qu'une ranthe viagere extingible apprès son déceps, je veulx qu'au plus tost que faire se pourra, sy je ne l'ay fait pandant mon vivant, lesdittes charges

soyent payées et acquittées sur les plus clairs deniers quy me sont dheubs par lesdits sieur et dame de Soufferte, et jusques ad ce, je veulx qu'elles soyent payées par moitié par mesdits héritiers. Au parsus, d'aultant qu'il pourroit advenir qu'on vouldroit contraindre maditte fille aisnée de faire invantaire des biens, quoy que soit des meubles que cy dessus je luy ay donnés en partage, ma vollonté est qu'incontinant apprès mon déceps, elle s'en empare et en jouisse comme de son bien propre et particullier, sans estre tenue d'en randre compte à aulcung, ne souffrir qu'invantaire en soit fait.

Et au regard de mes aultres biens, ma vollonté est et ainsy je l'ordonne qu'ils demeurent aulx enfans dudit sieur de Gardespée pour leur lot et partage, comme représentant leurditte mere, desquels biens sera fait invantaire apprès mon déceps et recepte du revenu en temps requis par maistre Françoys Martin, l'ung des notaires soubz signés, sur lequel revenu seront prins les deniers nécessaires pour la nourriture et l'entretainemant des enfans dudit sieur de Gardespée et les mettre en pention, quy à ceste fin seront mis entre ses mains sans qu'ils puissent estre divertis aultre part; et pour le surplus du revenu, sera employé au profit des susdits enfans. Et d'aultant qu'il pourroit advenir que quelque ranthe seroit amortie par les débiteurs d'icelle, je veulx audit cas qu'au plus tot qu'il sera possible elle soit convertie en nature de fonds ou de mesme qualité, deffan-

dant tres expressémant que le fonds ou principal de ladite ranthe soit dispersé ou aliéné, considéré qu'il tient lieu de bien entien et patrimonial aulx enfans dudit sieur de Gardespée, par représantation de leurditte mere quy quand aulx biens en estoit séparée, de facon que voyla le partage de mesdits biens que je veulx estre gardé et entretenu, nonobstant touttes choses au contraire, par mesdits héritiers inviolablemant et ponctuellemant, sans controverse et animosité, au contraire aveq l'affection requize entre personnes sy proches, l'ayant fait en conscience avec toutte l'équité à moy possible, sy bien que s'il y a aulcung d'iceulx qui oze contrevenir à ma vollonté, je donne à ceulx quy plus prudants et advisés y acquiesseront tous mes meubles et acquests, sans qu'ils soyent tenus de les rapporter et précompter en procédant au partage de mes biens patrimoniaux.

Et en ce quy regarde ma bibliotheque dont je m'estois rezervé cy dessus d'en disposer, je la donne aulx Pères Jésuistes de cesteditte ville aveq les portraits qui sont en icelle, et oultre iceulx, celluy quy me représante estant en la grand'salle de mondit hostel. Et au regard de tous mes aultres portraits, mesmement ceulx quy sont dans ma gallerie et dans mon oratoire, proche de maditte bibliothèque aveq les livres de dévotion quy s'y trouveront imprimés en langue francoyse, ils demeureront à maditte fille aisnée comme faisant portion de sondit lot et partage. Je donne de plus ausdits Peres Jésuistes mon orloge

contenant les mouvemans du soleil et de la lune, le prix de muzique qui m'avoit esté envoyé de la ville de Sainctes, gravé aveq mon nom et mes quallités en une lame d'argent. Je leur donne de plus mes instrumans de mathématique, mes manuscripts, entre aultres celluy quy est escript de ma main, contenant les *Noms et gestes des évesques d'Angoulesme*, que je dezirois faire imprimer pour la segonde édition, ô la charge aussy et condition qu'ils rangeront aveq le plus bel ordre qu'il leur sera possible maditte bibliothèque, appartenances et dépendances d'icelle en un lieu éminant quy sera dit cy apprès : *la Bibliotheque du sieur de la Charlonie, juge prévost honorere d'Angoulesme.* Pour l'accroissement et embellissement de laquelle, je veulx que sur les premiers deniers quy me seront payés par lesdits sieur et dame de Soufferte, mes débiteurs, ou gens pour eulx, il soit prins la somme de dix huit cents livres, pour establyr ung fonds de cent livres de ranthe, quy sera payé annuellemant ausdits Peres Jesuistes pour employer en livres les plus rares et exquis qu'ils pourront trouver, quy seront mis aussytost en maditte bibliotheque, sans que laditte ranthe puisse estre convertie aultre part, ce que je leur deffans expressément et en charge leur conscience. Et d'aultant que maditte bibliotheque, ses appartenances et dependances, sont les meubles que je chéris le plus entre ceulx quy sont dans maditte maison, je les prie qu'en ceste considération et en ma fabveur, ils ayent un soing par-

ticullier du prograis et advancemant des enfans dudit sieur de Gardespée quy vont en leur collége, en sorte que s'il y avoit aulcun d'yceulx quy heust intantion et dévotion de se mettre en leur compagnie et en feust trouvé digne et capable, ils ayent à le recepvoir aveq toutte affection et bienveillance. Pour ce de plus qu'on trouvera en ma ditte bibliotheque un motet à sept parties que j'aurois compozé sur la rézurrection du filz de Dieu, en l'honneur de sa mere la glorieuse Vierge, à ceste cause j'exhorte lesdits Peres Jésuïstes, veu qu'ils ne respirent que saincteté et piетté, ad ce que tous les ans ils le facent chanter le jour et feste de Pasques, à vespres ou les octaves d'icelle, par les plus exquises voix que faire se pourra, en mémoyre aussy que combien que je feusse agitté d'une multitude d'affaires tant domestiques que publiques en l'exercice de ladite charge de juge prévost, ce néanlmoings j'aurois tousjours fait estat de ceste noble partie de mathématique, comme estant un don de Dieu, à l'imitation de Boëce et aultres grands personnages quy en avoyent fait imprimer des livres entiens. Au reste, je ne doubte point, au contraire je suis tout assuré que lesdits Peres Jésuistes quy ne sont point ingrats des bienfaits qu'ils recoivent des personnes quy leur sont affectionnées, ne manqueront pas apprès mon déceps, de prier pour le sallut de mon ame, en célébrant la saincte messe; et affin que ce mien testamant soit effec-

18

tué selon tous les points et clauses, je nomme pour exécuteur d'icelluy ledit maistre Françoys Martin, l'ung des notaires soubzsignés, pour l'avoir tousjours trouvé fidelle aux affaires de ma maison esquelles je l'aurois employé. Pour ce de plus que j'aurois obmis cy dessus les services que Michelle Augereau m'auroit fait par longues années en maditte maison et hostel noble, je luy donne et légue à ce subjet la somme de cents livres, sy et partant qu'elle heust le dezir de se retirer hors d'icelle et prandre party ailleurs. Au contraire, sy elle y veult continuer sa demeure, j'enjoins à mesdits héritiers de la retirer et luy bailler les mesmes gages que j'ay de coustume luy donner par chescung an, scavoir : la somme de treze livres et demye, et encore de plus grands, s'il y eschoit, et, oultre ce, de la faire traitter et médicamanter en cas de malladie, révocquant tous aultres testamans que je pourrois avoir fait auparavant celluy-cy, lequel je veulx qu'il soit entieremant suivy et exécutté de point en point.

Tout ce que dessus ayant esté leu et releu audit sieur testateur, il a déclaré estre telle sa derniere vollonté, et à l'entretien il a obligé et hypothéqué tous et chescungs ses biens présans et futurs quelsconques, et requis les notaires royaulx en Angoulmois soubz signés de l'en voulloir juger et condempner, ce que nousdits notaires, de son consantemant et vollonté l'en avons jugé et condempné, à la jurisdiction desquels il s'est soubzmis et

sesdits biens quand à ce. Fait et passé en la ville d'Angoulesme, hostel dudit sieur, avant midy, le unziesme septambre mil six cent quarante six.

Signé : DE LA CHARLONYE ; — SICARD et MARTIN, ces deux derniers notaires.



ADVERTISSEMENT

SVR LES

IVGEMENS D'ASTROLOGIE

Nouvelle édition

PUBLIÉE PAR

M. EUSÈBE CASTAIGNE

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE D'ANGOULÊME



Aduertissement sur les Iugemens d'Astrologie, à vne studieuse damoyselle. A Lyon, par Iean de Tournes. M.D.XLVI. — In-8° de 40 pp., plus trois feuillets blancs, dont le premier porte sur son *verso* la marque de J. de Tournes, qui se trouve aussi sur le frontispice.

Livret rarissime, composé par Mellin de Saint-Gelais.

Le sonnet imprimé au *verso* du premier feuillet a été reproduit dans ses *Œuvres poétiques* (p. 88 de l'édit. de 1574, et p. 79 de l'édit. de 1719), sous le titre suivant : *Sonnet mis au deuant d'un petit traitté que je fis, intitulé Aduertissement sur les iugemens d'Astrologie à vne studieuse damoiselle.* Il est donc bien certain que cet opuscule est de Saint-Gelais, et c'est à tort que La Monnoye emploie la forme du doute à cet égard, dans une note du tome III de la *Bibliothèque françoise* de Du Verdier, p. 186. Ces deux célèbres bibliographes et leurs copistes, parmi lesquels je figure (*Notice littéraire sur la famille Saint-Gelais*, Angoulême, 1836, in-18, p. 25), n'avaient même jamais vu ce petit livre, puisqu'ils écrivent tous le mot *aduer-*

tissemens au pluriel, et quelques-uns d'entre eux une *judicieuse*, au lieu d'une *studieuse damoyselle.*

André Thevet nous dit (*Hommes illustres*, verso du folio 557) que Saint-Gelais « a fait et composé « un livre intitulé en latin *De Fato*, lequel il a « rédigé par escrit d'un style fort élégant; et de- « puis a esté imprimé sans nom et autheur, et a « esté mis en lumière, comme beaucoup d'autres « de ses escrits, contre sa volonté et intention. » Cet ouvrage *latin* est tout à fait inconnu des bibliographes, et je pense qu'on a eu raison de ne voir dans cette indication que l'opuscule *français* qui fait le sujet de la présente note. Cè qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il se termine par ces mots : *et voto, et fato*. Thevet a pris cette devise pour le titre, la queue pour la téte, ce qui lui arrive souvent.

Il y a dans ce petit traité, parfaitement écrit, des passages curieux qui prouvent la grande lecture de l'auteur, et d'autres qui témoignent, d'une manière charmante, de l'ignorante simplicité de son siècle : telles sont les critiques pleines de naïveté qu'il dirige contre le système de Copernic.

EUSÈBE CASTAIGNE,
Bibliothécaire de la ville d'Angoulême.

Aduertiſſement

SVR LES IVGEMENS D'ASTROLOGIE,



A VNE STVDIEVSE DAMOYSELLE



A LYON,
PAR IEAN DE TOVRNES.

M. D. XLVI.

Ne craignez point, plume bien fortunee,
Qui vers le ciel vous allez esleuant,
Faire ruine, Icarus ensuiuant,
Qui trop haulsa l'ælle mal empennee.
Du beau Soleil, ou estes destinee,
Vous n'irez point la chaleur esprouuant,
Mais deuiendrez, soubz ses raiz escriuant,
De sa clarté belle, & enluminee.
Et si volant parmy le grand espace
De ses vertuz quelque feu conceuez,
Moins hault pourtant ne vous en esleuez :
Ce ne sera feu, qui brusle ou desface,
Mais bien fera sa diuine estincelle,
Comme Phœnix, reuiure & vous & elle.



Aduertissement

SVR LES IVGE-MENS D'ASTRO-LOGIE.

✱

A VNE STVDIEVSE DAMOYSELLE.



TOVT ainsi que venant à veoir quelcun, que lon n'auoit encores iamais veu, l'opinion au parauant conceue de luy (pour en auoir ouy dire bien ou mal) sert de beaucop à faire trouuer bon, ou mauuais tout ce, qu'il faict, & dict: ainsi pouuez vous penser l'opinion en toutes choses estre de tresgrand pris & importance. Et ne se fault esbahir, si aucuns luy ont tant attribué, que l'estimer estre la seule difference, qu'il y a entre le bien & le mal, iugeant que la meilleure chose du monde est mauuaise à qui l'abomine & deteste,

& la pire eſt bonne à qui l'eſtime & deſire. Laquelle opinion de l'opinion combien que ſoit faulſe, & que nulle choſe ne change de qualité pour opinion qu'vn autre en ayt, ſi nous admonneſte elle pour l'apparence de ſes raiſons, de nous pourueoir de bonne heure de bonnes opinions, nous mettant deuant les yeulx les inconueniens qui ſourdent au monde par les faulſes, qui repreſentent à vn chaſcun les choſes telles, que luy meſmes ſe les figure : & ſeroit difficile de perſuader à vn malade bien deſgoutté, qu'il n'y euſt de l'amertume là, ou il la treuue, ny ne ſçauroit luy eſtre rendu le vray gouſt ſinon auec la ſanté ainſi à celuy qui ha l'opinion vitieuſe, la vraye eſſence des choſes ne peult apparoiſtre, ſi le iugement ne luy eſt guery, & rendu à equalité. Et neantmoins durant le temps, qu'il eſt en erreur, le faulx qu'il ſe propoſe, tient le mesme lieu, que feroit la verité, s'il la voyoit, non autrement que à qui va par les champs de nuict, l'obſcurité eſpandue ſur la terre tient le meſme lieu enuers l'œil, que feroient les couleurs des choſes ſi le iour les deſcouuroit. Ny ne peult lors non plus diſcerner la verdure des prez d'auec la blancheur du ſable nud, que ſi toutes choſes eſtoient noires comme elles ſemblent eſtre. Et toutesfois qui

vouldroit soubstenir les couleurs ne estre point, pour n'estre point veües, seroit en erreur. Et aussi qui entreprendroit de conuaincre celluy, qui les nyeroit sans la preuue de la clarté, auroit beaucop d'affaire : Car durant la nuict, autant luy est la neige noire, que le charbon. Ainsi est il de la verité : le lustre de laquelle ne se peult veoir, qu'auec la lumiere de la raison, qui r'adresse le iugement. Soyent doncques les choses bonnes, ou mauuaises : elles ne peuuent apparoistre à personne autres, que telles que son opinion les luy represente. Laquelle si est veritable, faict en l'esprit pareille œuure, que la santé & le iour font au goust, & à la veüe. Et estant faulse, le tient en maladie & en tenebres.

Grande est doncques l'vtilité, ou plustost la necessité des bonnes & vrayes opinions. Et grand est le soing, que chascun doit auoir, d'en faire bonne prouision. Et d'y acheminer tous ceulx qui dependent de soy, ne souffrant pour riens estre donnee aux enfans vne mensonge pour verité, ne leur estre dicte vne chose pour vne autre, soit en ieu, ou à bon escient. Car estant mise vne impression en ces tendres entendemens, à peine en peult elle estre effacee, si n'est auec long vsage, & curieuse remonstrance. Et tant eulx,

que les plus aduancez d'aage, se doiuent accoustumer à la verité de toutes choses, ou par la lecture des bons liures, ou par la conuersation des bien scauans, pour ne viure au monde en tel, ou pire estat, que sont ceulx, qui n'y ont iamais santé, ou n'y voyent iamais le iour, veu que nulle indisposition de corps se peult comparer à celle du iugement mal affecté, & abreuué de mauuaises opinions. Et tout ainsi que en vne droicte ligne, il ny ha qu'vn seul chemin, pour aller droict d'vn bout à l'autre, & y en ha infiniz, pour se tordre, & aller errant, ainsi en toutes choses n'y ha il qu'vne seule opinion, qui nous meine de droict fil à la verité, & y en ha sans nombre, qui nous en destournent. Tellement que ce n'est merueille, s'il est difficile de trouuer deux hommes, qui en quelque matiere vn peu subtile, soient d'vn mesme aduis, si ce n'est, que estans guidez au droict chemin de la verité par la Philosophie, ilz s'accordent, & viennent à mesme but. Cela fut cause que les Sceptiques disoient toutes choses estre disputables, & qu'il n'est riens si manifeste, ne si confessé de tous, que lon ne puisse debattre, & par raison apparente rendre doubteux, en façon que Anaxagoras par disputation sophistique se exercita prouuer, que la neige est noire. De ceste varieté d'opinions,

viennent les controuerſes, qui ſont & qui ont touſiours eſté en toutes les profeſſions du monde. Car en la religion combien y ha il de diuiſions & de ſectes? combien de contentions en la vie politique gouuernee par les Loix? combien de altercations en la medicine, non encores bien resolue de la qualité du vinaigre? Et neantmoins de ces trois diſciplines depend tout le repos de noz conſciences, de noz biens, et de noz perſonnes. Ie laiſſe les autres innumerables vacations à quoy les hommes ſont tirez chaſcun par ſon opinion, choyſiſſans aucuns la mer, & la nauigation, autres l'agriculture, aucuns la paix, autres la guerre, les vns la frequentation, & gouuernement du peuple, & les autres la ſolitude. Et encores ne perſeuerent pas tous en ce, qui vne fois leur ſembla le meilleur, mais changent bien ſouuent, eſtimans l'election de leur voyſin plus heureuſe, que la leur, & porte l'homme des Champs enuie au Citadin, & le Citadin au Champeſtre, le Mary au non Maryé, & ceſtuy cy à l'autre. Et neantmoins n'en y ha nul de tous heureux, ſinon autant qu'il ha opinion de l'eſtre, & que ſa profeſſion le contente.

Si donques en toutes choſes il y ha ſi differentes opinions, & meſmement en celles, qui ſe touchent

& voyent à l'œil : ce n'eſt merueille, ſi la ſcience qui enſeigne par l'influence des corps celeſtes à iuger des choſes à venir, treuue diuers iugemens de ſoy : diuers, dy ie, non tant entre ceulx, qui l'exercent, qu'entre ceulx qui ne la cognoiſſent point. Car comme l'Aſtrologie eſt fondee ſur demonſtrations ſi euidentes, qu'on ne les peult nyer, & ſur des mouuemens ſi certains, qu'ilz ne peuuent faillir : ainſi les enſeignemens, qui viennent d'elle, ſont plus reſolus, & moins varians, que de nulle autre diſcipline : mais l'opinion qu'en ont ceulx, qui, comme ſpectateurs de comedies, ne ſe meslent que de dire ce, qui leur en ſemble, eſt diuerſe ſelon la diuerſité de leurs ſens, ou paſſions : car les vns l'eſtiment choſe louable & digne d'admiration, ayant eſté poſſible que les entendemens humains ſe ſoient eſleuez iuſques à ſi haultes, ſi difficiles, et ſi de nous esloignees cauſes. Les autres la vituperent plainement, ou la contemnent, comme plaine de ſuperſtition, vanité, & incertitude, le nombre deſquelz i'eſtime bien eſtre auiourdhuy le plus grand, ne m'esbahiray point ſi vous nourrie parmy tout ce peuple, & non inſtituee en mathematicques, eſtes abreuuee de ceſte opinion. Ce que ſi ainſi eſt, ce traicté d'vne natiuité nouuelle, que ie vous enuoye, ſe peult comparer à l'inco-

gneu qui vous vient veoir, duquel ayant ouy dire beaucop de mal, en auez desia si mauuaise fantasie, qu'il ne pourra rien dire ne faire, qui vous plaise, & toutesfois ie ne lairray de le vous enuoyer, remettant au temps, & au succes des choses predictes à confermer, ou à changer vostre persuasion, laquelle estant en vn si bon esprit, qu'est le vostre, meritoit bien d'estre formee par prompte raison, plustost que par le long cours du temps, & de l'experience. Et ne doubte point que si vous eussiez esté du siecle auquel ceste science estoit seule en pris & honneur, tellement que nul n'estoit receu au gouuernement des peuples, ny ne deuenoit grand, qui n'en eust parfaicte cognoissance, comme il estoit ordinaire aux Perses, & aux Egyptiens, vous ne vous fussiez rengee au party de ceulx, qui l'eussent voulue blasmer, n'y n'eussiez voulu attendre les effectz d'elle pour en dire bien, mais eussiez esté de l'opinion des Princes, suyuie lors presque de tous, n'estimant personne rien scauoir, qui l'eust ignoree. Et non seulement les Perses & Egyptiens, & par eulx les Babyloniens l'eurent en la veneration, que ie dy : les Hebreux la y auoient eue auant eulx, & par Iofeph filz de Iacob leur auoit esté portee : Et en autre temps par vn nommé Actinus, de la gent des Telchiniens, les-

quelz preuoyans par ceste art la grande inundation, qui deuoit aduenir en la Grece, abandonnerent Rhodes, & se retirant chascun d'eulx à sa volunté en diuerses contrees, cestuy là vint en Egypte, ou il multiplia ceste doctrine, là ou longuement exercitee par estudes, et escholes publicques, y fut fauorisee par Alexandre le grand, & ses successeurs en Alexandrie. Et depuis par les Empereurs Romains iusques à Marc Aurele, du temps duquel y estoit Ptolemee Philosophe excellent, qui est espace de bien deux mil ans, & y dureroit (peult estre) encores si le barbare Mahomet (ruyne de toutes bonnes choses) n'en eust vsurpé la domination. Mais pour auoir esté longuement intermise, ce n'est raison qu'elle soit desauctorisee, non plus que la Rhetorique ne doibt demeurer incogneue, pour estre abbaissee de lauctorité en quoy elle estoit lors qu'elle manyoit le monde, & que les Empires, & Republicques se gouuernoist par la volunté des plus exercitez en elle, qui mesmes montoient aux plus haultes dignitez, iusques au Consulat.

Ie ne ignore point que pource que Aristote ha traicté de toutes disciplines, & s'est teu de celle cy, beaucop de studieux sont destournez de la

vouloir cognoiſtre, eſtimans indigne de leur labeur celle, qu'il n'a daigné honorer ſeulement de ſa mention, mais s'ilz regardent de plus pres, ilz cognoiſtront bien en ſes liures de Generation & corruption, & en ceulx du Ciel, & du monde, & de la Phyſique, quil ne l'ignoroit, ny ne la contemnoit point, donnant aux corps celeſtes la diſpoſition des choſes inferieures, deſquelles nous ſommes compoſez, & leſquelles ne peuuent ſentir mutation que noz humeurs ne s'en ſentent, & par conſequent ce, qui par elles eſt temperé en nous, d'ou prennent vigueur les eſpritz, qui ont grand pouuoir ſur noz conditions & inclinations, & n'eſt vray ſemblable que Alexandre ſon diſciple l'euſt eue en ſi grande admiration, comme il l'auoit, s'il euſt veu ſon precepteur la deteſter & reprouuer auquel il adiouxtoit tant de foy, mais fault pluſtoſt croire que ſuyuant la couſtume des anciens, qui tenoient telles choſes secretes, (comme bien denotoit le ſilence Pythagoricque, et les Sphinges deuant les Temples des Egyptiens) Ariſtote ne la voulut publier par liures, ni meſme traicter celles, quil ha eſcriptes trop clairement, les enueloppant par tout de tenebres & difficulté : et quand il l'auroit bien ignoree ou negligee, il me ſemble que l'ignorance ou negligence ne ſont choſes ſi

fauorables, que pour l'auctorité d'vn, elles meritent eſtre preferees au ſcauoir & diligence de pluſieurs, non inferieurs à luy, dont ie feray tantoſt mention. Qu'euſſiez vous dict ſi vous euſſiez veu le plus grand ſeigneur du monde, Iule Ceſar, apres tant de victoires laiſſer toute autre occupation & ſe adonner à ceſte seule cognoiſſance? qu'il acquiſt telle, que encores vſons nous auiourd'huy de ce, qu'il ordonna en la reformation de l'an. L'euſſiez vous eſtimé homme de peu de ſens de s'y amuſer? & la ſcience vaine et inutile? meſmement quand vous euſſiez veu aduenir ſa mort telle, qu'on la luy auoit predicte, ſans faillir au iour, ne à l'heure, ne à la façon d'vn ſeul poinct? & deuant luy autant en eſtoit aduenu à Alexandre, auquel les Chaldees auoient par leur ſcience predict qu'il mourroit dens la ville de Babylonne. s'il y entroit : parquoy s'en garda long temps, ſe tenant & faiſant ſes deſpeſches au dehors : mais en fin eſtant deſtourné de la perſuaſion deſdicts Philoſophes, par Ariſtarchus, et par raiſons d'autre philoſophie, il eſprouua nulle raiſon eſtre forte contre la verité. Quand Auguſte, eſtant encores ieune, ſe veit aſſeuré par Theogenes Mathematicien, qu'il tiendroit la monarchie de l'vniuers, il ne tint point ceſte ſcience pour fabuleuſe, mais

print ſi grande confidence de ceſte promeſſe, qu'il feit des lors battre vne monnoye d'argent, au reuers de laquelle y auoit l'ymaige du ſigne aſcendent en ſa naiſſance, qui eſtoit Capricorne, et fut content des lors en auant que la figure Aſtrologique de ſa natiuité fuſt publiee par le monde, que parauant il auoit tenue ſi cachee & ſecrete, combien que P. Nigidius l'euſt eue de ſon pere des le iour meſme qu'il naſquit, & en euſt autant iugé que feit depuis Theogenes. Innumerables ſont telles choſes predictes par ceſte art à de grands seigneurs, & à nous teſmoignees par autheurs de treſgraue authorité, comme fut le iour & heure, & l'eſpece de la mort de Domitian, dicte deuant à ſon pere Veſpaſien par dautres, & depuis à luy meſme par Aſcletario Aſtronomien. Merueilleuſe fut auſſi l'aſſeurance que donna Traſylus à Tybere (eſtant encores à Rhodes comme banny) de deuenir bien toſt Empereur, & confermee apres par l'effect : mais ſur tous admirable fut le iugement de Beleſus, qui cognoiſſant la fortune de Arbacés par ſa natiuité, le perſuada d'aſſaillir l'Empire des Aſſyriens, dont il eſtoit ſubiect, l'aſſeurant que le Ciel le luy promettoit, ce qu'il feit contre toute occaſion apparente, eſtant lors ledict Empire entier, & ſans guerre, ne diuiſion, & le plus

puiſſant du monde. Mais que vous voys ie entretenant des choſes paſſees de ſi longue main? Le Roy Alphonſe d'Eſpaigne, depuis non ſi long temps, ha laiſſé par ſes liures memoire eternelle de luy, & de l'amour, qu'il portoit à ceſte ſcience, illuſtrant d'elle ſon Royaume, & ſpecialement Tolede, & aydant à tous par ſes diuines tables, qui ſont en continuel vſage : & n'auons faulte, meſmes auiourd'huy, de grands Princes qui ayans reſtitué toutes bonnes ars par la cognoiſſance, qu'ilz en ont, & par la faueur, qu'ilz ont monſtree aux profeſſeurs d'elles, n'ont oblié celle cy, entretenant auec honeſte condition perſonnes treſdoctes & choiſies, qui la liſent publicquement : et non Princes ſeulement, mais auſſi des Dames non moindres en bon eſprit qu'en haulteur de fortune & illuſtre degré, qui ſe delectent de cognoiſtre le Ciel, qui à leur vertu eſt deu et promis. A l'imitation deſquelles ſi vous y euſſiez dedié une partie des heures oyſiues, vous feriez maintenant plus preſte à faire à autruy ces remonſtrances, qu'à les receuoir : & ne remettriez voſtre perſuaſion à l'eſpreuue des euenemens, lesquelz pourtant voyons ſouuent ſi conformes à ce qui eſtoit predict, que qui les ignore eſt bien nonchalant, & qui les ſcait & n'en tient compte eſt bien groſſier & terreſtre. Ie ne

vous en raconteray icy pas vn, pour ne ſembler pluſtoſt faire vne hiſtoire, que vous eſcripre vne lettre, & me contenteray de vous auoir ſeulement aduertie par l'occurrence de telz exemples, que ceſt grande temerité de reietter vne choſe qui par le conſentement de tant de ſiecles ha eſté reputee excellente, ſans autre fondement que d'vne couſtume, & de la multitude, laquelle en tout temps ha ſurmonté la meilleure partie.

Et bien que parmy les aduerſaires d'elle il y ait des perſonnes ingenieuſes, & qui ſcauent beaucoup, ſi s'addonnent ilz preſques plus voluntiers aux ſciences, qui apportent gaing ou volupté, que à celles, qui eslieuent les cueurs par deſſus les humaines affections, & ne laiſſent ces doctes là pour leur doctrine à demeurer du reng du populaire. Et pour vous dire encores dauantage, ceſte philoſophie n'a choſe en ſoy qui tant deuſt conuier vn rare eſprit (comme eſt le voſtre) à l'eſtimer & ſcauoir, que la voir meſpriſee & incogneue du vulgaire, qui ordinairement iuge des choſes au rebours. Et s'en trouuera peu, qui luy ſoient ennemis parmy ceulx, qui l'ignorent: au iugement deſquelz qui s'arreſte pourra croire vn ſourd de la muſique, & vn aueugle des couleurs. Ie ne nye qu'il s'eſt trouué aucuns bien

expers en Mathematiques, qui par plusieurs volumes se sont efforcez d'impugner toute la partie iudiciaire, comme feit Io. Picus Conte de la Mirandole : mais oultre ce que l'inuention n'en fut pas sienne, & ne feit sinon assembler & couldre des memoires, que autres deuant luy auoient laissé taillez & dressez, on scait bien qu'il le feit plus pour monstrer, qu'il en scauoit beaucop, que pour contraire opinion, qu'il en eust : & cognoissoit bien que s'il en eust voulu escripre des preceptions pour l'enseigner, il n'eust rien faict de nouueau, & fust demeuré au degré du commun : et toutesfois à quelque intention, qu'il le feist, Bellantius & autres ont respondu si proprement à ses raisons, que ce liure là n'est auiourd'huy gueres mieulx visité, que s'il n'auoit iamais esté faict. Et quand bien il seroit es mains d'vn chascun, aussi est celluy, quil ha faict sur le premier chapitre de Genese, qu'il nomme Heptaplus : auquel il s'ayde tellement de la qualité des Planettes, qu'il reprouue en l'autre, que le Lecteur le peult prendre pour Autheur de contraire opinion contre luy mesmes : mais encores plus clairement en ses conclusions, & mesmement en la vingtdeuxiesme & en la vingtquatriesme : en la deffension desquelles il donne grande louenge à Roger Bacon Astro-

logue, lequel apres en ses disputations il reprend & deprime en maintz lieux, de sorte que son inconstance rend legiere son authorité. Presque pareille fantasie ha pris vn autre bon Esprit de nostre temps, lequel pour monstrer son erudition s'est essayé de prouuer par demonstration, que le Ciel ne tourne point, mais que c'est la Terre, qui ha ce mouuement, que nous pensons veoir au Ciel, iaçoit ce que nous ne la sentions point tourner, nous comparant en cela à ceulx, qui nauiguent pres de la terre, lesquelz regardans au riuaige, cuydent qu'il aille, & que le batteau, ou ilz sont, ne bouge : & ha traicté ce Paradoxe si gentilement, qu'il est loué d'vn chascun, combien que nul ne croye que luy mesme creust ce, qu'il s'essaye de faire croire aux autres. Vn autre aussi entendant bien ceste art, et cognoissant par elle assez de malheurs luy deuoir aduenir, & la briefueté de sa vie, pour diuertir l'ennuy qu'il en auoit pris, se meit à vouloir persuader à soymesme, & à autruy qu'elle est incertaine & pleine de mensonges : mais la suruenance des maulx & de sa mort trop hastiue, la luy feirent trouuer trop veritable. Parquoy il ne fault s'arrester aux escriptz des scauans en elle, qui par passion, ou par desir de apparoistre, l'ont combattue, mais aux euidentes demonstra-

tions, et raiſons, qui la deffendent, & la rendent inuincible.

Et ſi vous me dictes que beaucop de iugemens d'Aſtrologie ſe ſont trouuez & trouuent tous les iours par leur yſſue conuaincuz de faulſeté, ie le confeſſeray, & ne ſe fault esbahir ſi en ſi grande perplexité de reuolutions, aſpectz & influences, qui toutes diſpoſent des choſes elementaires, il en eſt beaucop qui ne tombent en la conſideration des hommes, tellement que leur diuination en demeure imperfecte : car meſme des choſes ſubiectes à noz mains, comme ſont les Herbes, les Pierres, les Metaulx, & autres ſimples, à peine auons nous cognoiſſance de la moindre partie, & neantmoins pour ce, qu'il s'en fault, les medecins ne laiſſent à vser de ce, qui leur eſt cogneu, & en ſont des aydes & remedes ſi euidens, que celluy ſeroit bien amy de contradiction, qui diroit la medecine eſtre ſcience vaine & inutile, encores que pluſieurs s'en meſlent, qui en ſcauent mieulx faire leur profict, que leur deuoir & honneur, contaminans en celà leur nom, & non celuy de la Medecine. Et combien y ha il de profeſſeurs de Loix, qui à peine ayant donné vn, ou vn autre an, à la ſommaire leçon des Inſtitutes, & à quelque veue du Code,

& des Digeſtes, s'en reuiennent en maieſté de Iuriſconſultes ſe mesler de la vie & des biens d'vn chaſcun? pour la preſumption deſquelz les veritablement ſcauans ne perdent leur luſtre, mais bien, à la comparaiſon d'eulx, apparoiſſent plus vtiles à la Republicque. Ne ſeroit ce pas inique iugement pour la deteſtation des mal traictans la ſàincte eſcripture, condamner elle & la Theologie? ſans laquelle nous ne ſcaurions tranquillement viure en ce monde, ne heureuſement paſſer en l'autre? Ainſi eſt il de l'Aſtrologie, ſoubz vmbre de laquelle aucuns, qui à peine ſcauent l'vſaige des Ephemerides, publient leurs prognoſtications des grandes mutations du monde, menaçans de guerre, ou de paix, de peſtilence, ou de ſanté, de cherté, ou d'abondance, pour l'indiſcretion deſquelz ce n'eſt raiſon que les ſobres & exercitez ſoyent deiettez de la faueur, qu'ilz meritent. Leſquelz ainſi comme à bonne raiſon furent honorez des Monarchies ſuſdictes, auſſi à iuſte cauſe fut leur profeſſion vn temps bannie de la Republicque des Romains, laquelle auſſi quelquefois en oſta la medicine, de ſorte que celle art tant & ſi heureuſement traictee des Grecs, & practiquee par les Arabes fut bien deux cens ans non receue à Romme, là ou neantmoins la paincture & la muſique eſtoient

ce pendant en tel prys, qu'il y en auoit Colleges, & professeurs expres. Et mesme occasion esmeut Platon de ne vouloir point de Poëtes en la sienne, les voyant lors descheuz, de l'ancienne dignité & sainteté de leur vacation, qui proprement estoit Theologie & Astrologie (comme bien ilz signifierent par les noms des neuf Muses, qui ne sont autre chose, que les neuf Cieulx) & n'entendre que à fabuleuses & lasciues narrations, ce que ne luy ne les autres n'eussent faict, si les professeurs desdictes ars, se feussent contenuz en leur office. Pareillement ne doiuent auiourd'huy les bons Astronomiens succeder au reproche des temeraires, ou ignorans, mais seroit plus raisonnable de recognoistre en eulx la grace, que Dieu ha faicte aux hommes de leur departir telle portion de sa diuinité, que de preuoir aucunes choses aduenir, pour auec son aide se preparer à l'encontre des aduerses, &, en le remerciant vser des prosperes. Et combien que beaucop de iugemens, qu'il luy a pleu retenir deuers sa sapience, nous soyent cachez, si n'est ce pas peu en telle profondeur & obscurité d'auoir quelque lumiere, comme à vn Pelerin fouruoyé de nuict, ce n'est peu de plaisir de veoir apparoistre de loing, tant soit peu de clarté, qui l'addresse au lieu ou il tend. Et ne fault estre si

enuieux ſur nous meſmes, que cercher à nous priuer de ce don, que Dieu nous ha faict, voulant trouuer qu'il le nous ayt deffendu, meſmement en l'Euangile, prenant contre l'Aſtrologie ce, qu'il dict aux Apoſtres : ce n'eſt pas à vous à cognoiſtre les temps & les momentz, que mon Pere ha mis en ſa puiſſance : car comme i'ay nagueres dict, Dieu s'eſt reſerué beaucop de choſes, qu'il veult nous eſtre incogneues, comme celle que lors les Apoſtres demandoient à noſtre Seigneur, quand c'eſt qu'il reſtitueroit le Royaume de Iſraël, celle reſtitution eſt des choſes que Dieu veult eſtre retenues à la cognoiſſance de luy ſeul, comme auſſi eſt celle du dernier iour, qu'il dict n'eſtre ſceu, ne d'Ange ne d'autre, que du Pere celeſte. Ce n'eſt pourtant qu'il ne vueille bien que nous comprenions par les ſignes, qu'il ha meis en la nature, le temps trouble ou ſerain à venir, comme luy meſme ha dict eſtre ſignifié par le ſoir pasle ou vermeil, & que l'Eſté eſt pres, quand le Figuier commence à ietter bourgeons. Et telles choſes, leſquelles bien que ne ſoient ſublimes, ne prinſes des aſpectz des Aſtres, il fault eſtimer qu'il les bailloit ainſi baſſes & terreſtres aux Apoſtres ſelon leur capacité, qui eſtoient encores ſimples, & rudes, & n'euſſent entendu ce, qu'il leur euſt

dict du Ciel en mesme signifiance, combien que enuers luy autant est excellente la signification de l'aduenir par les choses inferieures, que par les celestes, veu qu'il est aussi bien facteur des vnes que des autres : & autant est son ouurage, que les Rochiers suans annoncent la pluie, ou le baigner des oyseaulx, que la coniunction des Estoilles en signes aquaticques. Si doncques il approuue telles predictions par causes naturelles, & qui à l'experience sont ordinaires, pourquoy reiettons nous les celestes, qui sont les causes d'elles?

Et si lon me dict, que telle prediction des choses accoustumees est permise, mais non celle des particuliers euenemens, ie respondray que nostre Seigneur mesme ne s'est arresté aux seules choses elementaires, accoustumees, & cogneues d'vn chascun, mais bien oultre ha dict, que la grande mutation qui sera au monde deuant son aduenement, sera signifiee par les signes qui seront au Soleil, en la Lune, & aux Estoilles, qui est autre prediction que par la couleur des nues, ou par les reiettons d'vn Figuier, & d'autre matiere que de la pluye, ou de beau temps, ou de l'esté s'approchant : & par ainsi semble l'Astrologie, & la cognoissance de l'aduenir

estre par l'Euangile non seulement non deffendue, mais louee & auctorisee, veu que nostre Seigneur nous assigne la preuoyance de si grandes choses sur les signes & dispositions du Ciel, encores que du reste il ne nous ayt donné certitude que bien limitee, & se soit referué des secretz à nous imperscrutables, donnant comme vn frein à nostre curiosité, dequoy le deuons infiniement remercier. Et seroit l'homme bien insolent auquel le Roy ayant faict cest honneur d'escripre vne simple lettre, vouldroit se vanter, à cause d'elle, de scauoir tous ses secretz, & entreprises, & presque plus que Messeigneurs de son conseil priué. Bien est il vray que de ce, qu'il luy auroit escript, il ne pourroit douter, l'ayant sceu lire, mais de ce qui ne luy est communicqué, il demeure ignorant, ou presumptueux diuineur. Ainsi est il de ce, qu'il ha pleu à Dieu nous monstrer escript par les Estoilles, qui sont ses caracteres, & lettres, lesquelles (comme nous faisons les nostres) il ordonne, assiet, & transpose, comme il luy plaist diuersement, pour diuerses significations, au grand papier extendu sur nous, qui est le Ciel, duquel ne deuons prononcer plus auant, que ce qu'il nous ha donné grace d'y pouoir lire, luy reseruant l'honneur non seulement de ce, qui y est par dessus nostre enten-

dement, mais de ce mesmes, qui nous y est cogneu, remettant le tout à la disposition de son omnipotence, à qui tout est subiect, & d'ou tout depend, de sorte que ny le bien que les estoilles nous promettent ne nous aduiendra, s'il ne luy plaist, ny le mal ne nous offensera, s'il ne le permect. Et fut parolle d'vn Payen bien dicte, que les edictz des Astres ne sont point edictz de Preteur, & n'apportent point de contrainte, ne de necessité. Ce qui apparut bien à l'affaire de la grande ville de Niniue, aux citoyens de laquelle estant annoncee par Ionas prophete la ruine d'elle, ne tournerent point leurs fideles clameurs, & larmes vers Saturne, ny Mars, ou autre Planette, les prians de diuertir l'effect de leurs constellations, car ilz scauoyent bien que ny Mars, ny Saturne, ne leurs cieulx ne scauroient faire autre reuolution, que celle que Dieu leur ha ordonnee : mais se tournerent deuers le Createur des estoilles, qui les deliurast de leurs menaces, & de la terreur des spectacles portentueux, & signes espouentables, qui lors leur peurent apparoistre, confermans le cry de Ionas. Tout ainsi que oultre ce que nostre Seigneur auoit predict à ceulx de Iherusalem de leur destruction, auant que elle aduint, il leur apparut de horribles Cometes, prodiges, & eclipses.

Et nous eſt grandiſſime conſolation de nous ſentir auoir vn tel recours contre de ſi puiſſantes cauſes, comme ſont les influences du Ciel, & de nous veoir deſpensez de leurs ediɛtz & ordonnances, à la faueur de noſtre foy, comme nous en aſſeure Hieremie, quand il diɛt, Ne vueillez auoir crainte des ſignes du Ciel, comme ont les Gentilz (c'eſt à dire, les infideles). Il ne diɛt point ne croyez pas qu'il y ait ſignes au Ciel, qui ſignifient rien de l'aduenir, mais veult, que les cognoiſſans, nous mettions en Dieu noſtre fiance, qui eſt par deſſus eulx. Cela meſme enſeigne Eſaie, là ou il tenſe les Babiloniens, qui adiouſtoyent tant de foy à leurs Chaldees, et diuins, qu'ilz n'en laiſſoient nulle partie à Dieu, deuenans inſolens par la felicité que leur promettoient les Aſtres, ſans en recognoiſtre la plus haulte & premiere cauſe. Dont à bonne raiſon Eſaie ſaichant que Dieu eſt ialoux de ſa gloire, & ne la veult ceder à autruy, leur annonce par ſon eſprit leur deſolation, & la venue de Cyrus bien deux cens ans auant qu'elle aduint, ſe mocquant enſemble de leurs Aſtrologues, ou ilz auoient meis tant de fiance. Que s'ilz euſſent recogneu de Dieu celle proſperité ſignifiee du Ciel, il eſt à penſer qu'il la leur euſt confermee, recompenſant leur foy, & les enluminant encores

plus en la cognoiſſance des cieulx, leſquelz (comme dict Dauid) racomptent la gloire de Dieu, & le firmament annonce les œuures de ſes mains : combien que il peult eſtre, que ces Aſtrologues là mentoient à leurs Princes, ou par fraulde (pour en faire leur prouffict), ou par ignorance, cuidans bien iuger, comme il n'eſt rien ſi ordinaire aux hommes que faillir : mais ce n'eſt pourtant à dire que le blaſme, que leur donne Eſaye, ſoit commun à tous. Car qui ne ſcait que Noë, & Abraham, et les anciens Patriarches entendoient tresbien le cours des Eſtoilles, & leurs ſignifications? les ayans de main en main appriſes du premier pere, à qui Dieu auoit communicqué la raiſon de ſon grand ouurage, & toute ſapience. Et ne me deſplaiſt la conſideration d'vn, qui voulant rendre cauſe pourquoy les hommes du temps deſdictz Patriarches viuoyent iuſques à ſix, ſept, huict, & neuf cens ans, eſtime que Dieu au commencement du monde, les laiſſaſt ainſi longuement ſur terre, pour auoir loyſir de contempler la merueilleuſe connexion des choſes naturelles, & obſeruer les mouuemens des Cieulx, qui en ſi peu de temps, que nous viuons auiourd'huy, n'euſſent iamais ſceu eſtre compris, ne laiſſez à la poſterité, pour s'en ſeruir, & par eulx cognoiſtre

Dieu : lequel inuisible (comme dict sainct Paul) se cognoist par l'intelligence de ses choses visibles, l'intelligence dy ie : car la simple veüe d'elles, sans en entendre l'ordre & disposition, ne tire point les gens en admiration, ny en l'amour de Dieu, non plus que les autres bestes, qui n'ont vsage, que des sens. Doncques sainct Paul parlant de les voir, entend, de les entendre.

Ne donnent pas Philon, Lucas, & Iosephe louenge à Moyse d'auoir esté tresbien instruit en toute la science des Egyptiens? qui n'estoit principalement que l'Astrologie? Et ne fault penser que de si diuins espritz, que ceulx la, & entre les Grecz Anaxagoras, Hipparchus, Hippocrates, Galenus, & infiniz autres, y eussent employé tant de peine, & d'industrie, s'ilz ny eussent veu autre fruict, que de scauoir mesurer le temps, & ordonner le Calendier, et la raison des Horologes. Les Mages (que nous appellons les trois Roys, qui de si loing vindrent adorer nostre Seigneur) y auoient bien cogneu plus que cela, iusques à cotter le temps, & mesme le païs de sa naissance, qui lors estoit ignoré, (pour le moins estoit il contemné) des Rabbi de Iudee. Bien autre effect y cognoissoit ledict Galenus, que de

les veoir tourner & luyre ſur la terre, ne iugeant de nulle criſe, ou indication de maladie, que par leurs aſpectz. Tellement qu'il dict au liure, qu'il ha faict dudict iugement des criſes, que c'eſt à faire vn homme trop ſophiſticque, et calumnieux, de vouloir contredire à choſe ſi eſprouuee par manifeſtes experiences, que eſt leur efficace. Lequel iugement de perſonnage de telle auctorité comme Galien, deuroit (ce me ſemble) arreſter tout homme de lettres & de bon ſens, dont chaſcun ſcait s'il auoit faulte. Dauantage ſi en ces corps là il n'y auoit autre choſe digne d'admiration, que leur grandeur, leur multitude, leur ſplendeur, & mouuement treſreiglé, ie ne voy point en quoy ilz ſeroyent ſi ſpecialement annonçans la gloire de Dieu, que Dauid les dict eſtre, veu que toutes ſes autres œuures l'annoncent auſſi en leur endroict, & voyans à ce compte, la nuict obſcure & nubileuſe, faire autant ou plus de cas des flambeaulx, et chandelles, qui nous eſclairent, que des Aſtres, receuant (comme il ſemble lors) plus de commodité d'elles. Certes bien autre eſt leur office, que de nous eſclairer. Et qui teſmoigne plus haultement l'admirable ſapience de l'omnipotent Architecte? Lequel (comme dict Moyſe) les crea, non ſeulement pour compartir les

temps, les moys, & les annees, mais auſſi à fin qu'ilz ſeruiſſent de ſignes. Or nul ſigne n'eſt ſans ſignification : & les ſignifications ne s'adreſſent que aux hommes, qui ſeulz les peuuent entendre, et non aux autres animaulx. Donques il eſt permys aux hommes de taſcher à cognoiſtre ce que leur ſignifient les ſignes, qui ſont meis au Ciel pour eulx. Et ſemble le Createur nous auoir donné ceſte forme droicte, que nous auons tout expres, pour plus facilement regarder au Ciel, laiſſant la plus part des autres beſtes courbes, & enclines à la terre (comme bien gentilement dict le Poëte) tellement que ceulx, qui ne leuent iamais l'œil au Ciel pour y contempler les œuures de Dieu, s'amuſans toute leur vie aux choſes de la terre, ſe peuuent iuger rebelles, & fuytifz de la Republique des hommes, & reuoltez au party des brutes. Car tout ainſi que les villes, que baſtiſſent les Princes, ſont pour y loger les citoyens : ainſi ha faict noſtre Seigneur ce monde pour noſtre habitation. Et ne me ſuis pas peu ſouuent esbahy de aucuns bien entenduz en aſſez d'autres choſes, auſquelz eſtant demandé de quel coſté eſt Orient, & duquel Occident, Mydi, & Septentrion, n'en ſcauoient non plus que dire, que s'ilz n'euſſent iamais veu leuer, ne coucher le Soleil, qui eſt

plus grande ignominie, que lon ne pense. Car qui ne tiendroit vn homme pour hebeté du sens, qui ayant demeuré libre quinze, vint, ou plus d'ans en vne ville, ne scauroit monstrer à vn suruenant place, palays, temple, rue, ne partie aucune d'elle, non plus que s'il y fust nouueau venu, & estranger? Ne nous mettons donques aux dessoubz des bestes, desquelles aucunes mesmes cognoissent Orient, (comme Pline dict que font les Elephans). Et nous est domestique l'exemple des Cocqs, qui de leur chant saluent le Soleil reuenant à nous apres la mynuict, & puis se leuant sur nostre hemisphere au matin, & puis estant à mydi sur noz testes, & non quand il se couche. Et non seulement en la terre y ha des animaulx de ceste nature, mais aussi en la mer y ha vn poisson, lequel (comme dict Galien) est expressement nommé Vranoscope, pour ce qu'il ha ordinairement la veüe dressee vers le Ciel, comme se delectant sur toutes choses de sa belle figure & clarté. Si donques nous sommes si terrestres que de ne leuer iamais la veüe, ne l'entendement au Ciel, & aux beaulx ouurages de la nature, pour les entendre, nous en lieu d'estre excellentz sur toutes creatures, et auoir domination sur elles, serons inferieurs à beaucop d'elles.

Pour laquelle indignité fuyr, se fault neantmoins garder de tomber en vne encores plus grande, qui seroit, si par curiosité nous voulions, ou nous enquerir trop auant des mysteres, que Dieu (comme i'ay dict) ha reseruez à luy, ou nous mesler, soubz vmbre de l'Astrologie, de vanitez & superstitions pernitieuses, et meriteement deffendues. Car ainsi comme ignorans, nous sommes proprement comparez aux Taulpes, Chauans, & Chaulvesoriz : aussi curieulx de trop sçauoir, & oultre la sobrieté, que recommande sainct Paul, nous deuenons semblables aux Geantz, que les Poëtes faignent auoir tenté le Ciel, & à Icarus, qui tumba essayant de voler, & à Salmoneus, qui fut fouldroyé, voulant contrefaire Iuppiter & sa fouldre. Et n'est autre chose signifiee par Prometheus (du foye duquel vne Aigle se paist continuellement à cause du larcin, qu'il avoit faict du feu celeste) sinon la conscience vlceree, et continuellement rongee de ceulx, qui par mal vser de la celeste discipline, se destournent à sortileges, malefices, caracteres, ymages, necromantie, phithons, et autres telles obseruations paganiques, qui toutes pour se donner auctorité, s'aduouent filles de l'Astrologie, qui ne les cognoist point ne plus ne moins, que assez de exorcismes, & inuoca-

tions d'esprit͡z se parent du nom de Dieu, & des mot͡z prins en la saincte escripture, qui par tout les condamne. Il fault auoir grande discretion, pour sçauoir separer le vray du faulx, & ne se laisser deceuoir par l'apparence de l'affinité, que les ars reprouuees semblent auoir auec les permises. Le prodigue ne se doit prendre pour liberal, ny le temeraire pour le hardy, ne l'hypocrite pour religieux. Aussi ne se doyuent le Necromantien, Geomantien, Chiromantien, & autres tel͡z pour Astrologiens, combien que tous se seruent des noms & figures de l'Astrologie : ainsi comme les Singes se peuuent vestir de robbe, bonnet & chausses d'hommes, qui neantmoins demeurent Singes. Et ne fault qu'il͡z se vantent de tendre à mesme but, que sont les Astrologues : car eulx ayans differente source, ont aussi differente fin. La prediction des choses futures n'est point le but principal des vrays Astrologues, mais est seulement vn sçauoir accessoire, qui leur reuient d'entendre premierement les qualite͡z & natures de toutes choses : et par consequent, l'aliance, le symbole, & correspondence, qu'elles ont ensemble, & celestes, & inferieures : et puis par ceste sublime cognoissance, comme par les causes veoir les effect͡z, non seulement presens, mais aussi ceulx qui ont

à eſtre. Voila la diuine ſource de ceſte part d'Aſtrologie qui ne s'acquiert par vaines, et exterieures obſeruations, poinctz, parolles, & ymages, mais par grandiſſime eleuation d'eſprit, & continuel labeur conduict & illuſtré d'vne expreſſe faueur, & grace de Dieu. Ceſt celle diuine philoſophie que les anciens appelloient Magie naturelle, bien differente de la terreſtre & prophane. Car l'vne ſaincte, & innocente apprend à cognoiſtre, & craindre Dieu, qui eſt ſon but & ſa fin : Et l'autre payenne, & malefique, conduict à l'accointance des malings eſpritz. De la premiere furent ſtudieux Hermes, Orpheus, Lynus, Thales, Pythagoras, Parmenydes, Philo, Platon, Salomon, & autres aſſez. De lautre furent curieux, Zoroaſtes, Balahan, Symon, & tous les ſemblables à ceulx qui reſiſtèrent à Moyſe en Egypte. Et n'eſt pas noueaulté, que ceſte cy adulterine veuille vſurper l'honneur de la vraye & legitime, eſtant la couſtume de l'Ange de tenebres, de ſe tranſmuer en celluy de lumiere. Et combien que auiourd'huy la haulte & ſouueraine Magie ne ſoit pas ſi vſitee qu'elle fut aux premiers ſiecles, qui non ſans cauſe ſe nomment ſiecles dor, & qu'vne grande partie des Philoſophes, prenans le plus court, ſi accommodent à ce, qui nous eſt demeuré

de iugemens, & apotelesmes des anciens, sans s'enquerir de la raison, pourquoy ilz iugerent ainsi : si n'est ce pourtant que pour estre leurs liures en partie periz par le temps, ladicte raison ne soit tousiours viue, & en nature, comme tresdoctement entre les derniers venuz s'est efforcé de monstrer Io. Pontan, Chancellier de Naples, en son liure des choses celestes, rapportant les iugemens faictz par les Astres aux raisons physiques, & naturelles. Et ce mesme ha brifuement bien touché Io. Picus Mirandula, en son liure Heptaplus.

Qui donques entendra bien le fond, & la racine de ceste science, en tiendra cher le fruict : ne pour quelque mauuaise branche, qu'il y trouuera entee, ne se mettra à coupper tout larbre : mais ostant le superflu, la cultiuera soigneusement, ainsi que feit Albert, non moins grand en saincteté, que doctrine. Et auecques luy sainct Thomas le Dominican homme de tres subtil, & clair entendement, lesquelz en assez de lieux tesmoignent auoir veu par ceste science des choses incroyables, & approchantes de impossibilité. Et si pour le contraire on mect en auant l'auctorité de sainct Augustin, qui en quelque lieu la condamne, amenant contre elle aucuns argumens,

& exemples, comme entre autres eſt celluy de la roue d'vn Potier tournante : ie reſponds, que non imprudemment ledict Io. Picus, (qui ha laborieuſement recueilly tout ce, qui ſe peult dire contre les Aſtrologues) n'ha faict aucune mention de ces exemples là, les ſentant de trop peu de force : Et auſſi que par ſainct Auguſtin qui en autres endroictz parle à l'auantage de ceſte art, on la peult deffendre contre luy meſme. Ainſi eſt il de Marſilius Ficinus florentin, Medecin, lequel ha faict vne Apologie contre les Aſtrologues : & neantmoins luy meſme en ſon liure, De Vita celitus comparanda, *leur donne toutes les louenges du Monde, ne voulant pour les approuuer autre eſpreuue que ce, qu'il dict auoir faict et veu pas leurs enſeignemens, iuſques à approcher de ſuperſtition. Voila l'inconſtance des hommes : et (comme ie diſois au commencement) la varieté des opinions, qui en meſmes perſonnes ne durent pas touſiours en vn eſtat : et ce, pource que ayant apris par le temps ce, qu'on ignoroit au premier aage, ce n'eſt merueille, ſi on vient apres quelquefois à changer d'aduis. Et qui croiroit à Lactance reprouuant l'Aſtrologie, apres auoir ſceu qu'il y ſcauoit ſi peu, qu'il nyoit les Antipodes, & la Terre eſtre ronde? & eſtimoit le Ciel finy,*

comme eſt noſtre veüe ſur l'Horiſon? et telles fables, que à peine diroyent les petitz enfans.

Parquoy puis que vous voyez de toute antiquité ceſte ſcience auoir eſté en grandiſſime reputation, & auoir de ſi grands hommes pour elle, & celle opinion mal appuyee, qui luy veult rendre la ſaincte eſcripture ennemye, n'en veuillez eslongner la voſtre. Et conſiderez que ſi quelque fois elle ha eſté deſcriee & deffendue par les loix (comme elle fut du temps de Iuſtinian Empereur) ce fut par la coulpe des abuſans d'elle, & corrompans ſa purité par les taches de leur auarice, ignorance & ſuperſtition, à bon droict touſiours reprimee par les Princes & Prelatz, comme generale peſte de la Religion. Mais tout ainſi que ce ſeroit œuure de perſonne inſenſee de s'abſtenir de allumer feu en ſa maiſon, pour en auoir veu quelque autre brusler, ou de ne vouloir iamais menger, pour auoir veu quelcun malade de crudité, & indigeſtion, ainſi ſeroit ce faulte de iugement de reietter l'vſage de ceſte philoſophie, pour en auoir veu aucuns mal vſer. Et de la temperature, qu'il fault en telz accidens, vſa tres conſideerement l'Egliſe au temps des grans tumultes, qui furent pour les ymages, laquelle pour l'infirmité de plu-

ſieurs, qui les tiroient à Idolatrie, ne les voulut abolir du tout, ne priuer de l'vtilité de leur veneration ceulx, qui en ſcauoient bien vſer : mais refrenant labus, les laiſſa en publicque, auec tel aduertiſſement, que nul ne pouoit ignorer la façon de les honorer, lequel aduertiſſement (qui n'eſtoit que vne brieue eſcripture au pied de chaſque ymage) s'eſt depuis deſacouſtumé, voyant l'abus eſtre hors de couſtume. Donques ſi les Seigneurs deffendirent en leur ſaiſon l'exercice de ceſte art, ilz le feirent tres ſaigement, pour remedier au beſoing, & ſcandale alors le requerant. Mais ainſi comme les Medecins oſtent le vin aux malades durant la fieure, et le leur rendent quand elle eſt ceſſee, ainſi eſt il à penſer, que le monde revenu à conualeſcence de ſa curioſité, & vſant ſobrement des haults myſteres de l'Aſtrologie, les loix non ſeulement n'en feront offenſees, mais ordonneront ſalaires, & honneurs publiques à ceulx, qui la publieront, comme faiſoient celles des premiers Perſes et Egyptiens. La couſtume vniuerſelle de l'Eſgliſe Latine auoit, ſoubz le nom de decret, vn temps en deteſtation les longues barbes, & toutesfois eſtant le ſcandale pour lequel elles eſtoient abominees ceſſé, & ayant depuis eſté la barbe vſitee par des principaulx de l'Eſgliſe, chaſcun la

receüe peu à peu d'vn publique consentement, sans que personne auiourd'huy soit mal edifié de veoir autruy en porter, on n'en porter point. Assez d'autres constitutions ont esté faictes par cy deuant, desquelles cessant la cause, est ensemble cessé l'effect & obseruance. Et sans m'esloigner de mon propoz, il seroit facile de trouuer en l'Esglise Romaine des principaulx d'elle, qui ont donné bonne partie de leur estude à l'Astrologie, desquelz furent les Cardinaulx Bessario Grec, & de Alliaco de Cambray, et d'autres, mortz depuis naguieres, & en est encores de viuans, qui en leur Reuerendissime & tressaincte compaignie treuuent largement de qui prendre treshonorable exemple en la profession d'elle. Et ne scay qui apres de telles auctoritez (quand bien l'Astrologie n'auroit pour soy autre deffense) seroit si deshonté que l'oser blasmer, ne ceulx qui à leur imitation l'estiment & s'en delectent. Ne craignez donc, Madamoyselle, de faillir, vous mettant de cest ordre, y estant guydee de si illustres exemples, & appuyee de si fortes raisons. Et estimez que ceste dexterité d'entendement accompaignee de tant de graces, que Dieu ha mises en vous, ne scauroit receuoir ornement plus digne de vostre excellence, ne qui plus vous mette au chemin

de l'immortalité, que l'exercice de ceſt eſtude, auquel ſi vous vous adonnez, & en tirez le fruict, qui ne vous peult fuyr, ie me tiendray bien heureux de vour veoir par ma ſollicitation au degré de la perfection, qui vous peult eſleuer non ſeulement par deſſus les plus louees femmes, mais à l'egal des plus celebres hommes, combien que ſans mon aduertiſſement ie ne doubte point que voſtre labeur & induſtrie, & l'amour, que vous portez aux bonnes lettres, ne vous euſſent pas longuement ſouffert eſtre ſans ceſte partie, y eſtant de vous meſmes aſſez encline. Toutesfois, ſoit que vous preniez ce mien office pour exhortation, ou pour approbation de voſtre iugement, ce me ſera grande faueur, que vous l'ayez aggreable, & que vſant de ma trouble lumiere, vous faciez comme le Soleil, lequel ayant à ſe leuer ſur la terre n'a à desdaing, qu'vne moindre Eſtoille luy ſerue de guyde, & annonçant le iour, ſe monſtre la premiere.

★

ET VOTO, ET FATO.




QVOD TIBI FIERI
NON VIS, ALTERI
NE FECERIS.
DE
RVM
VI
ECCĽS
RI
PE
RE
VNVM
LE
MIL



TABLE DES MATIÈRES



DIVERSES POËSIES.

Odes.

Épigramme.

Chansons.

Mignardises.

Estrenes.

CONTR'ESTRENES.

ELEGIES.

SONETS.

AMOVRETE.

ODE.

LE TOMBEAV DE I. BASTIER DE LA PERVSE.

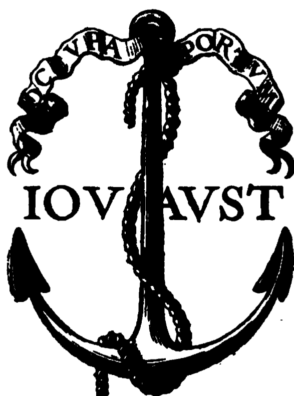


Imprimé à Paris

PAR D. JOUAUST

pour la Société archéologique et historique de la Charente

M DCCC LXVI


IOV AVST